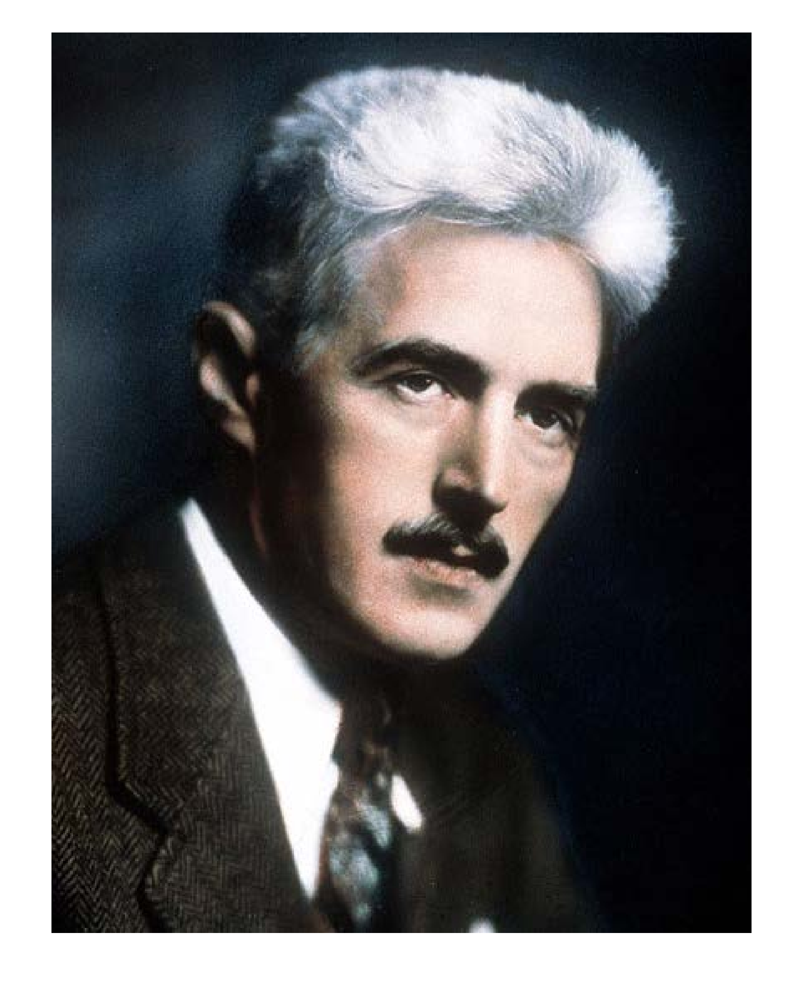
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Dashiell Hammett

LE FAUCON DE MALTE

The maltese Falcon

(1930)

Traduit de l'anglais par Édouard Michel-Tyl

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

Sam Spade avait la mâchoire inférieure lourde et osseuse. Son menton saillait, en V, sous le V mobile de la bouche. Ses narines se relevaient en un autre V plus petit. Seuls, ses yeux gris jaune coupaient le visage d'une ligne horizontale. Le motif en V reparaissait avec les sourcils épais partant de deux rides jumelles à la racine du nez aquilin, et les cheveux châtain très pâle, en pointe sur le front dégarni, découvrant les tempes. L'ensemble du visage faisait penser au masque sardonique d'un Satan blond.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? dit-il à Effie Perine.

La jeune fille, bronzée, grande – une fausse maigre, portait une robe de lainage mince qui moulait ses formes comme un drap mouillé. Ses yeux bruns riaient dans un visage enfantin. Elle ferma la porte derrière elle et s'adossa au battant.

– C'est une femme qui voudrait te voir, dit-elle. Elle s'appelle Miss Wonderly.

– Une cliente ?

– Je le crois. En tous cas, elle est bien jolie !

– Fais-la entrer, chérie, fais-la entrer, dit Spade.

Effie Perine rouvrit la porte qui communiquait avec le bureau de réception. Sans lâcher le bouton, elle s'effaça :

– Voulez-vous entrer, Miss Wonderly ?

Une voix répondit : « Merci ! », si doucement que seule une parfaite articulation permit d'entendre les deux syllabes. La jeune femme entra lentement, un peu hésitante, attachant sur

Spade le regard à la fois timide et scrutateur de deux yeux bleu de cobalt.

Elle était grande et mince, la poitrine haute, les jambes longues, les pieds et les mains étroits. Elle portait un « ensemble » en deux nuances de bleu, choisies sans doute pour faire valoir la couleur particulière de ses yeux. Les boucles de cheveux, sous le chapeau bleu, étaient d'un blond roux, un peu foncé. Les dents éclatantes brillaient entre les lèvres détendues par un timide sourire.

Spade se leva, s'inclina et montra de sa forte main un fauteuil de chêne. L'homme avait près de six pieds. La ligne fuyante des épaules donnait à son buste une apparence conique : le torse paraissait presque aussi profond que large, et le veston gris se plissait au moindre mouvement.

Miss Wonderly dit encore : « Merci », doucement, et s'assit, sur le bord du siège.

Spade se renfonça dans son fauteuil tournant. D'un coup de reins, il le fit pivoter d'un quart de tour et sourit à son interlocutrice. Il souriait sans desserrer les lèvres : tous les V de son visage s'allongeaient.

Le cliquettement étouffé et le timbre grêle de la machine à écrire d'Effie Perine résonnaient de l'autre côté du mur. Quelque part dans le building un moteur vibrait sourdement. Sur le bureau de Spade une cigarette fumait dans un cendrier de cuivre. De légers flocons de cendres étaient répandus sur le bois verni, le buvard vert et les papiers étalés. Par une fenêtre au rideau beige, entr'ouverte de quelques pouces, un courant d'air pénétrait, apportant une légère odeur d'ammoniaque. Les cendres de tabac frémissaient et se déplaçaient dans ce courant d'air.

Miss Wonderly, les yeux fixés sur les flocons gris, paraissait gênée. Elle était assise à l'extrême bord de la chaise, les pieds

posés à plat sur le sol comme si elle était prête à se lever. Ses mains, gantées de sombre, serraient un sac noir et plat.

Spade se renversa dans son fauteuil et demanda :

– Que puis-je faire pour vous, Miss Wonderly ?

Elle retint son souffle et le regarda. Puis, elle avala péniblement un peu de salive et dit, très vite :

– Pourriez-vous ?... Je pensais... c'est-à-dire...

Elle s'interrompit et mordilla nerveusement sa lèvre inférieure. Seul, son regard suppliait.

Spade sourit et hocha la tête, comme s'il comprenait, gentiment, sans prendre la chose trop au sérieux.

– Dites-moi tout, murmura-t-il ; depuis le commencement, et nous verrons ce qu'il faut faire !

– C'était à New-York.

– Oui.

– Je ne sais où il l'a rencontrée. Je veux dire que j'ignore dans quel endroit de New-York. Elle a cinq ans de moins que moi – dix-sept ans. Nous n'avons pas vécu dans cette sorte d'intimité qui lie généralement deux sœurs. Papa et Maman sont en Europe. Il faut absolument qu'elle rentre avant leur arrivée.

– Oui.

– Ils seront là le premier du mois prochain.

– Cela nous laisse deux semaines, dit Spade, les yeux soudain brillants.

– J'ignorais ce qu'elle avait fait... jusqu'à ce qu'elle m'eût écrit. J'étais folle. (Ses lèvres tremblaient, ses mains malme-

naient le sac noir.) J'hésitais à m'adresser à la police. Je ne savais à qui demander conseil. Que pouvais-je faire ?

– Rien, bien sûr, dit Spade. Alors, elle a écrit ?

– Oui. Je lui ai envoyé un télégramme, lui demandant de rentrer ; j'ai envoyé le télégramme à l'adresse qu'elle me donnait : poste restante, ici. J'ai attendu une semaine sans recevoir de réponse. Et le retour de nos parents approche ! Je suis venue à San Francisco pour la retrouver. Je lui ai écrit que j'arrivais. Peut-être n'aurais-je pas dû le faire ?

– Peut-être. Il n'est pas toujours facile de savoir ce qu'il faut faire. Et vous ne l'avez pas retrouvée ?

– Non. Je lui ai écrit que je descendrais au St-Mark, qu'elle vînt m'y voir, même si elle n'avait pas l'intention de revenir avec moi à la maison. Elle n'est pas venue. J'attends depuis trois jours. Elle ne m'a pas envoyé un mot.

Spade hocha la tête. Plus que jamais semblable à un Satan blond, il fronça les sourcils, d'un air apitoyé et serra les lèvres.

– C'était horrible, reprit Miss Wonderly, s'efforçant de sourire. Je ne pouvais rester là à attendre indéfiniment sans savoir ce qui lui était arrivé. (Elle frissonna.) Je ne connaissais qu'une adresse : poste restante. J'écrivis une autre lettre et, hier après-midi, je demeurai à la poste jusqu'au soir. Elle ne vint pas. J'y suis retournée ce matin : je n'ai pas vu Corinne, mais j'ai vu Floyd Thursby.

Spade hocha de nouveau la tête. Il ne fronçait plus les sourcils. Son visage marqua soudain une vive attention.

– Il n'a pas voulu me dire où était Corinne, reprit-elle. Il prétend qu'elle est heureuse. Comment y croire ? Il ne pouvait me dire autre chose, n'est-ce pas ?

– Sûr ! approuva Spade ; mais ce peut être vrai !

– Je l’espère, je l’espère ardemment, s’exclama-t-elle. Mais je ne puis retourner ainsi à New-York, sans l’avoir vue, sans lui avoir au moins parlé au téléphone. Il a refusé de me mener vers elle. Il a dit qu’elle ne voulait pas me voir. Je ne puis y croire. Il a promis de lui dire qu’il m’avait vue. Il l’amènera au St-Mark, ce soir… si elle consent à l’accompagner. Mais il prétend qu’elle ne voudra pas et qu’il viendra seul. Il…

Elle s’interrompit brusquement et porta la main à sa bouche. La porte du bureau venait de s’ouvrir.

L’homme qui avait ouvert la porte fit un pas en avant, dit : « Oh, pardon ! », ôta son chapeau et recula.

– Ça va, Miles, dit Spade ; entre. Miss Wonderly, je vous présente Mr. Archer, mon associé.

Miles Archer repoussa le battant vitré et s’inclina en souriant devant Miss Wonderly. Il eut un geste vague et poli de la main qui tenait son chapeau. Archer était de taille moyenne, solidement bâti, large d’épaules, le cou épais, la mâchoire lourde, le teint rosé ; ses cheveux grisonnaient aux tempes. Il paraissait âgé d’un peu plus de quarante ans, comme Spade semblait avoir, de peu, dépassé la trentaine.

– La sœur de Miss Wonderly, dit Spade, a quitté New-York avec un certain Floyd Thursby. Le couple est ici. Miss Wonderly a vu Thursby : elle a un rendez-vous avec lui, ce soir. Peut-être amènerait-il la jeune sœur. Ce n’est pas probable. Miss Wonderly voudrait que nous retrouvions la jeune fille et la ramenions chez elle. C’est cela, n’est-ce pas ? dit-il, tourné vers Miss Wonderly.

– Oui, répondit-elle d’une voix à peine distincte.

L’embarras que l’attitude souriante de Spade avait peu à peu dissipé marquait de nouveau le visage de la jeune fille. Elle baissa les yeux et regarda fixement le sac qu’elle serrait dans ses mains gantées.

Spade cligna de l'œil vers son associé.

Miles Archer s'avança et se tint debout au coin du bureau. Tandis que Miss Wonderly considérait son sac, il l'examina. Son regard descendit du visage jusqu'aux pieds, et remonta lentement. Puis, Archer se tourna vers Spade et eut une moue d'appréciation, comme un sifflement admiratif mais silencieux.

Spade, les mains posées à plat sur les bras de son fauteuil, leva deux doigts de la main gauche en un signe bref d'avertissement.

– Ce sera très facile, déclara-t-il. Un homme à l'hôtel, ce soir, pour filer Thursby quand il partira ; il nous mènera ainsi à l'endroit où se cache votre sœur. Si elle vient et consent à demeurer avec vous, tant mieux. Sinon, je veux dire si elle refuse de quitter Thursby après que nous l'aurons retrouvée, nous chercherons un moyen d'arranger l'affaire.

– Oui, approuva Archer d'une voix lourde et rauque.

Miss Wonderly leva la tête et regarda Spade. Elle fronçait les sourcils.

– Oh, soyez très prudents ! dit-elle d'une voix tremblante. J'ai peur de lui, de ce qu'il pourrait tenter contre elle. Elle est si jeune.

Spade sourit et tapota doucement le bras de son fauteuil.

– Laissez cela, dit-il, nous nous chargeons de lui.

– Mais, insista la jeune fille, ne pourrait-il pas... ?

– C'est toujours possible, fit Spade, hochant la tête ; mais faites-nous confiance.

– J'ai en vous une confiance absolue, dit-elle très sérieusement, mais je vous avertis que cet homme est dangereux. Rien

ne l’arrêterait ; il n’hésiterait pas à tuer Corinne si cela devait le tirer d’affaire.

– Vous ne l’avez pas menacé ? demanda Spade.

– Je lui ai dit seulement que je voulais ramener ma sœur à la maison avant le retour de nos parents. Je lui ai promis de ne pas souffler mot de l’aventure s’il consentait à m’aider ; sinon, je l’ai prévenu que papa ferait le nécessaire pour qu’il fût poursuivi. Mais je ne crois pas qu’il ait attaché beaucoup d’importance à mes déclarations.

– Peut-il réparer ses torts en épousant votre sœur ? demanda Archer.

La jeune fille rougit, un peu confuse.

– Il a une femme et trois enfants, en Angleterre, murmura-t-elle. Corinne me l’a écrit pour m’expliquer les raisons de sa fugue.

Spade se pencha en avant et prit un crayon.

– Pouvez-vous me le décrire ? demanda-t-il.

– Il a trente-cinq ans environ ; aussi grand que vous ; le teint basané ; cheveux noirs, sourcils épais. Il parle haut ; il est nerveux, irritable, et donne l’impression d’être violent.

Spade griffonnant sur un bloc, demanda, sans lever la tête.

– Les yeux, quelle couleur ?

– Bleu-gris. Ah, oui, il a une fossette très marquée au menton.

– Corpulence ?

– Athlétique. Large d’épaules, il marche très droit, un peu raide : l’allure d’un militaire. Il portait ce matin un complet et un chapeau gris.

– Quels sont ses moyens d'existence ? interrogea Spade en posant son crayon.

– Je ne sais pas.

– À quelle heure doit-il vous voir ?

– À huit heures.

– Très bien, Miss Wonderly ; quelqu'un sera là. Il serait préférable...

– Mr. Spade, coupa-t-elle, est-ce que vous pourriez, (elle eut un geste de supplication, les deux mains tendues), vous occuper personnellement de l'affaire, vous-même ou Mr. Archer ? Je sais bien que l'homme que vous enverrez sera à la hauteur de sa tâche mais... – j'ai si peur qu'il arrive malheur à Corinne ! Ne pourriez-vous pas... si je payais plus cher, bien entendu !

Elle ouvrit son sac d'un geste brusque et en tira deux billets de cent dollars qu'elle posa sur le bureau.

– Est-ce suffisant ? demanda-t-elle.

– Oui, dit Archer, et je m'occuperai personnellement de l'affaire.

Miss Wonderly se leva vivement et lui tendit sa main ouverte.

– Merci, merci ! s'écria-t-elle, tendant son autre main à Spade en répétant : merci !

– Mais non, mais non, dit Spade ; nous sommes très heureux de pouvoir vous rendre service. Pourriez-vous attendre Thursby dans le hall de l'hôtel, afin que Miles ait l'occasion de le voir ?

– C'est entendu ! assura-t-elle.

– Et ne me cherchez pas ! avertit Archer. Je vous verrai.

Spade accompagna Miss Wonderly jusqu'à la porte du couloir. Quand il revint dans le bureau. Archer examinait les deux billets avec un grognement de satisfaction.

– Ils sont bons, déclara-t-il, en prenant un qu'il plia et glissa dans la poche de son gilet. Et ils ont des petits frères dans le sac noir !

Spade empocha le second billet avant de s'asseoir.

– Doucement ! dit-il ; ne la « sonne » pas trop fort ! Comment la trouves-tu ?

– Gentille ! Et tu me dis qu'il ne faut pas la « sonner » !

Il eut un gros rire, sans gaieté.

– Tu l'as vue le premier, Sam, grogna-t-il, mais j'ai parlé avant toi !

Les mains dans les poches de son pantalon il se balança doucement, en avant, puis en arrière.

– Tu vas encore bien l'arranger, celle-là, ricana Spade, découvrant ses dents de loup. Tu es très fort !

Il se mit à rouler une cigarette.

CHAPITRE II

La sonnerie du téléphone vibra dans l'obscurité, à intervalles réguliers. Quand elle eut résonné trois fois, des ressorts de lit craquèrent, des doigts tâtonnèrent sur du bois, un objet petit et dur tomba sur le tapis. Puis les ressorts craquèrent de nouveau. Une voix d'homme dit :

– Allô ?... Oui, lui-même... Mort ?... Oui... Un quart d'heure... Merci !

Le déclic de l'interrupteur électrique suivit de près le bruit du récepteur replacé sur son support. Un plafonnier maintenu par trois chaînes dorées s'illumina, emplissant la pièce d'une clarté tamisée. Spade, les pieds nus, en pyjama à carreaux verts et blancs, était assis sur le bord de son lit. Il regardait fixement l'appareil téléphonique tandis que sa main droite prenait sur la table de nuit un cahier de papier à cigarettes et un sachet de ce tabac blond, en paillettes minces, qu'on appelle « Bull Durham ».

L'air froid et humide de la nuit entrait par les deux fenêtres ouvertes. Le gémissement éloigné de la sirène d'Alcatraz s'élevait à intervalles réguliers. Un minuscule réveil, en équilibre instable sur un livre ouvert et retourné, – « *les Causes criminelles célèbres* » de Duke, marquait deux heures cinq.

Les doigts épais de Spade roulaient soigneusement une cigarette, étendant minutieusement les paillettes blondes au creux de la feuille pliée. Puis, les pouces, se déplaçant latéralement, roulèrent le bord du papier contre les deux index, maintenant le cylindre blanc, tandis que Spade mouillait l'autre bord de la feuille du bout de la langue et tordait l'extrémité de la cigarette.

L'homme se baissa pour ramasser le briquet tombé sur le tapis. Il manœuvra la molette, alluma sa cigarette, se leva et ôta son pyjama. La peau blanche des bras, des jambes, des épaules rondes et fuyantes faisait penser à un ours qu'on aurait rasé. La poitrine même n'était pas velue. La peau paraissait douce comme celle d'une femme.

Spade se gratta la nuque puis se mit en devoir de s'habiller. Il revêtit un sous-vêtement blanc, à mailles serrées, des chaussettes grises, des souliers brun foncé. Quand il eut lacé ses chaussures, il décrocha le récepteur du téléphone, appela Graystone 4500 et demanda un taxi. Il revêtit ensuite une chemise blanche rayée de minces lignes vertes, un col mou, une cravate verte, le complet gris qu'il avait porté la veille et prit sur son bras un pardessus de tweed. Quand le timbre de la porte résonna, le chapeau sur la tête, il empochait tabac, clefs, argent.

À l'endroit où Bush Street, avant de plonger vers la ville chinoise, domine Stockton Street, Spade descendit et paya le chauffeur. Le brouillard de San Francisco, léger, glacial, pénétrant, flottait dans la rue. À quelques pas de l'endroit où Spade avait quitté le taxi un petit groupe d'hommes s'était formé, au coin d'une ruelle. Deux femmes étaient arrêtées sur le trottoir opposé. Il y avait des têtes aux fenêtres.

Spade s'approcha du garde-fou et regarda, au-dessous de lui, Stockton Street.

Une auto jaillit du tunnel de la rue inférieure, comme poussée par un souffle violent, et passa, rapide. À quelques pas de la bouche du tunnel, un homme était accroupi au pied d'un panneau de publicité où s'étalaient l'affiche d'un cinéma et celle d'une marque célèbre d'essence d'automobile. L'homme, la tête au ras du sol, tentait de voir par-dessous le panneau. Une main à plat sur le trottoir, l'autre étreignant le cadre de bois, il gardait sa grotesque position. Deux autres hommes, à l'autre bout du

panneau essayaient de voir entre les planches et le mur d'une maison. Des rayons de lumière se déplaçaient sur la pente obscure et abrupte qui montait vers Bush Street.

Spade quitta le parapet et marcha vers le coin de la ruelle où le groupe d'hommes se tenait. Un policeman en uniforme mâchait de la gomme sous la plaque émaillée de la rue qui portait en caractères blancs sur fond bleu, « Burritt St ».

Le policier leva le bras.

– Où allez-vous ? demanda-t-il.

– Je suis Sam Spade. Tom Polhaus m'a téléphoné.

– Ah oui, dit le policeman baissant le bras. Je ne vous avais pas reconnu. Ils sont là-bas.

Il montra du pouce, par-dessus son épaule, le bas de la ruelle.

– Sale histoire ! ajouta-t-il.

– Oui, ce n'est pas drôle, approuva Spade, passant devant lui.

À une dizaine de yards, une ambulance noire était arrêtée. À gauche, la ruelle était bordée, à hauteur de ceinture, par une barrière de bois. Au delà, le talus descendait vers le panneau de publicité planté au bord de Stockton Street.

Sur une longueur d'une dizaine de pieds, le léger chevron de bois constituant la main-courante de la barrière, avait été brisé et tenait encore, par un bout, à un poteau vertical. Quinze pieds plus bas il y avait une grande pierre plate. Entre la pierre et la barrière, Miles Archer gisait, étendu sur le dos. Deux hommes étaient debout près du corps. D'autres allaient et venaient avec des lampes électriques. L'un d'eux appela Spade « Hello, Sam » et remonta la pente. Son ombre s'allongeait devant lui. L'homme était grand, corpulent, légèrement obèse. Il

avait de petits yeux malins, la bouche épaisse, des joues mal rasées. Ses chaussures, ses genoux, ses mains étaient souillés d'une boue jaunâtre.

– J'ai pensé que tu voudrais le voir avant que l'ambulance l'emmène, dit l'homme enjambant la barrière brisée.

– Merci, Tom, dit Spade. Comment cela est-il arrivé ?

Il appuya son coude sur l'extrémité d'un poteau vertical et répondit par des signes de tête aux gestes des policiers qui le reconnaissaient.

Tom Polhaus pointa son doigt boueux vers son téton gauche.

– En plein, dit-il, avec ça !

Il tira de la poche de son pardessus un gros revolver qu'il tendit à Spade. Les surfaces planes de l'arme étaient enduites d'argile jaune.

– Un Webley, dit le policier. Anglais, n'est-ce pas ?

Spade se pencha pour examiner le revolver mais il n'y toucha pas.

– Oui, dit-il, Webley-Fosbery, revolver automatique, calibre 38, huit coups. On n'en fabrique plus de ces joujoux-là. Combien de coups tirés ?

– Un seul pruneau ! dit Tom pointant de nouveau son doigt vers sa poitrine. Archer était mort quand il a brisé la barrière en tombant.

Il mit l'arme sous le nez de Spade.

– Tu connais ça ? dit-il.

Spade fit oui de la tête.

– J'ai déjà vu des Webley-Fosbery, répondit-il, sans intérêt. Puis soudain, il parla très vite : Il était debout là, à l'endroit même où tu es. Le dos à la barrière, n'est-ce pas ? L'assassin se tenait là !

Il s'approcha de Polhaus, la main levée à hauteur de la poitrine, l'index tendu.

– Il a tiré et Miles est tombé à la renverse, brisant la barrière, jusqu'à la grosse pierre qui l'a arrêté. C'est ça ?

– C'est ça ! répondit Tom les sourcils froncés. À bout portant. L'étoffe du pardessus est brûlée.

– Qui l'a trouvé ?

– L'agent de service dans le quartier, Shilling. Il descendait Bush Street. Les phares d'une auto qui tournait ont par hasard éclairé la barrière abattue. Alors, il est venu voir.

– Et l'auto ?

– Pas retrouvée, Sam. Shilling n'y a pas pris garde, ignorant qu'il se fût passé quelque chose d'anormal. Il n'a vu personne dans la rue. La seule autre issue était le passage sous le panneau de publicité. Personne n'est passé par là : la terre est molle et nous n'avons relevé aucune trace.

– Personne n'a entendu la détonation ?

– Mon vieux Sam ! nous venons d'arriver ! Sans doute quelqu'un a-t-il entendu le coup de feu, nous ne savons pas encore.

Il se détourna et passa une jambe par-dessus la barrière.

– Viens-tu le voir, avant qu'on l'enlève ?

– Non, dit Spade.

Tom, à califourchon sur la barre transversale, regarda son ami d'un air surpris.

– À quoi bon, dit Spade ; tu l'as vu ; que découvrirais-je de plus ?

Le policier hocha la tête d'un air de doute et descendit de la barrière.

– Son automatique était dans sa poche-revolver, dit-il. Son pardessus était boutonné. Nous avons trouvé 166 dollars dans son portefeuille. Est-ce qu'il travaillait, Sam ?

Spade, après une courte hésitation, fit signe que oui.

– Alors ? demanda Tom.

– Il filait un type nommé Floyd Thursby, dit Spade qui décrivit Thursby d'après le signalement fourni par Miss Wonderly.

– Pourquoi ? interrogea Polhaus.

Spade, les mains dans les poches de son pardessus le regarda d'un air endormi.

– Pourquoi ? répéta Tom, impatient.

– C'est un Anglais, je crois. Je ne connais pas ses intentions. Nous voulions savoir où il habitait.

Il sourit et retirant une main de sa poche tapota l'épaule de Tom.

– N'insiste pas, murmura-t-il. Je vais annoncer la mort de Miles à sa femme.

Il tourna sur ses talons.

Polhaus, les sourcils froncés, ouvrit la bouche et la referma sans avoir parlé. Il toussota ; son visage se rasséréna et il dit avec une douceur un peu bourrue :

– C’est dur pour Miles ! Il avait ses défauts, comme nous tous, mais il avait aussi des qualités.

– Bien sûr, murmura Spade distraitement et sans conviction, avant de s’éloigner.

De la cabine d’une pharmacie ouverte toute la nuit, Spade téléphona à Effie Perine :

– Allô, mon petit ?... Oui, c’est moi... Miles vient d’être tué... Oui, mort... Ne t’affole pas... Oui, tu iras avertir Iva... Ah, non, que le diable m’emporte si je m’en charge ; vas-y !... Ça va, tu es gentille !... et qu’elle ne vienne pas au bureau... Dis-lui que je la verrai... plus tard... Pas de rendez-vous... C’est ça, chérie, au revoir !

Le réveil, dans la chambre de Spade, marquait 3 heures 40 quand le détective tourna le commutateur, rallumant l’ampoule du plafonnier.

Il jeta son chapeau et son pardessus sur le lit, entra dans la cuisine et en ressortit portant un verre et une grande bouteille de *Bacardi.* Il emplit le verre et le vida, debout. Puis, le posant sur la table près de la bouteille, il s’assit sur le bord du lit et roula une cigarette. Il venait de vider son troisième verre de Bacardi et allumait sa cinquième cigarette quand la sonnette de la rue vibra avec insistance. Le réveil marquait 4 heures 30.

Spade soupira, se leva et marcha vers une sorte de cabine, près de la salle de bains. Il pressa le bouton qui commandait l’ouverture de la porte d’entrée de l’immeuble, murmurant : « Qu’elle aille au diable ! »

Immobile devant la petite cabine sombre, il respirait à grands coups. Une rougeur montait à ses joues.

L'ascenseur s'arrêta à l'étage : la porte claqua, Spade soupira de nouveau et marcha vers la porte de l'appartement. Des pas lourds résonnaient dans le couloir : les pas de deux personnes, des hommes, certainement. Le visage de Spade s'éclaira ; son regard perdit brusquement son apparence lasse et désabusée. Il ouvrit rapidement.

– Hello, Tom ! dit-il au grand policier ventru à qui il avait parlé dans Burritt Street. Hello, lieutenant ! dit-il à celui qui l'accompagnait. Entrez !

Ils firent oui tous deux ensemble, et entrèrent sans dire un mot. Spade les mena dans sa chambre. Tom s'assit sur le canapé, près des fenêtres. Le lieutenant prit une chaise, près de la table.

L'officier de police était un homme de taille moyenne, solide, la tête ronde et le visage carré. Il grisonnait ; sa moustache poivre et sel était coupée court. Il portait une épingle de cravate faite d'une pièce d'or de cinq dollars et, au revers de son veston, l'insigne minuscule, enrichi de diamants, de quelque société secrète.

Spade apporta deux verres de la cuisine, les emplit de Bacardi, se servit, puis tendit un verre à chacun des deux policiers. Il reprit ensuite sa place sur le bord du lit. Son visage ne révélait ni colère, ni curiosité.

Buvons au succès et à la propagation du Crime ! dit-il, levant son verre.

Il en avala le contenu d'un trait.

Tom vida le sien et le posa par terre, près du canapé. Il s'essuya la bouche d'un revers de sa main encore maculée de boue, puis il considéra fixement le pied du lit comme si cet objet lui rappelait, vaguement, quelque souvenir.

Le lieutenant regarda son verre pendant une dizaine de secondes, puis l'effleura des lèvres et le reposa sur la table, près de son coude. Il examina la pièce d'un air dur, décidé, puis il regarda Tom.

Celui-ci, gêné, se tortilla sur le canapé et, sans lever la tête, demanda :

– Tu as averti la femme de Miles, Sam ?

– Heu, heu !... fit Spade.

– Comment a-t-elle pris la chose ?

– Je ne connais rien aux femmes ! répondit Spade, hochant la tête.

– Que tu dis ? murmura Tom.

Le lieutenant, les mains à plat sur les genoux, se pencha en avant. Ses yeux verts considéraient fixement Spade, avec cette sorte de rigidité qu'on attend d'une machine et que seule peut modifier la manœuvre d'un levier ou d'un bouton.

– Quel genre de revolver employez-vous ? demanda-t-il enfin.

– Aucun. Je n'aime pas ça. Bien entendu, il y en a plusieurs au bureau.

– J'aimerais en voir un, dit l'officier. Vous n'en avez pas ici, par hasard ?

– Non.

– Vous en êtes bien sûr ?

– Cherchez, dit Spade, faisant un geste circulaire du bras qui tenait son verre. Mettez tout sens dessus dessous ! Je ne dirai rien... si vous avez un mandat de perquisition.

– Oh, ça va, Sam ! protesta Tom.

Spade posa son verre sur la table, se leva et fit face au lieutenant.

– Que désirez-vous, Dundy ? demanda-t-il d'une voix aussi froide que son regard.

Les yeux du lieutenant, seuls, avaient bougé pour soutenir le regard de Spade. Tom s'agita sur le canapé, soupira puis gémit :

– Nous ne voulons pas faire d'histoire, Sam !

Spade, ignorant la remarque de son ami, dit à Dundy.

– Que voulez-vous ? Parlez ! De quel droit venez-vous chez moi pour m'accuser ?

– C'est bon, grogna Dundy ; asseyez-vous et écoutez.

– Je m'assiérai ou je resterai debout, comme il me plaira, dit Spade sans bouger.

– Sois raisonnable, Bon Dieu ! supplia Tom. Pourquoi chercher prétexte à une dispute. Tu veux savoir pourquoi nous n'avons pas parlé net ? C'est parce que tu m'as répondu, à propos de Thursby, que cela ne me regardait pas. Tu ne peux pas nous traiter ainsi, Sam ; ce n'est pas bien et ça te mènera où ? Il faut que nous songions à notre boulot !

Dundy sauta sur ses pieds et s'approcha de Spade, à le toucher. Il leva son visage anguleux vers le détective.

– Je vous ai déjà averti, ricana-t-il, que vous feriez un faux-pas, un jour !

Spade eut une moue et leva les sourcils.

– Tout le monde a le droit de glisser, répondit-il avec une lenteur insultante.

– Et votre tour est venu !

– Non, merci, dit Spade souriant et hochant la tête.

Il cessa brusquement de sourire. Sa lèvre supérieure frissonna, se releva de côté, découvrant les canines. Son regard devint lourd, entre les paupières à demi fermées. Sa voix était basse et un peu rauque, comme celle du lieutenant.

– Je n'aime pas ça, dit-il. Que cherchez-vous ici ? Dites-le ou filez et laissez-moi dormir.

– Qui est Thursby ? demanda Dundy.

– J'ai dit à Tom ce que je savais.

– Vous ne lui avez pas dit grand'chose.

– C'est que je ne savais pas grand'chose.

– Pourquoi le filiez-vous ?

– D'abord, ce n'était pas moi, mais Miles. Il le filait pour une excellente raison : un client nous avait payés pour le faire.

– Qui est ce client ?

Le visage de Spade reprit sa sérénité. Sa voix s'adoucit.

– Vous savez bien, dit-il d'un ton de reproche, que je ne puis vous révéler l'identité de mon client avant de l'avoir consulté.

– Vous me le direz ou vous le direz au juge, ricana Dundy, irrité. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un crime.

– Peut-être. N'oubliez pas non plus que je ne suis pas un gosse qui éclate en sanglots parce qu'un policeman lui fait les gros yeux. Je parlerai si ça me plaît.

Tom quitta le canapé et vint s'asseoir sur le lit. Son visage mal rasé et souillé de boue était las et attristé.

– Sois raisonnable, Sam ! gémit-il. Comment pouvons-nous découvrir l'assassin de Miles si tu nous caches ce que tu sais ?

– Inutile de vous coller la migraine, dit Spade. J'enterre mes morts.

Le lieutenant Dundy s'assit, les mains aux genoux : ses yeux étaient comme deux disques verts.

– Je m'en doutais, dit-il, souriant brusquement. C'est pour cette raison même que nous sommes venus vous voir. N'est-ce pas, Tom ?

Tom répondit par un son inarticulé.

Spade considérait Dundy d'un air méfiant.

– C'est exactement ce que je disais à Tom, poursuivit l'officier. Je lui ai dit : « Tom, je suis sûr que Spade est disposé à laver son linge en famille. » Voilà ce que je lui ai dit.

Le regard de Spade ne révélait plus de méfiance, mais de l'ennui.

Il se tourna vers Tom et demanda tranquillement.

– Qu'est-ce qu'il a, ton copain ?

Dundy s'avança et frappa légèrement la poitrine de Spade de son index replié.

– Ceci, dit-il, articulant nettement les mots qu'il accompagnait d'un mouvement du poignet ; Thursby a été tué, devant son hôtel, 35 minutes après que vous ayez quitté Burritt Street !

Spade répondit, scandant ses mots avec la même netteté.

– Bas les pattes !

Dundy retira sa main, sans rien changer au ton de sa voix.

– Tom m'a dit, reprit-il, que vous étiez trop pressé pour jeter un dernier regard sur votre associé.

– C'est vrai, Sam, grogna le policier, comme s'il voulait s'excuser ! Tu es parti comme un voleur !

– Et vous n'êtes pas allé chez Archer pour annoncer la nouvelle à sa femme, dit le lieutenant. Nous avons téléphoné. Votre secrétaire était là. Elle nous a appris que vous l'aviez envoyée.

Spade fit oui de la tête. Son visage était si calme qu'il paraissait marqué d'une sorte de stupidité.

Dundy dirigea vers Spade son index replié, puis se souvint et ramena vivement sa main en arrière.

– Voilà, dit-il : dix minutes pour téléphoner à votre secrétaire ; dix minutes pour aller chez Thursby – Geary Street – un quart d'heure pour l'attendre.

– Je savais donc son adresse ? demanda Spade ; et aussi qu'il n'était pas rentré chez lui directement après avoir tué Miles ?

– Vous saviez ce que vous saviez, répliqua Dundy, têtu. À quelle heure êtes-vous rentré ?

– Quatre heures moins vingt. Je suis venu à pied.

– Nous savions que vous n'étiez pas ici à 3 heures 30, dit le lieutenant. Nous avons téléphoné. Avez-vous, en vous promenant, rencontré...

– Non, non, aucun témoin ! coupa Spade éclatant de rire. Asseyez-vous, Dundy, vous n'avez pas bu. Prends ton verre, Tom.

– Non, merci, Sam.

Dundy s'assit sans regarder son verre.

Spade remplit le sien, but, et revint s'asseoir sur le bord du lit.

– Je suis renseigné, maintenant, dit-il, regardant alternativement les deux policiers, d'un air amical. Excusez-moi si je me suis cabré tout à l'heure, mais votre arrivée et vos intentions m'avaient rendu nerveux. D'abord l'assassinat de Miles, puis vos questions ! Ça va, maintenant, puisque vous parlez net.

– N'en parlons plus ! protesta Tom.

Le lieutenant ne dit rien.

– Thursby est-il mort ? demanda brusquement Spade.

Dundy hésita. Tom dit : « Oui ! »

– Sachez aussi – si vous l'ignorez – ajouta le lieutenant d'un air furieux, qu'il est mort sans avoir eu le temps de parler.

Spade roula une cigarette.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il sans lever la tête ; que je le savais ?

– Je veux dire ce que je veux dire, répliqua sèchement Dundy.

Spade leva les yeux et le regarda en souriant : il tenait sa cigarette dans une main et son briquet dans l'autre.

– Vous n'allez pas m'arrêter tout de suite, n'est-ce pas, Dundy ? demanda-t-il.

Le policier le regarda durement sans répondre.

– Alors, dit Spade, je ne vois pas pourquoi je me soucierais, de ce que vous pensez. Je m'en fous !

– Sois raisonnable, Sam ! murmura Tom.

Spade alluma sa cigarette et aspira une bouffée de fumée qu'il rejeta en riant.

– Je serai raisonnable, vieux frère, promit-il. Raconte un peu comment j'ai tué Thursby ; j'ai oublié.

Tom, furieux, répondit par un grognement inarticulé.

– Quatre balles dans le dos, dit Dundy. Tirées par un 44 ou un 45, de l'autre côté de la rue, comme il allait entrer dans l'hôtel. Personne n'a rien vu, mais cela ne peut s'être passé autrement.

– Il portait un Luger, dans une gaîne, sous l'aisselle, ajouta Tom. Aucun coup de cette arme n'avait été tiré.

– Que sait-on de lui à l'hôtel ? demanda Spade.

– Rien, sinon qu'il est là depuis une semaine.

– Seul ? Qu'avez-vous trouvé chez lui ?

– Que croyez-vous que nous ayons trouvé ? demanda Dundy.

Spade fit un geste circulaire.

– Quelque chose qui aurait pu vous renseigner sur son identité, sa profession, dit-il.

– Nous croyions que vous pourriez nous fournir ces renseignements.

Spade regarda le lieutenant avec un air de candeur exagéré.

– Je n'ai jamais vu Thursby, déclara-t-il ; ni vivant, ni mort.

Dundy se leva. Il paraissait mécontent ; Tom l'imita, s'étira, se mit à bâiller.

« Nous vous avons posé les questions que nous désirions vous poser, dit Dundy, les sourcils froncés et le regard dur.

Il parlait en tenant sa lèvre supérieure serrée contre les dents, poussant les mots de sa lèvre inférieure.

– Nous vous avons dit plus de choses que vous avez consenti à nous en raconter. Vous me connaissez, Spade. Coupable ou non, je serai toujours juste envers vous. Je ne crois pas que je vous blâmerais sérieusement si vous aviez tué Thursby, mais je vous arrêterais quand même.

– Merci, dit Spade, tranquillement. Je serais plus convaincu de votre bonne foi si vous vidiez votre verre.

Le lieutenant se tourna vers la table, saisit son verre et le vida lentement. Puis, il dit « bonsoir » et tendit sa main ouverte à Spade qui la serra gravement. Tom et Spade se serrèrent là main avec la même gravité cérémonieuse. Le détective accompagna les deux policiers jusqu'à la porte. Puis, il se déshabilla, tourna le commutateur électrique et se coucha.

CHAPITRE III

Quand Spade arriva à son bureau, le lendemain matin, vers dix heures, Effie Perine ouvrait le courrier. Son visage enfantin était pâle. Elle posa les enveloppes et le coupe-papier de cuivre.

– Elle est là ! dit-elle à voix basse.

– J'avais demandé qu'elle ne vînt pas, dit Spade, très bas, avec un soupir.

Effie Perine écarquilla les yeux.

– Oui, mais tu ne m'as pas dit comment faire, murmura-t-elle d'une voix irritée.

Puis elle fronça les sourcils ; ses épaules s'abaissèrent.

– Ne sois pas de mauvaise humeur, Sam ! dit-elle d'un ton las. Je l'ai eue sur les bras toute la nuit.

Spade s'approcha de la jeune fille et lui caressa doucement les cheveux.

– Pardon, mon petit ; je n'ai pas...

Il s'interrompit brusquement. La porte de son bureau venait de s'ouvrir.

– Hello, Iva ! dit-il à la femme qui se tenait debout sur le seuil.

– Oh ! Sam ! fit-elle.

Elle était blonde et paraissait avoir passé la trentaine. Elle avait dû être très jolie, quelques années auparavant. Son corps vigoureux était admirablement proportionné. Elle était entiè-

rement vêtue de noir : on sentait le caractère impromptu de ce deuil. Elle fit un pas en arrière et attendit Spade.

Il retira sa main droite qu'il avait posée sur les cheveux d'Effie et entra dans son bureau, repoussant la porte derrière lui. Iva s'approcha et leva vers Sam son visage triste. Il l'embrassa. Les bras de la femme l'étreignirent avant qu'il la serrât contre lui. Quand il l'eut embrassée il fit un léger mouvement, comme pour reculer, mais elle appuya sa joue contre la poitrine de Spade et se mit à pleurer.

– Pauvre chérie ! dit-il, lui tapotant l'épaule de la main.

Sa voix était tendre. Il loucha vers le coin de la pièce où était le bureau d'Archer. Puis sa lèvre supérieure se releva, découvrant ses dents en une grimace d'impatience. Il tourna la tête pour éviter que son menton touchât le haut du chapeau noir.

– As-tu prévenu le frère de Miles ? demanda-t-il.

– Oui, il est arrivé ce matin, répondit-elle d'une voix indistincte, en sanglotant, la bouche contre le veston de Sam.

Il fit une autre grimace et tenta avec précaution de voir l'heure à sa montre-bracelet. Son bras gauche était posé sur l'épaule d'Iva, le poignet découvert. La montre marquait dix heures dix.

La femme bougea dans les bras de Spade. Ses yeux bleus étaient voilés de larmes, ses lèvres humides.

– Oh, Sam, murmura-t-elle, c'est toi qui l'as tué ?

Il la regarda, les yeux soudain écarquillés, bouche bée. Il la repoussa doucement, fronça les sourcils et toussota.

Elle demeura les bras levés. Une angoisse voila ses yeux à demi fermés sous les sourcils qui se relevaient vers les tempes. Ses lèvres humides se mirent à trembler.

Spade ricana et se dirigea vers la fenêtre. Le dos tourné, il regarda dans la cour. Quand elle s'approcha de lui, il pivota sur ses talons et marcha vers son bureau. Il s'assit, accoudé, le menton entre les poings, et la regarda : ses yeux jaunes brillaient d'un éclat fauve.

– Qui t'a mis cette idée en tête ? demanda-t-il froidement.

– Je pensais...

Elle porta la main à sa bouche. Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle s'approcha du bureau. Sa démarche était gracieuse et sûre. Ses escarpins noirs avaient de très hauts talons.

– Ne sois pas méchant, Sam ! dit-elle humblement.

Il éclata de rire. Dans ses yeux dansait la même lueur fauve.

– Tu as tué mon mari, Sam. Ne sois pas méchant ! ricana-t-il.

Puis il frappa dans ses mains et dit sourdement :

– Nom de Dieu !

Elle se mit à pleurer.

Il se leva, vint se placer derrière elle, la prit dans ses bras et l'embrassa dans le cou, entre l'oreille et le col du manteau.

– Ne pleure pas ! dit-il.

Son visage était sans expression. Quand elle eut cessé de pleurer, il lui murmura à l'oreille :

– Tu n'aurais pas dû venir ici aujourd'hui, mon petit. Ce n'est pas raisonnable. Rentre chez toi.

Elle se retourna :

– Tu viendras ce soir ?

– Non, pas ce soir, dit-il secouant la tête.

– Bientôt ?

– Oui.

– Quand ?

– Dès que ce sera possible.

Il l'embrassa sur la bouche, la poussa gentiment vers la porte qu'il ouvrit.

– Au revoir, Iva.

Il s'inclina, referma la porte et vint s'asseoir devant son bureau. Tirant du papier et du tabac de ses poches il s'apprêta à rouler une cigarette et s'immobilisa soudain, le papier dans une main, le tabac dans l'autre, regardant fixement le bureau de Miles Archer.

Effie Perine entra sans frapper. Ses yeux sombres révélaient une sorte de gêne.

– Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix qui s'efforçait d'être calme.

Spade ne répondit pas. Il tenait son regard attaché au bureau de Miles.

La jeune fille fronça les sourcils et s'approcha.

– Eh bien, dit-elle, plus haut, ça a marché avec la veuve ?

– Elle croit que j'ai tué Miles, dit-il : ses lèvres seules bougèrent.

– Afin de pouvoir l'épouser ?

Spade ne répondit pas.

Elle lui ôta son chapeau et le posa sur le bureau. Puis, elle se pencha et prit le tabac et le papier à cigarettes entre les doigts inertes de Spade.

– La police croit que j'ai tué Thursby, dit-il.

– Qui est Thursby ? demanda-t-elle, soufflant pour séparer deux feuilles de papier à cigarettes.

– Qui crois-tu que j'aie tué, toi ?

Elle ignora la question.

– Thursby, reprit-il, était le type que Miles devait filer pour le compte de la petite Wonderly.

Les doigts minces d'Effie achevaient de rouler la cigarette. Elle humecta le bord du papier, passa le bout de son index dessus, tordit une extrémité du cylindre et plaça l'autre entre les lèvres de Sam.

– Merci, chérie ! dit-il.

Il la prit par la taille et inclina sa tête contre la hanche de la jeune fille d'un air las, les yeux fermés.

– Tu vas épouser Iva ? demanda-t-elle, regardant les cheveux brun clair de Sam.

– Ne dis pas de bêtises, murmura-t-il.

La cigarette oscillait de haut en bas, au mouvement de ses lèvres.

– Elle ne pense pas que ce soit une bêtise, reprit Effie. Après tout, tu as assez couru après elle !

– Je voudrais bien ne l'avoir jamais connue, soupira-t-il.

– Tu dis ça maintenant, répondit Effie avec une trace de dépit dans la voix. Il fut un temps...

– Elle ne m'a jamais beaucoup plu, coupa-t-il, mais il est difficile de ne rien promettre à une femme. D'ailleurs, je détestais Miles !

– C'est une garce ! murmura la jeune fille, mais je consentirais à être une garce comme elle si cela me donnait un corps comme le sien.

Spade frotta sa joue contre la hanche d'Effie, sans répondre.

La secrétaire se mordit la lèvre inférieure, fronça les sourcils et se pencha pour mieux voir le visage de Sam.

– Crois-tu qu'elle l'ait tué ? demanda-t-elle.

Spade se redressa et lâcha Effie. Il sourit, amusé, tira son briquet de sa poche et alluma sa cigarette.

– Tu es un ange ! dit-il tendrement, à travers la fumée de tabac ; un ange à tête de serpent.

– Ah ! fit-elle avec une légère grimace. Et si je te disais qu'Iva venait à peine de rentrer chez elle, à trois heures du matin, quand je suis venue lui annoncer la mort de son mari ?

– Non ? dit-il, souriant toujours mais le regard soudain intéressé.

– Elle m'a fait attendre, à la porte, tandis qu'elle achevait de se déshabiller. Elle avait jeté ses vêtements sur une chaise, le chapeau et le manteau dessous. Sa combinaison était encore chaude. Elle dormait, m'a-t-elle dit, et les plis des draps n'étaient même pas aplatis.

Spade caressa la main d'Effie.

– Tu es un vrai détective, chérie, mais – il hocha la tête – elle ne l'a pas tué.

La jeune fille retira sa main.

– En tout cas, dit-elle amèrement, cette garce veut que tu l'épouses, Sam !

Il eut un double geste d'impatience, de la tête et de la main.

– Tu ne l'as pas vue, hier soir ? insista Effie.

– Non.

– Vrai ?

– Vrai. Tu ne vas pas imiter Dundy, chérie. Ça ne te va pas.

– Qu'est-ce qu'il te veut, Dundy ?

– Il est venu prendre un verre de Bacardi, chez moi, cette nuit, à 4 heures, avec Tom Polhaus.

– Est-ce qu'ils pensent réellement que tu as tué le type : comment l'appelles-tu ?

– Thursby.

Il jeta sa cigarette éteinte dans le cendrier et se mit à en rouler une autre.

– Eh bien ? insista-t-elle.

– Qui sait ? murmura-t-il sans lever les yeux. Ils paraissaient convaincus. Je ne sais pas jusqu'à quel point j'ai réussi à les persuader du contraire.

– Regarde-moi, Sam.

Il obéit et se mit à rire. Pendant quelques secondes son visage révéla un mélange d'anxiété et d'amusement.

– Tu m'inquiètes, dit Effie, soudain sérieuse. Tu penses toujours que tu sais où tu vas, mais un jour tu vas faire un faux pas, et tu verras...

Il sourit d'un air moqueur et frotta sa joue contre le bras d'Effie.

– C'est exactement ainsi que parle Dundy, fit-il. Arrange-toi pour qu'Iva ne vienne pas m'ennuyer et je me charge du reste.

Il se leva et prit son chapeau.

– Fais ôter la plaque « Spade & Archer » et qu'on en fixe une autre : « Samuel Spade ». Je serai de retour dans une heure, ou je téléphonerai.

Spade pénétra dans le hall du St-Mark et s'approcha du bureau de la réception. Il demanda à un élégant jeune homme si Miss Wonderly était chez elle. Le jeune homme regarda en arrière, par-dessus son épaule.

– Non, dit-il ; elle a quitté l'hôtel ce matin.

– Merci.

Spade se dirigea vers une sorte d'alcôve fermée par une balustrade de bois à hauteur de ceinture, Derrière, un homme corpulent, vêtu de noir, était assis devant un bureau d'acajou. Au bord du bureau, face au hall, un prisme d'acajou était posé, portant en lettres de cuivre : Mr. Freed.

L'homme se leva et tendit la main à Spade.

– J'ai eu beaucoup de peine en apprenant la mort d'Archer, dit-il avec l'aisance d'un homme accoutumé à présenter des condoléances. J'ai lu ça dans le *Call*. Archer était ici hier soir.

– Merci, dit Spade. Avez-vous causé avec lui ?

– Non. Il était assis dans le hall, quand je suis arrivé, après le dîner. Je ne me suis pas arrêté, pensant qu'il était occupé à quelque surveillance. Est-ce que cela a quelque rapport…

– Je ne crois pas, coupa Spade ; on ne sait encore rien de précis, mais soyez tranquille, le nom de l'hôtel ne sera pas cité.

– Merci.

– Pourriez-vous me fournir quelques renseignements sur l'un de vos clients et oublier immédiatement que je vous ai interrogé ? demanda Spade.

– Bien sûr !

– Une certaine Miss Wonderly a quitté l'hôtel ce matin. Puis-je avoir quelques détails ?

– Venez, nous allons voir, dit Mr. Freed.

Spade demeura immobile, hochant la tête.

– Je préfère ne pas me montrer.

Freed approuva d'un geste et poussa la porte battante qui le séparait du hall. Après quelques pas, il s'arrêta et revint.

– Harriman était le détective de service hier soir, dit-il ; il a certainement vu Archer. Faut-il l'avertir de ne rien dire ?

– Non, répondit Spade. Cela n'a pas d'importance tant que Miss Wonderly n'est pas mêlée à l'histoire. Il ne faut pas que Harriman s'imagine que nous désirons cacher quelque chose.

Mr. Freed approuva de la tête et s'éloigna. Il revint après quelques minutes.

– Elle est arrivée mardi dernier, dit-il, venant de New-York. Elle n'avait pas de malles mais plusieurs valises. Pas de coups de téléphone mentionnés sur sa note. Elle ne paraît pas avoir reçu beaucoup de lettres. On l'a vue toujours seule, excepté, à deux ou trois reprises, avec un homme grand et brun, trente-cinq ans environ. Elle est sortie ce matin à 9 heures et demie. Elle est revenue une heure plus tard, a payé sa note, et fait transporter ses valises dans une auto qui l'attendait. Le por-

teur dit qu'il s'agit d'une voiture de grande remise, une « Nash ». Elle a laissé une adresse pour faire suivre son courrier : Hôtel Ambassor, Los Angeles.

– Merci beaucoup, Freed, dit Spade.

Effie Perine, assise devant sa machine à écrire, s'interrompit.

– Ton ami Dundy est venu, dit-elle ; il voulait voir tes revolvers.

– Et ?

– Et je lui ai dit de revenir quand tu serais ici.

– C'est parfait. S'il revient, montre les tout de même.

– Miss Wonderly a téléphoné, ajouta Effie.

– Il est temps, grogna-t-il. Qu'a-t-elle dit ?

– Elle veut te voir.

La jeune fille prit sur un bureau une feuille de papier et lut :

– Elle est au Coronet, California Street, appartement 1001. Il faut demander Miss Leblanc.

– Donne, fit Spade tendant la main.

Il prit le papier, alluma son briquet, enflamma la feuille et attendit qu'elle fût entièrement consumée. Il écrasa les cendres, du pied, sur le linoléum.

Effie Perine le regardait d'un air désapprobateur.

– C'est comme ça, mon petit ! dit-il en souriant.

Et il ressortit.

CHAPITRE IV

Miss Wonderly, en robe de crêpe de Chine vert, ouvrit la porte de l'appartement n° 1001. Le visage de la jeune fille était coloré. Ses cheveux d'un roux sombre, partagés par une raie à gauche, retombaient en mèches un peu dérangées sur sa tempe droite.

– Bonjour, dit Spade, ôtant son chapeau.

Elle eut un sourire un peu forcé. Ses yeux d'un bleu presque violet, reflétaient le trouble de son esprit. Elle baissa la tête et dit, d'une voix timide et basse :

– Entrez, Monsieur Spade.

Elle le précéda dans le couloir. Ils passèrent devant la cuisine, la salle de bains, la chambre, dont les portes étaient ouvertes, et arrivèrent dans un salon rouge et blanc.

Elle s'excusa.

– Tout est sens dessus dessous ! murmura-t-elle. Je n'ai pas encore complètement défait mes malles.

Elle prit le chapeau de Spade, le posa sur la table et s'assit sur le canapé, montrant à Sam une chaise à dossier ovale garni de tapisserie.

Elle regarda un instant ses doigts.

– Mr. Spade, dit-elle enfin, j'ai un aveu très pénible à vous faire.

Il sourit poliment. Elle demeura tête baissée sans rien voir ni rien dire.

– Cette… cette histoire, bégaya-t-elle soudain, cette histoire que je vous ai racontée hier… c'était une histoire.

Elle leva les yeux et le regarda d'un air inquiet et apeuré.

– Oh ! dit Spade d'un ton léger, nous n'avons pas cru tout ce que vous avez raconté.

– Alors… ?

Dans ses yeux inquiets la perplexité se mêla à la crainte.

– Nous avons surtout cru en vos deux cents dollars !

– Voulez-vous dire… ?

Elle s'interrompit, ne comprenant plus.

– Je veux dire, répondit Spade, que vous nous avez payés plus largement que si vous aviez dit la vérité. Assez pour que nous ne posions pas d'autres questions.

Les yeux de la jeune femme brillèrent soudain. Elle se leva à demi, puis se rassit, passa une main sur sa jupe et se pencha en avant :

– Et vous êtes prêt à… ? dit-elle avidement.

Il l'interrompit, une main levée. Le haut de son visage demeurait contracté ; le bas souriait.

– Cela dépend, dit-il, Miss… est-ce Wonderly ou Leblanc ?

Elle rougit.

– Je m'appelle en réalité Brigid O'Shaughnessy, murmura-t-elle.

– Ce qui m'inquiète, Miss O'Shaughnessy, répondit-il, c'est que ces deux meurtres consécutifs – elle eut un frisson – font sensation et que la police se croit tout permis. Ma tâche devient très ardue ; il y a des frais importants. Ce n'est pas…

Il se tut car elle n'écoutait pas, attendant qu'il eût fini.

– Dites-moi la vérité, monsieur Spade ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

Son visage était devenu hagard, son regard désespéré.

– Ce qui est arrivé, murmura-t-elle, est-ce à cause de moi ?

– Non, dit Spade secouant la tête, sauf s'il y a des choses que j'ignore. Vous nous avez prévenus que Thursby était dangereux. C'est entendu, vous avez menti en parlant d'une sœur, mais nous n'avons pas été dupes. Je ne puis dire que c'est votre faute.

– Merci, dit-elle, dans un souffle.

Elle ajouta, balançant la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

– Je ne me le pardonnerai jamais. Mr. Archer était si... si vivant, hier après-midi, si vigoureux...

– Il savait ce qu'il faisait, coupa Spade. Ce sont les risques du métier.

– Était-il marié ?

– Oui, et il avait une assurance sur la vie, pas d'enfants et une femme qui ne l'aimait pas.

– Oh, Mr. Spade !

Il haussa les épaules.

– C'est ainsi cependant, dit-il.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre et vint s'asseoir sur le canapé, auprès de Miss O'Shaughnessy.

– Ne nous inquiétons plus de ça, fit-il d'une voix douce mais ferme. Il y a quelques dizaines de policemen, des magis-

trats et des reporters qui sont en train de tourner en rond, le nez à ras de terre. Que comptez-vous faire ?

– Je veux que vous me sauviez de... de tout cela, dit-elle d'une voix frêle qui chevrotait.

Elle mit une main sur le bras du détective.

– Mr. Spade, murmura-t-elle, est-ce qu'ils savent ?

– Je n'ai encore rien dit ; je voulais vous voir auparavant.

– Que penseraient-ils, s'ils savaient que je suis venue vous consulter, que je vous ai menti ?

– Cela les rendrait méfiants, certes. C'est pour cela que je n'ai pas répondu à leurs questions avant de vous avoir vue. J'ai pensé que nous pourrions peut-être éviter de tout raconter en arrangeant une histoire qui puisse les satisfaire.

– Vous ne pensez pas que j'aie pu prendre une part quelconque aux deux meurtres, n'est-ce pas ?

Spade sourit.

– J'avais oublié de vous poser cette question, dit-il, mais je la pose. Quelle part y avez-vous prise ?

– Aucune.

– Bon, mais qu'allons-nous dire à la police ?

Elle s'agita, mal à l'aise sur le canapé. Ses yeux bougèrent sous les longs cils, comme si elle voulait éviter le regard du détective. Elle paraissait plus petite, très jeune, oppressée.

– Est-il nécessaire qu'ils me connaissent ? demanda-t-elle. Je préférerais mourir, monsieur Spade. Ne pouvez-vous vous arranger pour éviter que l'on me questionne. Je ne pourrais le supporter ! Plutôt mourir. Voulez-vous m'aider, monsieur Spade.

– Oui, si vous me dites la vérité.

Elle se jeta à ses genoux. Son visage blême, levé vers lui, était anxieux et tendu, au-dessus de ses mains jointes.

– J'ai été une mauvaise femme, cria-t-elle – pire que vous pouvez l'imaginer, mais je ne suis pas foncièrement mauvaise. Regardez-moi, monsieur Spade. Vous le savez, n'est-ce pas ? Vous pouvez le voir ? Pourquoi ne croyez-vous pas ce que je vous dis ? Je suis si seule, j'ai si peur, je n'ai personne qui puisse m'aider, si vous refusez. Je sais que je n'ai pas le droit d'exiger votre confiance si je ne me confie à vous. Mais je ne puis parler maintenant. Plus tard, dès que je pourrai. J'ai peur d'avoir confiance en vous. Ce n'est pas ce que je veux dire : j'ai confiance en vous, mais j'ai aussi cru à la bonne foi de Floyd, et... Je n'ai plus personne, monsieur Spade ! Vous pouvez me sauver. Vous avez dit que vous pouviez me sauver. Si je n'avais pas cru en vous je me serais enfuie aujourd'hui au lieu de vous demander de venir. Si je pensais qu'une autre personne pût m'aider, serais-je ainsi à genoux devant vous ? Je sais que je vous demande une chose extraordinaire. Soyez généreux, monsieur Spade ! Ne me demandez pas de parler. Vous êtes fort, brave, plein de ressources. Sacrifiez-moi un peu de cette force, de ce courage, de cette intelligence. Aidez-moi, monsieur Spade, j'ai tant besoin d'être aidée ! Si vous refusez, où trouverai-je quelqu'un qui puisse me secourir ? Aidez-moi ! Je n'ai pas le droit de vous demander de m'aider ainsi, aveuglément, je le sais. Je vous le demande quand même. Soyez généreux, monsieur Spade ! Vous pouvez m'aider ! Aidez-moi !

Spade, qui avait longtemps retenu son souffle, vida ses poumons en un long soupir.

– Vous n'avez pas besoin que l'on vous aide, dit-il. Vous êtes une excellente comédienne. Excellente. Vos yeux surtout, et puis ce trémolo, dans la voix quand vous dites, par exemple : « Soyez généreux, monsieur Spade !

Elle se releva d'un bond. Une rougeur intense avait envahi son visage. Elle leva la tête et regarda Spade droit dans les yeux.

– J'ai mérité cette défiance, dit-elle, mais j'ai tant besoin que l'on m'aide – tant. J'ai menti, peut-être, dans la façon dont j'ai dit les choses et non dans ce que j'ai voulu dire.

Elle tourna sur elle-même et courba les épaules.

– C'est ma propre faute si vous ne pouvez me croire maintenant.

Spade rougit et regarda le tapis à ses pieds.

– C'est maintenant que vous êtes dangereuse, murmura-t-il.

Brigid O'Shaughnessy marcha vers la table et prit le chapeau de Spade. Elle revint et se tint debout devant lui, tenant le chapeau sans le lui offrir, mais il pouvait le prendre s'il le désirait. La jeune fille était atrocement pâle.

Spade regarda son chapeau et demanda :

– Que s'est-il passé hier soir ?

– Floyd est venu à l'hôtel, à 9 heures. Nous sommes sortis ensemble. J'avais suggéré une promenade afin que Mr. Archer pût voir Thursby. Nous sommes entrés dans un restaurant de George Street, je crois, où nous avons dansé jusqu'à minuit. Floyd m'a ramenée au St-Mark. Je l'ai vu repartir, suivi par Mr. Archer.

– Vers où, vers Market Street ?

– Oui.

– Que sont-ils allés faire du côté de Bush et de Stockton Street ?

– Est-ce du côté où Floyd habitait ?

– Non, assez loin. Qu'avez-vous fait après ?

– Je me suis couchée. Ce matin j'ai appris le crime par les journaux. Je suis sortie, j'ai loué une auto à Union Square. Je suis revenue payer ma note et prendre mes bagages. Ma chambre a été fouillée en mon absence et je désirais quitter le St-Mark. J'ai trouvé un appartement ici. Aussitôt arrivée, j'ai téléphoné à votre bureau.

– Votre chambre avait été fouillée ? demanda Spade.

– Oui, pendant que j'étais chez vous.

Elle se mordit la lèvre.

– Je n'avais pas l'intention de vous le dire, murmura-t-elle.

– Je ne dois donc pas vous poser de questions à ce sujet ?

Elle approuva de la tête et déplaça légèrement le chapeau. Il rit avec un peu d'impatience.

– Laissez donc ce chapeau tranquille, dit-il. Ne vous ai-je pas offert de faire tout mon possible ?

Elle sourit d'un air contrit, posa le chapeau sur la table et revint s'asseoir près de Spade.

– Rien, dit-il, ne s'oppose à ce que je vous fasse confiance aveuglément, mais, dans ce cas je ne pourrai vous aider efficacement sans savoir de quoi il s'agit. Qui était Floyd Thursby ?

– Je l'ai rencontré en Extrême-Orient, dit-elle lentement, regardant l'extrémité de son doigt qui traçait des 8 sur le velours du canapé. Nous sommes venus ensemble de Hong-Kong, la semaine dernière. Il était… il avait promis de m'aider. Il a abusé de ma confiance ; il m'a trahie.

– Comment ?

Elle secoua la tête sans répondre.

– Pourquoi vouliez-vous le faire surveiller ? demanda Spade, les sourcils froncés.

– Je désirais savoir jusqu'où il s'était aventuré. J'ignorais même où il habitait. Je voulais savoir ce qu'il faisait, qui il voyait…

– A-t-il tué Archer ?

Elle leva la tête, surprise.

– Oui, certainement, dit-elle.

– Il portait un Luger. Archer n'a pas été tué avec un Luger.

– Il avait un autre revolver dans la poche de son pardessus.

– Vous l'avez vu ?

– Pas la nuit dernière, mais je l'ai vu souvent. Je sais qu'il était toujours dans la poche de son pardessus.

– Pourquoi tant de revolvers ?

– Il vivait de ça. On racontait à Hong-Kong qu'il avait accompagné en Extrême-Orient un joueur fameux qui avait dû quitter les États-Unis. Floyd était son garde du corps. Cet homme a disparu, là-bas. On disait que Thursby était au courant. En tout cas, je sais qu'il ne se couchait jamais sans couvrir le parquet de sa chambre de journaux froissés afin de n'être pas surpris en plein sommeil.

– Drôle de compagnon, murmura Spade.

– Il n'y avait qu'un homme pareil qui pût me défendre… s'il eût été loyal, dit-elle simplement.

– Oui, si…

Spade saisit sa lèvre inférieure entre son pouce et son index et regarda pensivement la jeune fille.

– Dites-moi où vous en êtes vraiment ? demanda-t-il. Est-ce que la situation est dangereuse ?

– Aussi dangereuse qu'elle peut l'être.

– Danger… physique ?

– Oui. Je ne suis pas une héroïne. Je pense qu'il n'y a rien de pis que la mort.

– C'est donc ça ? murmura-t-il.

– Cela même ; aussi certainement que nous sommes tous deux assis sur ce canapé… à moins que vous consentiez à me tirer de là.

Il lâcha sa lèvre et passa ses doigts écartés dans ses cheveux.

– Je ne suis pas Jésus-Christ, dit-il, d'un ton irrité ; je ne fais pas de miracles.

Il regarda sa montre.

– Le temps passe, dit-il, et vous ne m'avez rien dit que je puisse utiliser. Qui a tué Thursby ?

– Je ne sais pas.

– Vos ennemis ou les siens ?

– Je ne sais pas. Les siens, j'espère, mais j'ai peur… je ne sais pas.

– En quoi pouvait-il vous aider ? Pourquoi vous a-t-il accompagnée jusqu'ici ?

Elle le regarda, atterrée, et hocha la tête sans répondre. Son visage était hagard et pitoyable.

Spade se leva, enfonça ses poings fermés dans les poches de son veston et la regarda, les sourcils froncés.

– Il n'y a rien à faire, dit-il sauvagement. Je ne puis rien pour vous. J'ignore ce que vous voulez. Je ne suis pas sûr que vous le sachiez vous-même.

Elle baissa la tête et se mit à pleurer.

Il poussa un grognement guttural et alla prendre son chapeau sur la table.

– Vous n'allez pas trouver la police, n'est-ce pas ? dit-elle, d'une voix étranglée, sans relever la tête.

– Aller trouver la police, cria-t-il d'une voix rageuse. Elle m'empoisonne depuis quatre heures du matin ! J'ai tenté de vous sauver. Et pourquoi ? Je pensais pouvoir vous aider ! Je ne peux pas. Je ne veux pas !

Il posa son chapeau sur sa tête et l'enfonça violemment en tirant sur les bords.

– Aller à la police ! reprit-il. C'est inutile. Je n'ai qu'une chose à faire : ne pas bouger et ils seront sur moi comme un boisseau de puces ! Tant pis. Je dirai ce que je sais et vous vous débrouillerez.

Elle se leva et se tint droite devant lui, mais ses genoux tremblaient. Dans son visage pâle et atterré les muscles de la bouche et du menton tressautaient spasmodiquement.

– Vous avez été très patient, dit-elle ; vous avez essayé de m'aider ; mais c'est inutile, je suppose.

Elle lui tendit sa main ouverte.

– Je vous remercie pour ce que vous avez fait, dit-elle. J'essaierai de me tirer d'affaire toute seule.

Spade grogna de nouveau et s'assit.

– Avez-vous de l'argent ? demanda-t-il.

Elle mordit sa lèvre inférieure et dit, comme à regret.

– Il me reste cinq cents dollars.

– Donnez-les moi.

Elle hésita, le regardant d'un air timide. Il avait des mouvements de colère de la bouche, des sourcils, des mains, des épaules. Elle entra dans sa chambre et revint presque immédiatement, tenant des billets à la main.

Il prit l'argent, le compta et dit :

– Il n'y a que quatre cents dollars.

– Il faut que j'en garde assez pour vivre, expliqua-t-elle doucement, portant une main à sa poitrine.

– Pouvez-vous vous en procurer davantage ?

– Non.

– N'avez-vous rien qui puisse être converti en argent ? insista-t-il.

– J'ai quelques bijoux.

– Empruntez sur vos bijoux, dit-il tendant la main. Le Remedial est le meilleur établissement : Mission Street.

Elle le regarda, suppliante, mais les yeux gris-jaune du détective étaient durs et implacables. Lentement elle porta la main à l'échancrure de sa robe et tira des billets qu'elle posa dans la main de Spade.

Il les compta : quatre coupures de vingt dollars ; quatre de dix ; une de cinq. Il lui en rendit deux de dix, celle de cinq et empocha le reste. Puis, il se leva.

– Je vais voir, dit-il, ce que je puis faire pour vous. Je reviendrai dès que je le pourrai. Je sonnerai quatre fois : un coup

long, un coup court, un coup long et un coup court. Vous saurez que c'est moi. Inutile de m'accompagner, je sortirai seul.

Il la laissa, interdite, au centre de la pièce. Stupidement, elle le regarda partir.

Spade pénétra dans une salle de réception dont la porte était marquée de l'inscription : « Wise, Merican and Wise ». La téléphoniste, une rousse potelée, dit :

– Oh, hello, Sam Spade !

– Hello, mon petit, répondit-il. Mr. Wise est là ?

Il demeura debout derrière elle, une main posée sur son épaule grasse, tandis qu'elle maniait des fiches et parlait.

– Mr. Spade voudrait vous voir, Mr. Wise.

Elle se retourna.

– Entrez, dit-elle.

Il lui pressa l'épaule en un geste de remerciement et gagna un couloir. Il s'arrêta devant une porte vitrée et, sans frapper, entra dans un bureau ou un petit homme au teint olivâtre, aux cheveux noirs et plats poudrés de pellicules, était assis derrière une grande table couverte de papiers et de dossiers empilés.

Le petit homme fit un geste vers Spade, de sa main courte qui tenait un bout de cigare éteint.

– Prends une chaise, dit-il. Alors, Miles a fait le grand saut hier soir ?

Son visage las et sa voix aigre ne révélaient aucune émotion.

– Heu... c'est cela même qui m'amène, dit Spade, toussotant et fronçant les sourcils. J'ai l'intention de ne pas répondre aux questions du coroner qui présidera le jury d'enquête. Puis-je invoquer le secret professionnel et refuser de révéler l'identité de mon client ?

Sid Wise haussa les épaules. Les coins de sa bouche s'abaissèrent.

– Pourquoi pas ? Une enquête n'est pas une audience d'assises. Essaie toujours ! Tu t'es tiré de situations autrement délicates !

– Je sais, mais Dundy s'énerve. Prends ton chapeau, Sid, nous allons consulter un spécialiste. Je ne veux courir aucun risque.

Sid Wise jeta un long regard vers les dossiers accumulés sur son bureau, puis alla prendre son chapeau.

– Ce que tu peux être empoisonnant, Sammy ! grogna-t-il.

Il était cinq heures moins dix lorsque Spade revint à son bureau. Effie Perine lisait le *Time*. Spade s'assit sur le bureau.

– Quoi de neuf ? dit-il.

– Rien. Tu as l'air bien content !

– Je crois que ça va marcher, dit-il en riant. J'avais toujours pensé que si Miles nous débarrassait de sa présence, l'affaire irait bien mieux. N'oublie pas d'envoyer des fleurs en mon nom.

– C'est fait.

– Tu es incomparable. À propos, je voudrais avoir recours à ton intuition féminine.

– Pourquoi ?

– Que penses-tu de la Wonderly ?

– Elle me plaît, répondit la jeune fille sans hésiter.

– Elle a trop de noms ! murmura Spade : Wonderly, Leblanc ; finalement, elle prétend s'appeler O'Shaughnessy.

– Ça m'est égal ; elle peut prendre tous les noms de l'annuaire du téléphone ! Elle est honnête et ça se voit !

– Qui sait, murmura Spade qui regarda Effie d'un air endormi. En tout cas, elle a lâché sept cents dollars en deux jours : ça c'est honnête.

Effie Perrine se redressa.

– Sam, si cette femme a des histoires et que tu la laisses tomber, ou que tu lui soutires tout son argent, je ne te le pardonnerai jamais.

Spade eut un sourire forcé, puis un froncement des sourcils qui ne paraissait pas naturel. Il ouvrit la bouche pour parler, mais quelqu'un frappa à la porte du couloir.

Effie Perine alla dans le bureau de réception, Spade ôta son chapeau et s'assit dans son fauteuil tournant. La jeune fille revint bientôt tenant une carte gravée : Mr. Joel Cairo.

– Un drôle de type ! dit-elle.

– Alors, fais-le entrer, chérie, dit Spade.

Mr. Joel Cairo était un homme brun de taille moyenne, à l'ossature frêle. Ses cheveux noirs étaient aplatis et brillants. Il avait les traits d'un Levantin. Un rubis carré, entouré de quatre baguettes de diamants, brillait sur le vert sombre de sa cravate. Son pardessus noir, ajusté autour de ses épaules étroites, s'évasait légèrement à la taille, sur les hanches un peu grasses. Son pantalon serrait ses jambes rondes. Des guêtres fauves cachaient les tiges de ses bottines vernies. Il tenait dans une main

gantée de chamois un chapeau mou noir. Il s’avança vers Spade à petits pas sautillants : une odeur pénétrante de chypre l’accompagnait.

Le détective inclina la tête et montra un siège au visiteur.

– Asseyez-vous, monsieur Cairo.

Cairo fit une lente révérence, dit : « je vous remercie » d’une voix grêle et flûtée, et s’assit lentement, étendant les jambes. Il croisa les pieds, plaça son chapeau sur ses genoux et se mit à tirer ses gants jaunes.

Spade se renversa dans son fauteuil.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur Cairo ? demanda-t-il, du même ton qu’il avait employé la veille à l’égard de Miss O’Shaughnessy.

Cairo retourna son chapeau, y jeta ses gants et posa le couvre-chef sur le coin du bureau. Des diamants étincelaient à l’index et à l’annulaire de sa main gauche. Il portait au médium de la main droite un rubis assorti à celui de son épingle de cravate. Ses mains étaient douces et soignées. Bien qu’elles fussent petites, leur aspect court, leur mollesse, les faisait paraître gauches. Il se mit à les frotter l’une contre l’autre, puis, dominant le léger bruit du frottement, il murmura :

– Est-ce qu’un étranger peut prendre la liberté de vous présenter ses condoléances pour la mort de votre malheureux associé ?

– Merci.

– Puis-je vous demander, monsieur Spade, si, comme les journaux l’ont suggéré, il existait un rapport entre la triste fin de M. Archer et la mort de Thursby ?

Spade ne répondit pas. Son visage immobile révélait nettement son intention de ne rien dire.

Cairo se leva et fit une révérence.

– Pardonnez-moi, dit-il.

Il se rassit et posa ses mains à plat, l'une après l'autre, sur le coin du bureau.

– Ce n'est pas la simple curiosité qui m'a poussé à vous poser cette question, dit-il. J'essaye de recouvrer un... objet d'art... une statuette... égarée. J'espérais que vous pourriez m'aider à la retrouver.

Spade hocha la tête et leva les sourcils, manifestant l'intérêt qu'il portait aux paroles de son interlocuteur.

– Cette... statuette, dit Cairo, choisissant soigneusement ses mots, représentait un oiseau, un oiseau noir.

Spade hocha de nouveau la tête, intéressé.

– Je suis prêt à payer, au nom du propriétaire légitime, la somme de cinq mille dollars à la personne qui me permettra de la retrouver.

Cairo leva la main et désigna, de son index court à l'ongle plat, un point imaginaire dans l'espace.

– Je suis prêt à promettre également que... quelle est la phrase consacrée ?... Ah oui ! que je ne poserai aucune question indiscrète.

Il replaça sa main près de l'autre, sur le bureau, et sourit placidement en regardant le détective.

– Cinq mille dollars, c'est une somme intéressante, remarqua Spade pensif. C'est...

On gratta à la porte.

– Entrez, dit le détective.

Par l'entrebâillement, Effie Perine passa la tête et les épaules. Elle portait un petit chapeau de feutre noir et un manteau sombre à col de fourrure grise.

– Avez-vous encore besoin de moi ? demanda-t-elle.

– Non. Bonsoir. Fermez en vous en allant, s'il vous plaît.

Spade fit pivoter son fauteuil et se retourna vers Cairo.

– C'est une somme intéressante, répéta-t-il.

On entendit la porte du couloir se refermer.

Cairo sourit et tira de sa poche un pistolet automatique noir, à canon très court.

– Voulez-vous lever les mains, dit-il, et les croiser derrière la tête, s'il vous plaît ?

CHAPITRE V

Spade ne regarda pas l'automatique. Il leva les bras, se pencha en arrière et croisa les mains sur sa nuque. Son regard demeurait attaché au visage bronzé de Cairo.

Le Levantin toussota, mal à l'aise. Il eut un sourire nerveux. Ses lèvres étaient devenues grises. Ses yeux étaient humides et graves.

– J'ai l'intention de fouiller votre bureau, monsieur Spade, déclara-t-il. Je vous préviens que si vous tentez de vous y opposer, je tirerai.

– Allez ! dit Spade, dont le visage et la voix ne révélaient ni émotion ni curiosité.

– Levez-vous, s'il vous plaît, dit l'homme au pistolet. Je veux m'assurer que vous n'êtes pas armé.

Le détective se leva et recula son fauteuil d'une poussée des mollets.

Cairo passa derrière lui. Il prit le pistolet dans sa main gauche et souleva le veston de Spade pour visiter la poche-revolver. Puis, le canon de l'automatique dans le dos du détective, il passa sa main droite sous le bras de Spade pour tâter la poitrine. Le visage du Levantin était alors à quelques pouces du coude droit de Spade, et derrière.

Brusquement, le coude s'abaissa. Cairo eut un sursaut mais ne recula pas suffisamment. Le talon droit de Spade, lourdement posé sur l'une des bottines vernies immobilisait le petit homme que la pointe du coude frappa à la joue. Il fût tombé si le pied de Spade ne l'eût maintenu en place. Le bras droit du détective s'allongea et Cairo, stupide, lâcha l'arme dès que les

doigts de Spade la touchèrent. L'automatique était comme un jouet minuscule dans la grosse main du détective.

Spade souleva son pied et fit demi-tour. De la main gauche il saisit les revers du pardessus de Cairo, froissant la cravate où étincelait le rubis, tandis que, de la droite, il plaçait le pistolet dans sa poche. Le regard de Spade était sombre, sa bouche triste, son visage immobile.

Celui du Levantin était tordu par la crainte et la douleur. Des larmes s'amassaient dans ses yeux. Sa peau avait pris une teinte plombée, sauf au point où le coude de Spade avait frappé sa joue, laissant une tache rouge sombre.

Le détective repoussa Cairo lentement jusqu'à ce que l'homme fût debout devant la chaise qu'il avait déjà occupée. Une expression de curiosité remplaça sur le visage du Levantin le masque douloureux. Spade sourit : un sourire doux et rêveur. Son épaule droite se souleva légèrement. Son bras replié se porta en arrière. Le poing, l'avant-bras, le coude et le bras, comme un levier articulé mu par l'épaule, se détendirent. Le poing frappa Cairo à la joue, entre la pommette et la mâchoire.

L'homme ferma les yeux et perdit connaissance.

Spade laissa le corps inerte glisser sur la chaise. Le Levantin, bras et jambes étendus demeura immobile, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte.

Le détective, déplaçant le corps, vida méthodiquement les poches du visiteur. Il en jeta le contenu sur le bureau. Quand la dernière poche eut été fouillée et retournée, il revint s'asseoir, roula une cigarette, l'alluma et se mit à examiner, minutieusement, sans hâte, les objets entassés devant lui.

Il y avait un grand portefeuille noir, en cuir souple, contenant 365 dollars ; trois billets de cinq livres sterling ; un passeport grec aux nombreux visas, établi au nom de Cairo et portant sa photographie ; cinq feuilles de papier pelure rosé couvert de

caractères arabes ; une coupure de journal relatant la découverte des cadavres d'Archer et de Thursby ; la photographie, format carte postale, d'une femme basanée, au regard cruel, à la bouche tendre et tombante ; quelques cartes de visite gravées au nom de Mr. Joel Cairo et un billet pour la représentation du Geary Théâtre, ce soir-là.

Outre le portefeuille et son contenu, il y avait trois mouchoirs de soie, de couleur vive, sentant très fort le chypre ; une montre Longines, en platine, attachée à une chaîne – platine et or rouge – qui se terminait par une sorte de pendentif en forme de poire, de métal blanc ; une poignée de pièces de monnaie américaines, anglaises, françaises et chinoises ; un anneau réunissant une demi-douzaine de clefs ; un peigne, dans un étui de cuir ; une lime à ongles, aussi dans un étui ; un guide des rues de San Francisco ; un paquet entamé de pastilles à la violette ; la carte d'un courtier d'assurances de Shanghaï et quatre feuilles de papier à lettres à en-tête de l'hôtel Belvédère. L'une de ces feuilles portait, tracés d'une écriture fine et ferme, le nom de Spade, l'adresse de son bureau et celle de son appartement.

Après avoir examiné soigneusement ces articles – il ouvrit même le boîtier de la montre pour constater que rien n'y était caché – Spade se pencha par-dessus son bureau pour tâter le pouls de Cairo. Puis, il se rassit, roula et alluma une autre cigarette. Son visage, tandis qu'il fumait, demeurait si immobile qu'il paraissait stupide : rien qu'un léger mouvement des lèvres. Quand le Levantin bougea, gémit et battit des paupières, le visage du détective se transforma, devint très doux : un sourire apparût sur ses lèvres.

Joel Cairo reprenait lentement connaissance. Il ouvrit d'abord les yeux, mais une minute s'écoula avant qu'il pût fixer un point précis du plafond. Puis il ferma la bouche, avala un peu de salive, et poussa un long soupir. Il bougea une jambe, puis un bras, leva la tête, regarda Spade et se redressa brusquement. Il

ouvrit la bouche comme s'il allait parler, sursauta, porta sa main à sa joue, où le poing de Spade l'avait frappé.

– J'aurais pu vous tuer, monsieur Spade, dit-il péniblement.

– Vous auriez pu essayer.

– Je ne l'ai pas fait.

– Je sais.

– Alors pourquoi m'avez-vous frappé après m'avoir désarmé ?

– Pardon, fit Spade avec un sourire narquois qui découvrit ses dents de loup, j'ai été un peu déçu en constatant que votre offre de cinq mille dollars n'était qu'une blague.

– Vous vous trompez, monsieur Spade, c'était, c'est encore une offre sérieuse.

– Que diable racontez-vous là ? fit le détective surpris.

– Je suis disposé à payer cinq mille dollars pour la statuette, dit Cairo lâchant sa joue et s'asseyant d'un air décidé. L'avez-vous ?

– Non.

– Si elle n'est pas ici, dit-il d'un ton de suspicion polie, pourquoi avez-vous risqué une blessure ou la mort pour m'empêcher de la rechercher.

– Alors, je devrais laisser les gens venir ici, ricana Spade, me faire lever les bras à leur guise !

Il montra du doigt les objets posés sur le bureau.

– Vous avez mon adresse privée, ajouta-t-il, avez-vous déjà visité mon appartement ?

– Oui, monsieur Spade. Je suis prêt à payer cinq mille dollars pour recouvrer la statuette, mais il est assez naturel que j’essaye d’éviter à son propriétaire le payement d’une somme aussi importante.

– Qui est le propriétaire ?

– Il faudra me pardonner de ne pas répondre à cette question, répondit Cairo, souriant et hochant la tête.

– Croyez-vous ? dit Spade soudain penché en avant. Je vous tiens, Cairo. Vous êtes entré ici armé, pour me menacer ; la police serait très heureuse de savoir que vous vous intéressez à ce double meurtre. Il faudra jouer mon jeu, sinon...

Le Levantin sourit.

– Je me suis renseigné avant de venir vous voir, dit-il. On m’a assuré que vous étiez trop raisonnable pour laisser intervenir des considérations sans intérêt dans une affaire vraiment profitable.

– Où est l’affaire ? fit Spade, haussant les épaules.

– Je vous ai offert cinq mille dollars...

Spade frappa le portefeuille de Cairo du dos de la main.

– Il n’y a pas cinq mille dollars là-dedans. Vous jouez sur le velours. Vous pourriez me raconter que vous paierez un million de dollars pour un éléphant rose !

– Je comprends, je comprends, murmura Cairo, pensif. Vous voudriez une assurance de ma bonne foi. Que diriez-vous d’une provision ?

– Oui.

Le Levantin étendit le bras vers son portefeuille, hésita, retira sa main et dit :

– Prenez... disons cent dollars.

Spade saisit le portefeuille et en tira un billet de cent dollars. Puis, il fronça les sourcils et murmura :

– Disons deux cents.

Il prit un second billet. Cairo ne bougea pas.

– Vous avez d'abord supposé que j'avais l'oiseau, dit Spade d'une voix nette en empochant les deux cents dollars. Cette supposition est fausse. Quelle est la seconde ?

– Que vous savez où il est, ou bien que vous savez qu'il est en un lieu que vous pourrez facilement découvrir.

Spade ne fit aucun geste de dénégation ou d'acquiescement : il paraissait n'avoir pas entendu.

– Quelle preuve, demanda-t-il, pouvez-vous me fournir, établissant les droits de propriété de celui qui vous envoie ?

– Aucune, malheureusement, mais personne n'en peut fournir davantage. Si vous connaissez l'affaire, comme je le suppose, vous n'ignorez pas que la façon dont l'objet d'art a été enlevé au dernier possesseur démontre que celui-ci avait des droits certains... plus certains que ceux de Thursby.

– Et sa fille ? demanda brusquement Spade.

Cairo écarquilla les yeux et ouvrit la bouche. Une soudaine rougeur envahit son visage. Sa voix grinça :

– *Il* n'est pas le vrai propriétaire ! s'écria-t-il.

– Ah ! fit Spade doucement, d'un ton ambigu.

– Est-il à San Francisco, actuellement ? demanda Cairo, moins haut, mais toujours d'une voix émue.

Spade eut un battement lent des paupières.

– Si nous jouions cartes sur table ? suggéra-t-il.

Cairo sursauta et recouvra tout à coup son sang-froid.

– Je ne crois pas que cela soit plus avantageux, dit-il d'une voix douce. Si vous en savez plus que moi, je profiterai de vos renseignements et vous recevrez les cinq mille dollars. Sinon, je me suis trompé et vous dire ce que je sais ne ferait qu'aggraver la faute que j'ai commise.

Spade hocha la tête d'un air d'indifférence et montra de la main les objets posés sur le bureau.

– Reprenez donc ce qui vous appartient, dit-il. Il est entendu que tous mes frais seront payés pendant que je m'efforcerai de retrouver votre oiseau noir, et cinq mille dollars me seront versés à la remise de la statuette.

– Oui, monsieur Spade, c'est-à-dire que vous recevrez cinq mille dollars, moins les avances qui auront pu vous être faites – cinq mille dollars en tout.

– Bien. C'est entendu, répondit le détective dont le visage demeurait immobile à l'exception des rides qui bougeaient sur les tempes, aux coins des yeux. Vous ne m'engagez pas pour commettre un meurtre ou un vol, mais simplement pour recouvrer l'oiseau, si c'est possible, honnêtement et légalement ?

– Si c'est possible, approuva Caire, dont le visage à l'exception du regard, était aussi grave que celui du détective. En tout cas, discrètement, ajouta-t-il, prenant son chapeau. Je suis à l'Hôtel Belvédère, chambre 635. J'espère que nos relations seront agréables et avantageuses, monsieur Spade.

Il hésita une seconde.

– Puis-je avoir mon pistolet ?

– Sûr, dit Spade ; je l'avais oublié.

Il le tira de sa poche et le tendit au Levantin.

Cairo pointa l'arme vers la poitrine du détective.

– Ne bougez pas, dit-il. Laissez vos mains à plat sur le buvard ; je désire visiter votre bureau.

– Nom de Dieu ! fit Spade ; puis il eut un rire guttural et dit : « Allez-y, après tout ! »

CHAPITRE VI

Après le départ de Cairo, Spade demeura près d'une demi-heure assis devant son bureau, immobile, les sourcils froncés. Brusquement, il dit, à haute voix, du ton de quelqu'un qui se débarrasse d'une pensée importune.

– Après tout, ce sont eux qui payent.

Il prit dans un tiroir double de son bureau une bouteille de Manhattan cocktail et un récipient de papier qu'il déplia. Il l'emplit aux deux tiers, but, remit la bouteille en place et jeta le gobelet dans la corbeille à papiers. Puis, il se leva, mit son chapeau, endossa son pardessus, éteignit l'électricité et quitta son bureau.

Dans la rue brillamment éclairée un jeune homme malingre, d'une vingtaine d'années, en pardessus, coiffé d'une casquette grise, était debout au coin du building.

Spade parcourut Sutter Street puis entra dans un débit de tabac pour acheter deux sachets de Bull Durham. Quand il ressortit, le jeune homme chétif était arrêté, avec d'autres personnes, sur le trottoir opposé, à la station de tramway.

Le détective dîna à Herbert's Grill, dans Power Street. Quand il quitta ce restaurant, le jeune homme admirait l'étalage proche d'un chemisier.

Spade alla à l'Hôtel Belvédère et demanda Cairo. On lui répondit qu'il était sorti. Le jeune homme était assis dans le fond du hall.

Alors, Spade se rendit au Geary Théâtre et, ne voyant pas Cairo dans le vestibule, se posta sur le trottoir. Le jeune homme

s'était mêlé à quelques badauds, arrêtés un peu plus bas, devant le restaurant Marquart.

À 8 heures 10, Joel Cairo parut, remontant Geary Street à petits pas légers et sautillants. Il ne vit pas Spade. Le détective s'approcha et toucha l'épaule du Levantin, qui manifesta d'abord une certaine surprise, puis dit :

– Ah oui ! bien sûr, vous aviez remarqué le billet.

– Je voudrais vous montrer quelque chose, dit Spade, tirant le Levantin par le bras vers le bord du trottoir. Regardez le gosse en casquette, devant Marquart.

Cairo murmura :

– Je vais voir.

Il tira sa montre, puis regarda d'abord vers le bas de Geary Street. Ensuite, il examina pendant deux ou trois secondes une immense affiche théâtrale représentant l'acteur George Arliss en Shylock. Enfin, ses yeux noirs louchèrent vers le jeune homme en casquette, au visage pâle et aux yeux baissés sous des cils très longs.

– Qui est-ce ? demanda Spade.

– Je ne le connais pas, déclara Cairo en souriant.

– Il me suit depuis plusieurs heures.

Du bout de la langue, le Levantin humecta sa lèvre inférieure et demanda :

– Croyez-vous qu'il soit prudent de nous montrer ensemble ?

– Comment le saurais-je, répliqua Spade. En tout cas, c'est fait.

Cairo ôta son chapeau, lissa ses cheveux de sa main gantée, puis il replaça soigneusement son chapeau sur sa tête et dit tranquillement, avec candeur :

– Je vous donne ma parole d'honneur que je ne le connais pas, Monsieur Spade, et que je n'ai jamais rien eu à faire avec lui. Vous êtes la seule personne dont j'aie sollicité l'appui.

– Alors, dit le détective, ce doit être un des autres ?

– Peut-être.

– Je voudrais savoir, ricana Spade, car s'il devient gênant, je pourrais être forcé de lui faire du mal.

– Comme vous voudrez ; ce n'est pas un de mes amis.

– Bien. La représentation va commencer. Entrez. Bonsoir.

Spade traversa la rue et monta dans un tramway se dirigeant vers l'ouest de la ville.

Le jeune homme monta derrière lui.

Le détective descendit à l'arrêt de Hyde Street et rentra chez lui. L'état de l'appartement révélait une visite discrète ; rien n'avait été dérangé. Spade prit un bain, se rhabilla, descendit et sauta dans un tramway allant vers l'ouest de la ville.

Le jeune homme sauta derrière lui.

À une douzaine de « blocs » de l'Hôtel Coronet, le détective descendit et s'arrêta devant un building d'appartements meublés. Il pressa en même temps trois boutons de sonnettes demandant l'ouverture de la grande porte. Le système électrique vibra doucement, le battant s'ouvrit. Spade passa devant l'ascenseur, l'escalier, et gagna l'entrée de service. Il déboucha dans une cour, puis dans une rue étroite qu'il suivit pendant deux blocs. De là, il rejoignit California Street et entra au Coronet. Il n'était pas encore 9 heures 30.

Miss O'Shaughnessy accueillit Spade avec un empressement révélant que la jeune fille n'était pas certaine du retour du détective. Elle portait une robe de satin bleu, de la nuance que l'on appelait cette année-là « ardoise », avec des rubans d'épaules calcédoine. Les bas et les escarpins étaient de nuance « ardoise ».

Le salon blanc et rouge était rangé ; des fleurs disposées dans des vases noir et argent. Trois grosses bûches brûlaient dans l'âtre. Spade les regardait tandis que la jeune fille emportait le chapeau et le pardessus du détective.

– M'apportez-vous de bonnes nouvelles ? demanda-t-elle, dès qu'elle revint au salon.

Elle était anxieuse, malgré son sourire, et retenait son souffle.

– Nous n'aurons pas à révéler autre chose que ce qui est déjà connu.

– Alors, la police ne saura pas...

– Non.

Elle poussa un soupir de soulagement et s'assit sur le canapé. Son visage et son corps tout entier se détendirent. Elle sourit et regarda Spade avec une sorte d'admiration.

– Comment avez-vous fait ? demanda-t-elle, plus surprise que curieuse.

– Tout ou presque tout s'achète... ou se prend, dit-il.

– Et vous ne serez pas inquiété ? Asseyez-vous.

Elle lui fit une place auprès d'elle.

– Je ne déteste pas être inquiété… raisonnablement, déclara-t-il sans aménité.

Il était debout près du feu et regardait Miss O'Shaughnessy, l'étudiant, la jugeant, sans dissimuler. Elle rougit légèrement sous la franchise de son regard, mais elle paraissait plus sûre de soi que naguère. Il demeura immobile jusqu'à ce qu'il apparut nettement qu'il refusait de s'asseoir près d'elle, puis il marcha vers le canapé.

– Vous n'êtes pas exactement, dit-il en s'asseyant, la femme que vous prétendez être, n'est-ce pas ?

– Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire.

– Ces façons de collégienne, expliqua-t-il, ces hésitations, ces rougeurs soudaines…

Elle rougit brusquement et répondit très vite, sans le regarder :

– Je vous ai déjà dit que j'avais été une… mauvaise femme, pire que vous pouvez l'imaginer.

– Voilà exactement ce que je voulais dire, répondit-il. Vous avez déjà fait cette même déclaration, du même ton, avec les mêmes mots : on sent que vous connaissez parfaitement votre rôle.

Après quelques secondes pendant lesquelles elle parut confondue au point d'éclater en sanglots, elle se mit à rire.

– Très bien, Mr. Spade. Supposons que je ne sois pas la personne que je prétends être. Supposons que j'aie quatre-vingts ans, que je sois très méchante, que je travaille dans une usine. Mais reconnaissez que mes prétentions m'ont forcée à une vie différente dont je ne puis entièrement m'affranchir.

– Oh, je n'y vois aucun inconvénient, assura-t-il. Si vous étiez aussi innocente que vous le laissez croire, nous n'arriverions à rien.

– Je ne serai plus innocente, promit-elle, une main sur le cœur.

– J'ai vu Joel Cairo, ce soir, dit-il sur un ton poli de conversation.

Le visage de la jeune fille se ferma. Son regard durcit puis devint méchant. Spade avait étendu les jambes et, tête baissée, considérait distraitement ses pieds.

Il y eut un long silence, puis elle demanda, gênée :

– Vous... vous le connaissez ?

– Je l'ai vu ce soir.

Spade n'avait pas changé de ton et gardait la tête baissée.

– Il allait voir George Arliss jouer le *Marchand de Venise,* ajouta-t-il.

– Vous lui avez parlé ?

– Une ou deux minutes, avant qu'il entrât au théâtre.

Elle se leva et alla tisonner le feu, puis elle changea un bibelot de place, sur la cheminée ; elle traversa la pièce pour aller chercher une boîte de cigarettes sur une table, tira un rideau et revint s'asseoir. Son visage était redevenu calme.

Spade ricana et lui dit, la regardant de côté.

– Vous êtes épatante.

Le visage de la jeune fille ne changea pas d'expression.

– Qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle tranquillement.

– À quel sujet ?

Elle hésita.

– À mon sujet.

– Rien, dit Spade se tournant pour tenir la flamme de son briquet sous l'extrémité de sa cigarette.

Ses yeux brillaient dans son visage diabolique.

– Alors, qu'a-t-il dit ? interrogea-t-elle avec une soudaine pétulance.

– Il m'a offert cinq mille dollars pour l'oiseau noir.

Elle sursauta et déchira du bout des dents la cigarette qu'elle venait de porter à ses lèvres. Après avoir jeté un regard alarmé sur Spade elle détourna les yeux.

– Ah, non ! dit-il doucement, vous n'allez pas recommencer à tisonner le feu et à faire le ménage !

Elle éclata d'un rire clair, jeta sa cigarette dans un cendrier et leva sur lui un regard amusé.

– Non, rassurez-vous, répondit-elle ; et qu'avez-vous répondu ?

– Que cinq mille dollars c'était une somme intéressante.

Elle sourit. Il la regarda gravement et le sourire disparut faisant place à une expression d'étonnement et de peine.

– Vous n'allez certainement pas envisager... balbutia-t-elle.

– Pourquoi pas ? Cinq mille dollars, c'est une somme intéressante.

– Mais, monsieur Spade, vous avez promis de m'aider (Elle saisit son bras à deux mains). Je me suis confiée à vous, vous ne pouvez pas...

Elle s'interrompit, lâcha le bras du détective et se tordit les mains.

Spade sourit doucement et la regarda droit dans les yeux.

– Ne cherchons pas jusqu'à quel point vous vous êtes confiée à moi, dit-il. J'ai promis de vous aider, bien sûr, mais vous ne m'avez jamais parlé d'un oiseau noir.

– Mais vous le saviez... vous le savez maintenant. Vous ne pouvez pas, monsieur Spade.

Ses yeux étaient deux lumineuses prières bleu de cobalt.

– Cinq mille dollars, dit-il pour la troisième fois, c'est une somme intéressante.

Elle haussa les épaules, leva les mains puis les abaissa en un geste qui acceptait la défaite.

– Certes, dit-elle, d'une voix basse, un peu sourde, c'est beaucoup plus que je pourrais jamais vous offrir pour prix de votre dévouement.

Spade éclata de rire : un rire bref et amer.

– C'est fort, dit-il. Que m'avez-vous donné sinon de l'argent ? Vous êtes-vous confiée à moi ? M'avez-vous dit la vérité ? M'avez-vous aidé à vous tirer d'affaire ? N'avez-vous pas tenté d'acheter mon dévouement avec de l'argent, rien que de l'argent ? Et bien, si je suis à vendre, pourquoi ne serait-ce pas au plus offrant ?

– Je vous ai donné tout l'argent dont je disposais, dit-elle.

Des larmes roulèrent dans ses yeux. Sa voix était rauque.

– Je me suis jetée à vos pieds, je vous ai dit que sans votre aide j'étais perdue.

Elle se rapprocha brusquement de lui et cria :

– Puis-je vous acheter avec mon corps !

Leurs visages étaient tout près l'un de l'autre. Spade prit celui de la jeune femme entre ses deux mains et l'embrassa sur la bouche, rudement, avec un peu de mépris, puis il s'écarta : son visage était dur et contracté.

– C'est à voir ! dit-il.

Les coudes aux genoux, elle avait posé ses mains sur ses joues, à l'endroit même où les mains de Spade étaient l'instant d'avant.

Il se leva.

– Bon Dieu ! jura-t-il, tout ça ne tient pas debout !

Il fit deux pas vers le feu et s'arrêta, tête baissée, les dents serrées, considérant les bûches embrasées.

Elle ne bougea pas.

Il se retourna et lui fit face. Deux grosses rides, au-dessus du nez, barraient verticalement son front.

– Je me fous pas mal de votre honnêteté ! grogna-t-il, s'efforçant au calme, et de vos intentions et de vos secrets, mais il faut me prouver que vous savez où vous allez !

– Je le sais. Soyez persuadé que je le sais, que tout ira bien et…

– Prouvez-le ! coupa-t-il d'un ton impératif. Je suis prêt à vous aider. J'ai fait jusqu'ici tout mon possible. Je suis même disposé à continuer, aveuglément, si vous m'inspirez confiance. Prouvez-moi que vous savez de quoi il s'agit, que vous n'allez pas à tâtons, vous fiant au hasard et à la grâce de Dieu, dans l'espoir que tout finira par s'arranger.

– Ne pouvez-vous me faire confiance, encore un peu ?

– Combien durera cet « encore un peu », et qu'attendez-vous ?

Elle mordit sa lèvre inférieure et baissa la tête.

– Il faut que je voie Joel Cairo, murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

– Vous pouvez le voir ce soir, dit Spade regardant sa montre. Dès que la représentation sera terminée nous téléphonerons à son hôtel.

Elle leva les yeux, soudain alarmée.

– Mais, il ne peut venir ici, s'écria-t-elle. Je ne veux pas qu'il sache où je suis. J'ai peur.

– Chez moi ? suggéra Spade.

– Oui, s'écria-t-elle, se levant, les yeux agrandis et brillants. Allons-y tout de suite.

Elle entra dans sa chambre. Sans bruit, Spade s'approcha de la table et tira doucement le tiroir. Il contenait deux jeux de cartes, un bloc de marques de bridge, une pelote de ficelle rouge et un porte-mine à monture d'or. Il avait repoussé le tiroir et allumait une cigarette quand elle revint en manteau de fourrure gris et petit chapeau noir. Elle apportait le pardessus et le chapeau de Spade.

Leur taxi vint se placer derrière une conduite intérieure arrêtée devant la porte de l'immeuble qu'habitait Spade. Iva Archer était seule dans cette voiture, assise au volant. Spade la salua et entra dans la maison, suivi de Brigid O'Shaughnessy. Dans le hall, il s'arrêta près d'un canapé.

– Voulez-vous m'excuser un instant, dit-il ; je reviens.

– Certainement, dit-elle, s'asseyant.

Il sortit et se dirigea vers la conduite intérieure. Il ouvrit la portière et Iva se mit à parler, très vite.

– Il faut que je te parle, Sam. Puis-je monter ?

Elle était pâle et agitée.

– Pas maintenant, dit-il.

Elle fit brusquement claquer ses dents, puis demanda.

– Qui est cette femme ?

– Je suis pressé, Iva, dit patiemment Spade. Que veux-tu ?

– Qui est cette femme ? répéta-t-elle, montrant la porte d'un signe de tête.

Il se détourna et regarda dans la rue. Un peu plus loin, devant un garage, le jeune homme malingre, en casquette grise, flânait, tournant le dos au building. Spade fronça les sourcils et regarda Iva qui ne l'avait pas quitté des yeux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Qu'est-il arrivé ? Tu ne devrais pas être ici en ce moment.

– Je commence à le croire, gémit-elle. Tu m'as dit de ne pas aller à ton bureau et tu me dis de ne pas venir ici. Alors, je ne puis te voir ? Si c'est cela que tu veux dire, dis-le nettement.

– Iva, tu n'as pas le droit de parler ainsi.

– Je le sais. Je n'ai aucun droit sur toi, semble-t-il. Je le croyais. Je croyais que, puisque tu prétends m'aimer...

– Nous ne pouvons discuter ça ici, en ce moment, dit Spade d'un ton las. Que veux-tu ?

– Je ne puis parler ici, Sam. Laisse-moi monter.

– Pas maintenant.

– Pourquoi ?

Spade ne répondit pas.

Elle serra ses lèvres minces, se redressa, les mains sur le volant et appuya sur le démarreur. Elle regardait droit devant elle.

Quand la voiture s'ébranla, Spade dit : « Bonsoir, Iva », et ferma la portière. Il demeura sur le bord du trottoir, le chapeau à la main, jusqu'à ce que la conduite intérieure eût disparu. Puis il tourna sur ses talons et rentra.

Brigid O'Shaughnessy se leva, souriante, et ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

CHAPITRE VII

Dans sa chambre – transformée en « living-room » quand le lit-bascule était relevé contre le mur – Spade prit le manteau et le chapeau de Brigid O'Shaughnessy et installa la jeune fille dans un confortable rocking-chair. Puis, il téléphona à l'Hôtel Belvédère. Cairo n'était pas rentré. Spade laissa son numéro et demanda que Cairo l'appelât dès qu'il arriverait.

Spade s'assit dans un fauteuil, près de la table et, sans préliminaires, sans la moindre remarque, il raconta à la jeune fille une histoire qui s'était passée quelques années auparavant dans une ville du Nord-Ouest. Il parlait d'une voix calme, sans emphase, et répétait, par intervalles, certaines phrases en les modifiant comme s'il était important que tous les détails de l'événement fussent exposés avec la plus grande précision.

Au début, Brigid O'Shaughnessy n'écouta qu'à demi, visiblement surprise, plus intéressée par l'intention de Spade que par les détails du récit. Mais, au fur et à mesure que celui-ci se développait, la jeune fille cessait de s'agiter. Bientôt elle écouta avec attention.

Un homme nommé Flitcraft, agent immobilier à Tacoma, avait quitté son bureau, un jour, vers midi, pour aller déjeuner. On ne l'avait plus revu. Il n'était pas allé jouer au golf, à quatre heures, ce jour-là, comme il l'avait promis à un ami dans la matinée. Sa femme et ses enfants ne le revirent plus. Les deux époux vivaient en bonne intelligence ; ils avaient deux garçons : cinq ans et trois ans. Flitcraft était propriétaire de la maison qu'il habitait, d'une Packard neuve, et menait la vie d'un Américain aisé.

Cet homme avait hérité de son père soixante-dix mille dollars. Son agence immobilière prospérait. Flitcraft « valait » deux cent mille dollars au moment de sa disparition. Ses affaires étaient en ordre sans que l'on pût penser qu'il les eût réglées avant son départ. Une transaction importante qui lui aurait procuré un bénéfice appréciable devait être signée le lendemain. L'homme était parti avec une somme de cinquante ou soixante dollars. Ses habitudes régulières ne pouvaient laisser penser qu'une femme fût mêlée à l'affaire.

– Il disparut comme ça ! fit Spade, comme un poing disparaît quand on ouvre la main.

À cet instant précis, la sonnerie du téléphone résonna.

– Allô ? dit Spade, prenant le récepteur, Mr. Cairo ?... Ici, Spade. Pouvez-vous venir chez moi ?... oui... Post Street... Immédiatement... Oui, c'est important...

Il se tourna à demi pour regarder la jeune fille, puis dit, très vite.

– Miss O'Shaughnessy est ici et voudrait vous voir.

Brigid O'Shaughnessy fronça les sourcils, bougea dans son rocking-chair, mais ne dit rien.

Spade raccrocha.

– Il sera ici dans quelques minutes, dit-il. Ceci se passait donc en 1922. En 27, je travaillais pour une agence privée de Seattle. Mrs Flitcraft vint un jour nous informer que l'on avait vu, à Spokane, un homme qui ressemblait étrangement à son mari. J'y allai. C'était bien Flitcraft. Il vivait à Spokane depuis deux ans, sous le nom de Pierce ; il avait conservé son prénom : Charles. Il était à la tête d'une affaire d'automobiles qui lui rapportait vingt ou vingt-cinq mille dollars par an. Il avait une femme, un bébé. Il était propriétaire de la maison qu'il habitait,

dans un faubourg de Spokane, et il aimait pendant la belle saison, jouer au golf, après quatre heures.

Spade n'avait pas reçu d'instructions précises quant à la conduite qu'il devait tenir à l'égard de Flitcraft s'il le retrouvait. Ils avaient causé, dans la chambre du détective, à l'hôtel où celui-ci était descendu. Flitcraft n'éprouvait aucune sensation de culpabilité. Il avait laissé sa famille à l'abri du besoin et sa conduite lui paraissait parfaitement raisonnable. Une seule chose l'inquiétait : la crainte qu'il ne pût convaincre son interlocuteur. Il n'avait encore raconté son histoire à personne, jamais tenté d'exposer les raisons qui l'avaient poussé à agir ainsi et il s'efforçait de persuader Spade qu'il avait eu d'excellentes raisons de fuir.

– Je voyais ça très bien, dit Spade à Brigid O'Shaughnessy, mais Mrs Flitcraft ne put jamais comprendre. Elle trouvait ça idiot. Peut-être. En tout cas, les choses s'arrangèrent. Elle ne désirait pas le revoir, ils divorcèrent et chacun d'eux vécut de son côté.

« Voici ce qui était arrivé à Flitcraft. En allant déjeuner, il était passé près d'un building en construction. Une poutre était tombée du huitième étage, ou du dixième, je ne sais plus, et s'était brisée sur le trottoir, effleurant l'homme qui n'avait eu aucun mal, excepté une légère déchirure à la joue, causée par un éclat de pierre. La cicatrice était encore apparente quand je vis Flitcraft. Il la caressait du bout du doigt, avec une sorte de satisfaction, en me racontant son histoire. Il eut très peur, bien entendu, mais au fond, il fut plus sensible au choc, à la commotion, qu'à la peur. C'était comme, disait-il, si quelqu'un venait de soulever devant lui le couvercle de la vie, comme s'il voyait soudain fonctionner les rouages de la machine.

Flitcraft avait été bon citoyen, bon mari et bon père, sans effort, simplement, parce que la vie qu'il menait lui plaisait. Il avait été élevé ainsi. Les gens qu'il fréquentait se conduisaient de la même manière. Sa vie, comme la leur, était nette, ordon-

née, saine, raisonnable. Et voici que la chute d'une poutre lui révélait brusquement que tout cela était faux. Le bon citoyen, bon père et bon mari pouvait être tué entre son bureau et le restaurant par une poutre tombant du ciel. Il comprit que les hommes meurent au hasard et ne vivent qu'épargnés par ce hasard aveugle.

Ce ne fut pas, tout d'abord, l'injustice de la chose qui l'inquiéta : il accepta le fait après le premier choc. Ce qui l'inquiétait, c'était de découvrir soudain qu'en ordonnant sa vie, il n'était pas d'accord avec la vie, mais en plein désaccord. Il n'avait pas fait vingt pas, après l'accident, qu'il comprit qu'il ne pourrait recouvrer la paix avant d'avoir adapté son existence à ce nouvel ordre d'idées. Quand il eut fini de déjeuner il avait trouvé un moyen : puisque sa vie pouvait être brusquement interrompue par la chute d'une poutre, il en changerait brusquement le cours en disparaissant. Il aimait sa famille, comme un homme est supposé l'aimer, mais il la laissait abondamment pourvue de moyens matériels. Quant à son amour pour elle, il n'était pas de ceux qui rendent l'absence pénible.

– Il partit pour Seattle le même jour, dit Spade, puis il gagna San Francisco où il vécut pendant deux ans avant de regagner le Nord-Ouest. Il s'installa à Spokane et se maria. Sa seconde femme, physiquement, ne ressemblait pas à la première, mais, au fond, il n'existait pas entre elles de grandes différences. Vous connaissez ce genre de femmes qui jouent convenablement au golf et au bridge, et adorent expérimenter de nouvelles recettes de cuisine. Flitcraft ne regrettait pas sa fugue : elle lui semblait raisonnable. Il ignorait même, je crois, qu'il était retombé dans la même ornière. C'est cela même qui lui plaisait. Il avait modifié le cours de sa vie en songeant à la chute d'une poutre. Il ne tombait plus de poutre, alors il s'était réadapté à une vie où il n'en tombait plus.

– C'est captivant ! déclara Brigid O'Shaughnessy.

Elle se leva et vint tout contre lui. Ses yeux paraissaient soudain grands et profonds.

– Je n'ai pas besoin de vous dire combien vous pourriez modifier la nature de mon entretien avec Cairo... si vous le désiriez.

Spade sourit, bouche fermée.

– Non, il est inutile de me le dire, murmura-t-il.

– Et vous savez, reprit-elle, que je n'aurais pas accepté ces conditions si je n'avais eu en vous une entière confiance.

Elle prit entre le pouce et l'index un bouton de son veston bleu.

– Ça vous reprend, soupira Spade avec une ironique résignation.

– Mais c'est la vérité, et vous le savez bien, insista-t-elle.

– Non, je ne le sais pas, dit-il, caressant la main qui serrait le bouton du veston. C'est parce que je vous ai demandé des raisons de croire en vous que vous êtes venue ici. Ne confondons pas. Il n'est pas nécessaire que vous vous fiiez à moi tant que vous pourrez me persuader de me fier à vous.

Elle l'examinait attentivement, les narines frémissantes. Il éclata de rire et caressa de nouveau la main de la jeune fille.

– Ne vous inquiétez plus de tout cela. Il va arriver. Dites-lui ce que vous avez à lui dire puis nous aviserons.

– Et vous me laisserez parler – avec lui – et agir... à mon gré ?

– Absolument.

Elle retourna la main qu'il tenait et ses doigts pressèrent ceux de Spade.

– Vous êtes un chic type, dit-elle doucement.

– N'exagérez pas !

Elle lui jeta un regard de reproche, mais elle souriait quand elle regagna son fauteuil.

Joel Cairo était inquiet. Ses yeux paraissaient plus sombres ; l'iris agrandi envahissait la prunelle. Sa voix aiguë et flûtée jeta des mots avant que Spade eût entrebâillé la porte.

– Ce gosse est dehors ; il surveille la maison ; ce garçon que vous m'avez montré ou à qui vous m'avez montré, devant le théâtre. Que dois-je penser, monsieur Spade ? Je suis venu ici loyalement, sans songer à un piège.

– C'est loyalement que je vous ai demandé de venir, dit le détective, les sourcils froncés, mais j'aurais dû me méfier de ce sale gosse. Vous a-t-il vu entrer ?

– Bien sûr. J'aurais pu ne pas m'arrêter, mais, puisqu'il nous a déjà vus ensemble !

Brigid O'Shaughnessy s'avança dans le couloir, derrière Spade et demanda, inquiète :

– Quel garçon ? Qu'est-ce que c'est ?

– Demandez à Mr. Spade, il en sait plus que moi.

– C'est un gosse qui m'a suivi toute la soirée, expliqua négligemment le détective, par-dessus son épaule, sans se retourner. Entrez, Cairo, il est inutile de discuter ici pour la distraction des voisins de palier.

Brigid O'Shaughnessy saisit le bras de Spade au-dessus du coude.

– Vous a-t-il suivi jusqu'à mon appartement ?

– Non. Je l’ai semé avant de venir vous voir. Il est revenu ici reprendre la piste.

Cairo, tenant son chapeau devant soi, à deux mains, entra et Spade referma la porte du couloir. Ils passèrent dans la chambre. Le Levantin s’inclina de nouveau et dit :

– Je suis très heureux de vous revoir, Miss O’Shaughnessy.

– Je n’en doute pas, Joe, répondit-elle, lui tendant la main.

Il fit une autre révérence, serra la main tendue et la lâcha très vite.

Elle s’installa dans le rocking-chair. Cairo prit le fauteuil placé près de la table. Spade, quand il eut accroché dans la penderie voisine le chapeau et le manteau du Levantin, vint s’asseoir sur le canapé, près des fenêtres et se mit à rouler une cigarette.

– Sam m’a dit que vous aviez fait une offre pour le faucon, dit la jeune fille. Quand disposerez-vous de la somme ?

Cairo fronça les sourcils puis sourit.

– Elle est toute prête.

Il continua de sourire en regardant la jeune fille, puis il se tourna vers Spade : celui-ci allumait tranquillement sa cigarette.

– En espèces ? demanda-t-elle.

– Oui.

Elle fronça les sourcils, passa l’extrémité de sa langue sur ses lèvres et dit :

– Êtes-vous prêt à nous remettre cinq mille dollars si nous livrons le faucon ?

Cairo leva une main qui frétillait.

– Pardon, fit-il, je me suis mal fait comprendre. Je n'ai pas voulu dire que j'avais la somme sur moi, mais que j'étais prêt à me la procurer en quelques minutes, aux heures où les banques sont ouvertes.

– Ah ! fit-elle, regardant Spade.

Celui-ci souffla une bouffée de fumée contre son gilet et dit :

– C'est vraisemblable. Il n'avait pas beaucoup d'argent cet après-midi quand je l'ai fouillé.

Il sourit en voyant la jeune fille écarquiller les yeux.

Le Levantin, penché en avant, ne pouvait dissimuler son impatience.

– Je suis prêt à vous remettre l'argent demain matin, à dix heures. Est-ce bien ainsi ?

Brigid O'Shaughnessy sourit.

– Mais, je n'ai pas le faucon, dit-elle.

Le visage de Cairo s'assombrit. Il posa ses mains courtes sur le bras du fauteuil et se tint raide, le buste droit. Ses yeux sombres brillaient de colère. Il ne dit rien.

La jeune fille fit une grimace comme pour l'apaiser.

– Je l'aurai dans une semaine au plus tard, murmura-t-elle.

– Où est-il ? demanda Cairo, d'un ton de doute poli.

– Où Floyd l'a caché.

– Floyd ? Thursby ?

Elle fit oui de la tête.

– Et vous savez où il l'a caché ?

– Je le crois.

– Alors pourquoi attendre une semaine ?

– Peut-être pas une semaine toute entière. Pour le compte de qui l'achetez-vous, Joe ?

– Je l'ai dit à Mr. Spade : pour le compte de son propriétaire.

Le visage de Brigid révéla une surprise sincère.

– Vous êtes retourné avec lui ?

– Naturellement.

Elle eut un rire guttural, très doux.

– J'aurais bien voulu voir ça, dit-elle.

Cairo haussa les épaules.

– Il n'en pouvait être autrement, dit-il, frottant le dos d'une main avec la paume de l'autre et voilant à demi son regard sous ses paupières baissées. Pourquoi, si je puis retourner la question, consentez-vous à me vendre le faucon ?

– J'ai peur, répondit-elle simplement, après ce qui est arrivé à Floyd. C'est pour cela que je ne l'ai pas. J'ai peur d'y toucher si ce n'est pour m'en débarrasser immédiatement.

Spade, appuyé sur un coude, les regardait, écoutant sans prendre parti. Son corps détendu, son visage sans expression ne marquaient ni curiosité ni impatience.

– Qu'est-il arrivé à Floyd, exactement ? demanda Cairo à voix basse.

Brigid O'Shaughnessy traça rapidement de l'index, dans l'air vide, un G.

– Je comprends ! fit Cairo, avec un sourire de doute. Il est ici ?

– Je l'ignore, répondit-elle, avec un peu d'impatience. Cela ne fait aucune différence, n'est-ce pas ?

– Cela peut faire une très grosse différence, dit Cairo, dont le sourire s'accentua.

Il réunit ses mains, à hauteur de ceinture : intentionnellement ou non, un index était pointé vers Spade.

La jeune fille regarda un instant le doigt tendu, puis elle eut un haussement d'épaules et un mouvement impatient de la tête.

– Ou moi, dit-elle, ou vous-même.

– Et nous pourrions ajouter ce garçon qui attend dehors.

– Oui, approuva-t-elle en riant. Oui, excepté si c'est celui que vous aviez à Constantinople.

Cairo rougit brusquement.

– Celui avec qui vous n'avez pas pu coucher ! cria-t-il d'une voix blanche.

Brigid sauta sur ses pieds. Elle mordait sa lèvre inférieure ; ses yeux sombres semblaient plus grands dans son visage blême. Elle fit deux pas rapides vers Cairo qui se levait. La main droite de la jeune fille s'abattit sur la joue du Levantin avec un claquement net, laissant la trace des doigts.

Il grogna et riposta par une gifle qui arracha à Brigid un cri étouffé.

Spade, impassible, s'était levé et se plaça entre les deux adversaires. Il prit Cairo à la gorge et le secoua. Celui-ci grogna et fouilla sa poche droite. Le détective lui saisit le poignet, le tira hors de la poche et le tordit. Les doigts mous s'ouvrirent, lâchant l'automatique qui tomba sur le tapis.

Brigid le ramassa vivement.

Cairo parlait difficilement à cause des doigts de Spade qui comprimaient sa gorge.

– C’est la seconde fois que vous portez la main sur moi, dit-il au détective.

Ses yeux, un peu saillants dans son visage congestionné étaient froids et menaçants.

– Oui, grommela Spade, et ça fera trois !

Il lâcha le poignet du Levantin et le frappa trois fois au visage, de sa main ouverte, brutalement.

Cairo tenta de lui cracher au visage, mais sa bouche sèche ne le lui permit pas. Spade le frappa de nouveau : le coup déchira la lèvre inférieure.

La sonnette de la porte résonna.

Le regard du Levantin se dirigea vers l’entrée du couloir. Il n’y avait plus dans ses yeux que de la méfiance. Brigid avait tourné sur ses talons et regardait vers la porte, surprise et effrayée. Spade considéra pendant quelque secondes le filet de sang qui coulait sur le menton de Cairo, puis il fit un pas en arrière, lâchant l’homme.

– Qui est-ce ? murmura Brigid, s’approchant du détective.

Les yeux de Cairo posaient la même question.

– Je ne sais pas, fit Spade, irrité.

La sonnette résonna de nouveau, avec insistance.

– Tenez-vous tranquilles, dit Spade.

Il sortit de la pièce, refermant la porte derrière lui.

Spade tourna le commutateur du couloir et ouvrit la porte du palier. Le lieutenant Dundy et Polhaus étaient là qui attendaient.

– Hello, Sam ! dit Tom, nous avons pensé que tu n'étais pas encore couché.

Dundy approuva de la tête, sans rien dire.

– Hello, dit Spade gaiement, vous choisissez toujours des heures extraordinaires pour vos visites. Qu'y a-t-il encore ?

– Nous désirons vous parler, Spade, dit Dundy, très calme.

– Eh bien, allez-y, fit le détective, debout dans le cadre de la porte.

Tom Polhaus avança d'un pas.

– Est-ce que nous allons causer ici, debout ? dit-il.

Spade ne bougea pas.

– Vous ne pouvez entrer, dit-il, doucement, comme s'il voulait s'excuser.

Le visage épais de Tom, au niveau de celui de Spade, prit une expression de reproche amical, mais les petits yeux du policier luisaient de malice.

– Allons, allons, Sam ! fit-il, posant sa grosse main à plat sur la poitrine de Spade comme s'il voulait, en jouant, le repousser.

Spade s'appuya contre la main de Tom et ricana.

– Ne sois pas idiot ! grommela le policier retirant sa main.

Dundy eut un claquement de dents.

– Laissez-nous entrer, dit-il.

La lèvre supérieure de Spade se releva, découvrant les dents de côté.

– Vous n'entrerez pas, dit-il. Que comptez-vous faire ? Tenter d'entrer par force ? Parler ici ou aller au diable ?

Tom grogna.

– Il serait plus avantageux pour vous de manifester un peu de bonne volonté, Spade, dit Dundy entre ses dents. Vous vous êtes tiré d'affaire plusieurs fois, mais cela ne durera pas toujours.

– C'est à vous de m'arrêter, dit Sam d'un air arrogant.

– C'est ce que je ferai, répondit le lieutenant, les mains croisées derrière le dos, le visage tendu vers celui de Spade. On raconte que la femme d'Archer est votre maîtresse.

– C'est vous qui avez trouvé ça ? dit Spade en éclatant de rire.

– Ce n'est pas vrai ?

– Pas du tout.

– On dit aussi, reprit Dundy, qu'elle a essayé de divorcer pour vous épouser, mais qu'Archer s'y est toujours refusé. Est-ce vrai ?

– Non.

– On dit encore, insista Dundy, têtu, que c'est pour cette raison que votre associé a été tué.

Spade paraissait doucement amusé.

– Ne soyez pas trop gourmand, répondit-il, vous ne devriez pas chercher à me mettre sur le dos plus d'un crime à la fois. Votre première idée ne tient donc plus : vous prétendiez que j'avais tué Thursby pour venger Archer.

– Je n’ai jamais dit que vous ayez tué l’un ou l’autre, répliqua le lieutenant. C’est vous qui le répétez sans cesse. Mais supposons que je l’aie dit. Vous auriez pu les descendre tous les deux, ce n’était pas impossible.

– Hum, fit Spade. J’aurais assassiné Miles pour avoir sa femme, puis Thursby pour qu’on le soupçonnât du crime ? C’est une foutue idée ! Il faudrait que je tue un troisième larron pour expliquer la mort de Thursby et ça n’en finirait plus. Allez-vous, dorénavant, me mettre la main sur l’épaule pour tous les meurtres commis à San Francisco ?

– Ne plaisante pas, Sam, dit Tom. Tu sais bien que cela ne nous enchante pas plus que toi, mais il y a le boulot.

– J’espère que vous avez autre chose à faire qu’à venir ici toutes les nuits, pour me poser des questions idiotes.

– Et entendre vos mensonges, ajouta Dundy nettement.

– Prenez garde, fit Spade.

Dundy le considéra, de haut en bas, puis de bas en haut et plongea son regard dans celui du détective.

– Si vous dites qu’il n’y a rien eu entre la femme d’Archer et vous, vous mentez, dit-il.

Une lueur de surprise brilla dans les petits yeux de Tom.

Spade passa le bout de sa langue sur ses lèvres.

– Est-ce là le tuyau qui vous amène, à cette heure de la nuit ? demanda-t-il.

– Ça et autre chose.

– Voyons l’autre chose.

Le lieutenant montra la porte d’un mouvement de la tête.

– Laissez-nous entrer, répéta-t-il.

Spade fronça les sourcils et secoua la tête.

Les coins de la bouche de Dundy se relevèrent en un sourire de satisfaction.

– Il y avait donc quelque chose de vrai, dit-il à Tom.

Celui-ci remua les pieds et, tête baissée, sans regarder les autres, murmura :

– Qui sait ?

– À quoi joue-t-on ? demanda Spade, aux charades ?

– C'est bon, Spade, nous partons, dit le lieutenant, boutonnant son manteau. Nous reviendrons vous voir. Vous avez peut-être raison de nous renvoyer. Réfléchissez.

– Entendu, dit le détective. Je vous recevrai avec plaisir quand je ne serai pas occupé.

Une voix s'éleva, venant de l'appartement, qui criait :

– Au secours, au secours !

La voix, haute et flûtée, était celle de Joël Cairo.

Dundy se retourna, fit face à Spade et dit nettement.

– Cette fois, nous entrons.

Le bruit d'une lutte, un cri étouffé, vint jusqu'à eux. Spade eut une grimace qui ressemblait à un sourire.

– Je crois que vous pouvez entrer ! dit-il.

Il s'effaça, ferma la porte derrière les deux policiers et les suivit dans la chambre.

CHAPITRE VIII

Brigid O'Shaughnessy était recroquevillée dans le fauteuil, près de la table. Ses avant-bras repliés couvraient son front ; ses genoux relevés cachaient le bas de son visage.

Joel Cairo était debout, légèrement penché vers elle. Il tenait dans une main le pistolet que Spade lui avait enlevé. Son autre main pressait son front ; du sang coulait entre les doigts et, au-dessous, sur les yeux et les joues. Sous la coupure de sa lèvre, un triple filet de sang marquait son menton.

Le Levantin n'entendit pas arriver les policiers. Il regardait fixement la jeune fille effondrée ; ses lèvres s'agitaient sans articuler le moindre son.

Dundy, entré le premier, s'élança vers Cairo en portant, sous son pardessus, une main à sa poche-revolver. De l'autre, il saisit le poignet du Levantin.

– Quoi, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? grogna-t-il.

Cairo ôta la main qu'il avait posée sur son front et l'agita devant le visage du lieutenant. Une écorchure profonde barrait son front.

– Voyez ce qu'elle a fait, cria-t-il. Voyez !

La jeune fille posa les pieds sur le tapis et regarda tour à tour, d'un air méfiant, Dundy qui tenait Cairo par le poignet, Polhaus debout derrière le lieutenant, et Spade appuyé contre le cadre de la porte. Le visage de ce dernier ne révélait aucune émotion. Quand les yeux de Brigid rencontrèrent ceux de Spade, une lueur malicieuse brilla dans le regard du détective, puis s'éteignit aussitôt.

– C'est vous qui avait fait ça ? demanda Dundy à la jeune fille, en montrant le front de Cairo d'un signe de tête.

Elle se tourna de nouveau vers Spade qui ne répondit pas à l'appel de son regard. Il observait les occupants de la pièce de l'air détaché et poli d'un spectateur indifférent.

Brigid regarda Dundy et ses yeux sombres étaient grands ouverts et graves.

– J'ai dû le faire, dit-elle, d'une voix qui tremblait. J'étais seule avec lui quand il m'a attaquée. Je ne voulais pas tirer...

– Menteuse ! cria Cairo qui tentait vainement de s'affranchir de l'étreinte de Dundy. Sale menteuse !

Il se retourna pour faire face au lieutenant.

– Elle ment, cria-t-il. J'étais venu ici tranquillement et ils m'ont attaqué, tous les deux. Quand vous avez sonné, il est sorti pour vous parler, la laissant ici pour me surveiller sous la menace de l'automatique. Elle m'a dit qu'ils me tueraient après votre départ. Quand j'ai crié au secours, elle m'a frappé avec la crosse du pistolet.

– Allons, donnez-moi ça, dit Dundy, lui enlevant l'arme. Voyons, qu'étiez-vous venu faire ici ?

– Il m'a téléphoné, me demandant de venir, dit Cairo, jetant à Spade un regard de défi.

Spade eut un battement de paupières et considéra le Levantin d'un air endormi, sans rien dire.

– Pourquoi vous a-t-il demandé de venir ? interrogea Dundy.

Cairo différa un instant sa réponse tandis qu'il essuyait son front et son menton couverts de sang avec un mouchoir de soie

à raies violettes. Sa colère et son indignation, par degrés, faisaient place à la prudence.

– Il a dit qu'il voulait… qu'il voulait me voir. J'ignore pourquoi.

Tom Polhaus baissa la tête, renifla l'odeur de chypre dégagée par le mouchoir et se tourna vers Spade qu'il interrogea du regard. Celui-ci, qui roulait une cigarette, cligna de l'œil.

– Alors, qu'est-il arrivé ? demanda le lieutenant.

– Ils se sont jetés sur moi. Elle m'a frappé la première, puis lui m'a saisi à la gorge et m'a pris mon pistolet dans la poche. Je ne sais ce qu'ils auraient fait ensuite si vous n'étiez arrivés. Ils m'auraient tué, sans doute.

Brigid O'Shaughnessy bondit sur ses pieds, criant :

– Pourquoi ne lui faites-vous pas dire la vérité ?

Et elle frappa Cairo au visage.

Dundy la repoussa d'une main dans son fauteuil.

– Pas de ça, ma petite ! grogna-t-il.

Spade, allumant sa cigarette, sourit, dans un nuage de fumée.

– Elle est enragée ! dit-il à Tom.

– Des quatre pattes, approuva le policier.

Le lieutenant la regardait, les sourcils froncés.

– Quelle est la vérité ? demanda-t-il.

– Pas ce qu'il dit, répliqua-t-elle, se tournant vers Spade, n'est-ce pas ?

Le front plissé, elle le regardait, perplexe.

Tom grogna, dégoûté.

– S'il ne dit pas la vérité, pourquoi est-ce lui qui a crié au secours ? demanda Dundy, ignorant l'intervention de Spade.

– Il a eu peur quand je l'ai frappé, dit-elle, jetant au Levantin un regard méprisant.

– Un autre mensonge, s'écria Cairo, dont le visage – là où il n'était pas couvert de sang – rougit sous l'insulte.

Elle se leva et lui décocha un coup de pied. Le haut talon de l'escarpin bleu le frappa au-dessous du genou. Dundy tira Cairo à l'écart tandis que le gros Tom venait se placer devant elle, grommelant.

– Doucement, petite fille ; c'est pas des manières !

– Alors, faites-lui dire la vérité, cria-t-elle d'un air de défi.

– Nous nous en chargeons, promit Tom, mais soyez sage.

Le lieutenant parla à Polhaus, en regardant Spade. Dans les yeux verts du policier brillait une lueur satisfaite.

– Nous ne pouvons guère nous tromper en les embarquant tous les trois, Tom, dit-il.

Tom approuva silencieusement, d'un air sombre.

Spade s'avança au centre de la pièce, jeta sa cigarette dans un cendrier et dit, souriant et très calme.

– Pas si vite. Je vais tout expliquer.

– Je n'en doute pas, ricana le lieutenant.

Spade s'inclina devant la jeune fille.

– Miss O'Shaughnessy, dit-il, permettez-moi de vous présenter le lieutenant Dundy et le sergent Polhaus.

Il s'inclina devant Dundy.

– Miss O'Shaughnessy est l'une de mes employées, expliqua-t-il.

– C'est faux ! s'écria Joel Cairo. Elle...

Spade l'interrompit d'une voix forte, mais aimable.

– Je l'ai engagée hier. Et voici Mr. Joel Cairo, un ami de Thursby... Il est venu à mon bureau cet après-midi pour m'intéresser à la recherche d'une chose que Thursby avait en sa possession quand il a été assassiné. Cela m'a paru étrange et je n'ai pas voulu m'engager. Alors il m'a menacé d'un revolver – je n'insiste pas là-dessus tant qu'il n'est pas question de porter plainte les uns contre les autres. En tout cas, après en avoir parlé avec Miss O'Shaughnessy, j'ai pensé que nous pourrions apprendre quelque chose se rapportant aux meurtres de Miles et de Thursby, et j'ai demandé à Cairo de venir. Nous l'avons peut-être interrogé un peu rudement, mais il n'était pas blessé, pas assez pour crier au secours. J'avais déjà été obligé de lui ôter son pistolet.

Au fur et à mesure que Spade parlait, une vive anxiété se peignait sur le visage de Cairo. Son regard furtif allait de bas en haut, de haut en bas, du tapis au visage de Spade.

– Qu'avez-vous à répondre ? lui demanda sèchement Dundy.

Cairo regarda la poitrine du lieutenant pendant près d'une minute, en silence. Quand il leva son regard peureux et méfiant, il murmura, d'un air embarrassé.

– Je ne sais pas.

– Dites-nous simplement les faits, suggéra le lieutenant.

– Les faits. Qu'est-ce qui prouve que vous croirez les faits ?

– Vous n’avez qu’à déposer une plainte, déclarant, sous la foi du serment, qu’ils vous ont frappé et le substitut décernera un mandat d’arrêt qui les enverra en prison.

– Oui, interrompit gaiement Spade, qu’attendez-vous pour le rendre heureux, Cairo ? À notre tour nous déposerons une plainte contre vous et nous nous retrouverons tous les trois en prison.

Le Levantin toussota nerveusement. Son regard inquiet évitait de se poser sur les occupants de la pièce.

Dundy respira profondément, par le nez, avec le bruit d’un léger ronflement.

– Prenez vos chapeaux et vos manteaux ! dit-il.

Le regard de Cairo, inquiet, se posa sur le visage moqueur de Spade. Le détective cligna de l’œil et s’assit sur l’un des bras du rocking-chair.

– Et bien, mes amis, dit-il, souriant tour à tour au Levantin et à la jeune fille, avec une note de gaieté dans la voix, je vous avais bien dit que ça marcherait.

Le visage anguleux de Dundy s’assombrit imperceptiblement.

– Vos chapeaux et vos manteaux, répéta-t-il, péremptoire.

Spade, sans cesser de sourire, se tourna vers le lieutenant, s’installa plus commodément sur le bras du fauteuil et dit d’un ton négligent.

– Vous ne comprenez donc pas qu’il s’agit d’une blague ?

Tom Polhaus rougit brusquement.

Le visage assombri du lieutenant demeura immobile : seules, ses lèvres bougèrent.

– Nous en reparlerons au poste, dit-il.

Spade se leva, les mains dans les poches et il sembla vouloir se grandir pour mieux dominer le lieutenant. Son sourire sarcastique et son attitude révélaient une absolue confiance en soi.

– Je vous défie bien de nous embarquer, Dundy, dit-il. Ce serait une rigolade dans toute la presse de San Francisco. Vous n'espérez pas que l'un d'entre nous va porter plainte contre les autres ? Réveillez-vous. On vous a fait une blague. Quand vous avez sonné, j'ai dit à Miss O'Shaughnessy et à Cairo : Voilà encore ces sales flics ! Ils commencent à m'ennuyer sérieusement. Nous allons les faire marcher : quand vous les entendrez repartir, que l'un de vous crie au secours, nous allons voir jusqu'où...

Brigid O'Shaughnessy se pencha en avant et se mit à rire : un rire d'hystérique.

Cairo sursauta et sourit : un sourire sans conviction qu'il sut maintenir sur ses lèvres enflées.

Tom grommela :

– Ça va, ça va, Sam !

– C'est pourtant ainsi que ça s'est passé, dit Spade, riant franchement. Nous...

– Et les blessures du front et de la bouche, coupa Dundy ; comment les expliquez-vous ?

– Demandez à Cairo, suggéra Spade ; il a peut-être voulu se raser.

Le Levantin parla rapidement, avant d'être interrogé. Les muscles de son visage tressautaient sous l'effort que l'homme faisait pour continuer de sourire en parlant.

– Je suis tombé, dit-il. Nous luttions amicalement à qui prendrait le pistolet. J'ai glissé sur le bord du tapis.

– Je ne marche pas, ricana Dundy.

– Mais si, Dundy, il dit vrai, que vous le croyiez ou non. En tout cas, c'est notre version et nous nous y tiendrons. Les journaux l'imprimeront, qu'ils y croient ou non ; c'est aussi drôle dans les deux cas. Qu'allez-vous faire ? Mystifier un flic n'est pas un délit, n'est-ce pas ? Tout ce que nous avons dit fait partie de la petite plaisanterie. Vous ne pouvez rien contre nous.

Le lieutenant tourna le dos à Spade et saisit Cairo aux épaules.

– Ça ne se passera pas ainsi, ricana-t-il, secouant rageusement le Levantin. Vous avez crié au secours.

– Non, Monsieur, bégaya Cairo. C'était une plaisanterie. Il a dit que vous étiez ses amis et que vous comprendriez.

Spade éclata de rire.

Dundy saisit Cairo au poignet, d'une main, et de l'autre il le prit par le col de son veston.

– Je vous embarque pour port d'armes prohibé, en tout cas, dit-il.

Alarmé, le Levantin se tourna vers Spade.

– Ne soyez pas idiot, Dundy, fit le détective. Le pistolet est un accessoire de la comédie : c'est l'un des miens. Dommage que ce ne soit qu'un 32, sinon vous auriez pu prétendre qu'il avait servi à tuer Miles ou Thursby.

Le lieutenant lâcha soudain Cairo, tourna sur ses talons et son poing droit frappa la joue de Spade.

Brigid O'Shaughnessy poussa un cri étouffé.

Le sourire du détective disparût à l'instant précis du choc, puis reparut, plus doux, comme si l'homme rêvait. Il chercha son équilibre, d'un pas rapide en arrière et ses lourdes épaules jouèrent sous le drap plissé du veston. Avant que le bras de Spade se fût détendu, Tom Polhaus avait poussé sa masse, ventre en avant, entre les deux adversaires. Face à Spade, il immobilisait de son poids et de l'effort de ses bras ceux de son ami.

– Non, Sam, non ! supplia Tom.

Après un moment de résistance et d'immobilité forcée, les muscles de Spade se détendirent.

– Alors, qu'il foute le camp, et vite ! ricana-t-il.

Son sourire avait disparu ; son visage était pâle et dur.

Tom, sans lâcher son ami, tourna la tête, par-dessus son épaule et regarda le lieutenant Dundy. Les petits yeux de Polhaus étaient pleins de réprobation.

Dundy les poings serrés, les bras repliés, les jambes un peu écartées, attendait, très pâle.

– Prenez leur nom et leur adresse, dit-il.

Tom regarda Cairo qui dit, très vite.

– Joel Cairo, Hôtel Belvédère.

Spade parla, avant que Tom ait interrogé Brigid.

– Vous pourrez toujours entrer en rapport avec Miss O'Shaughnessy en vous adressant à mon bureau, dit-il.

Polhaus regarda Dundy.

– Son adresse, grogna le lieutenant.

– L'adresse de mon bureau, répéta Spade.

Dundy fit un pas vers Brigid.

– Où habitez-vous ?

– Emmène-le ; j'en ai assez, Tom, murmura Spade.

Polhaus regarda un instant les yeux brillants et durs de son ami.

– Doucement, Sam, dit-il.

Il boutonna son pardessus, se tourna vers Dundy, demandant d'une voix faussement indifférente.

– Est-ce tout, Chef ?

Il fit un pas vers la porte. Le lieutenant, sourcils froncés, demeurait indécis.

Brusquement, Cairo fit un pas vers les policiers.

– Je partirai en même temps que vous, dit-il, si Mr. Spade veut bien me donner mon manteau et mon chapeau.

– Vous avez le temps, dit Spade.

– C'était une blague, ricana Dundy, mais vous avez peur que nous vous laissions seul avec eux ?

– Pas du tout, répliqua le Levantin, les yeux baissés ; mais il est tard et... et je voudrais m'en aller, en même temps que vous.

Dundy, les lèvres serrées, ne répondit pas. Une lueur s'allumait au fond de ses yeux verts.

Spade rapportait le chapeau et le pardessus de Cairo. Le visage du détective était sans expression. Sans expression aussi, sa voix, quand il dit à Tom, après avoir aidé le Levantin à endosser son pardessus.

– Dis-lui qu'il laisse le pistolet.

Dundy tira l'automatique de sa poche et le posa sur la table. Puis, il sortit, le premier, Cairo sur ses talons. Tom s'arrêta devant Spade.

– J'espère que tu sais ce que tu fais, murmura-t-il.

Il n'obtint pas de réponse, soupira et suivit les autres. Spade les accompagna jusqu'à la porte du palier.

CHAPITRE IX

Spade retourna dans la chambre-salon et s'assit à un bout du canapé, les coudes aux genoux, la tête dans les mains. Il considérait fixement le tapis, sans prendre garde à Brigid, assise dans son fauteuil, qui le regardait en souriant faiblement. Le regard du détective était brûlant et lourd. Deux plis profonds se creusaient verticalement entre ses sourcils. Ses narines bougeaient, à la cadence du souffle.

La jeune fille comprit qu'il ne lèverait pas les yeux et, cessant de sourire, elle l'examinait d'un air gêné, lorsqu'une expression de rage soudaine se peignit sur son visage. Il se mit à parler d'une voix rauque et gutturale, tenant sa tête entre ses mains, le regard fixé sur le tapis. Pendant cinq minutes, il cracha tous les jurons qu'il savait, injuriant Dundy sans se lasser.

Puis, il leva la tête et, les yeux tournés vers Brigid, il eut un sourire gêné, un peu honteux.

– C'est enfantin, hein ? Je le sais, mais ça me fout en rogne de recevoir un coup sans le rendre.

Il toucha doucement son menton du bout des doigts.

– Il n'a pas frappé très fort, dit-il, croisant les jambes et se renversant contre le dossier du canapé. Ce n'est pas payer très cher une victoire.

Ses sourcils se froncèrent rapidement.

– Je m'en souviendrai quand même.

Brigid, souriant de nouveau, vint s'asseoir près de lui.

– Vous êtes l’homme le plus bizarre que j’aie jamais connu, dit-elle. Est-ce que vous agissez toujours avec cette même audace ?

– Moi ? Mais il m’a frappé et je n’ai pas riposté.

– Il est officier de police.

– Ce n’est pas ça, expliqua Spade. Il a perdu la tête en me frappant. Si j’avais riposté, il ne pouvait plus reculer et nous serions tous allés au poste raconter notre histoire de brigands.

Il regarda la jeune fille d’un air songeur.

– Qu’avez-vous fait à Cairo ?

– Rien. (Elle rougit). J’ai essayé de le faire tenir tranquille en le menaçant. Ou bien il a eu trop peur ou il s’est entêté et il a crié.

– Alors, vous l’avez frappé avec la crosse du pistolet ?

– Il fallait bien : il m’a attaquée.

– Vous ne savez pas ce que vous faites, dit Spade, dont le sourire ne réussissait pas à dissimuler le mécontentement. Je vous l’ai déjà dit, vous allez au hasard et à la grâce de Dieu.

– Je regrette, Sam, dit-elle d’une voix douce, le visage attristé et contrit.

– Et vous avez bien raison.

Il tira de sa poche tabac et papier et se mit à rouler une cigarette.

– Maintenant que vous avez vu Cairo, reprit-il, vous allez pouvoir me raconter tout.

Elle posa sur ses lèvres l’extrémité de son index et, les yeux agrandis, regarda devant elle sans rien voir. Puis, les paupières

à demi-fermées, elle jeta un rapide coup d'œil à Spade. Il roulait sa cigarette.

– Oui, fit-elle, bien sûr…

Elle baissa le bras et, les sourcils froncés, passa la main, à plat, sur ses genoux, lissant l'étoffe de sa robe.

Spade colla sa cigarette et dit : « Eh bien ? » en cherchant son briquet.

– Mais, c'est que je n'ai pas pu dire tout ce que je voulais à Cairo.

Elle s'arrêtait entre les mots, comme si elle les choisissait avec soin. Elle leva la tête et ses yeux innocents se fixèrent sur le détective.

– Nous avons été interrompus presque tout de suite.

Spade alluma sa cigarette et rejeta la première bouffée de fumée en riant.

– Je pourrais lui téléphoner et lui demander de revenir.

Elle secoua négativement la tête, sans sourire, mais son regard interrogateur demeurait fixé sur Sam.

Il étendit le bras droit et lui entoura les épaules, sa main à demi-fermée repliée sur la chair blanche et nue. Elle s'appuya au creux du bras.

– Je vous écoute, dit-il.

Elle tourna la tête vers lui et sourit.

– Est-il indispensable que vous me teniez ainsi, dit-elle avec une gaîté un peu insolente.

– Non.

Il ôta son bras.

– Vous, on ne sait jamais ce que vous allez faire, murmura-t-elle.

Il approuva de la tête, doucement.

– Je vous écoute toujours, dit-il.

– Oh, regardez l'heure, s'écria-t-elle, l'index pointé vers le réveil perché sur le livre ; il marquait 2 heures 50.

– Oui, une soirée bien remplie !

– Il faut que je m'en aille, dit-elle, se levant. C'est terrible.

Spade ne bougea pas.

– Vous partirez quand vous aurez parlé.

– Mais voyez l'heure qu'il est, protesta-t-elle. Et j'en aurais pour plusieurs heures à tout vous raconter.

– Eh bien, il y en aura pour plusieurs heures.

– Suis-je prisonnière ? dit-elle en riant.

– Il y a aussi le petit jeune homme, dehors. Il n'est peut-être pas encore allé se coucher.

La gaîté de Brigid s'évanouit brusquement.

– Croyez-vous qu'il soit encore là ?

– C'est probable.

– Pourriez-vous vous en assurer, dit-elle, frissonnant.

– Je vais descendre et voir.

– Oh, merci !

Spade regarda un instant le visage angoissé de Brigid, puis il se leva et alla prendre un pardessus et un chapeau.

– J'y vais, dit-il ; je serai de retour dans une dizaine de minutes.

– Soyez prudent, murmura-t-elle, le suivant jusqu'à la porte du palier.

Post Street était vide. Le détective parcourut, vers l'est, une distance d'un « bloc », traversa la rue, marcha dans la direction opposée, la longueur de deux « blocs », retraversa et regagna la maison sans avoir vu personne que deux mécaniciens réparant une auto dans un garage.

Quand il ouvrit la porte de l'appartement, Brigid était dans le couloir. Elle tenait à la main le pistolet de Cairo. Son bras était collé contre son corps.

– Il est toujours là, dit Spade.

Elle mordit sa lèvre, intérieurement, puis tourna sur ses talons et rentra lentement dans la chambre. Spade la suivait. Il posa son manteau et son chapeau sur une chaise.

– Nous avons le temps de causer, dit-il ; et il se dirigea vers la cuisine.

Il avait placé le percolateur sur le feu quand elle le rejoignit et il coupait des tranches de pain. Elle s'arrêta sur le seuil et le regarda, préoccupée. Elle caressait distraitement, de la main gauche, les surfaces plates du pistolet qu'elle tenait dans la main droite.

– La nappe est là, fit-il, pointant le couteau à pain vers un petit buffet.

Elle mit la table, tandis qu'il étalait du pâté de foie gras sur les tranches de pain ou glissait entre elles du corned-beef. Puis, il versa le café, y ajouta du cognac contenu dans une bouteille

carrée et ils s'assirent côte à côte sur un banc. Elle posa l'automatique près d'elle.

– Je vous écoute, dit-il.

Elle fit une grimace.

– Comme vous êtes entêté, répondit-elle, mordant dans un sandwich.

– Oui, entêté et brutal, et agissant toujours de façon inattendue. Qu'est-ce que c'est que cet oiseau, ce faucon, qui paraît tous vous préoccuper ?

Elle mâcha lentement sa bouchée de pain, l'avala et regarda attentivement le croissant que ses dents avaient découpé dans le sandwich.

– Et si je refusais de vous le dire, que feriez-vous ? dit-elle.

– Ce que je ferais au sujet de l'oiseau ?

– Au sujet de toute l'affaire.

– Je n'hésiterais pas, répondit-il avec un rictus qui découvrit ses dents de côté.

Elle cessa de regarder son sandwich pour examiner le visage de Spade.

– C'est ce que je voudrais savoir, dit-elle. Que feriez-vous ?

Il secoua la tête.

– Une de ces choses inattendues dont vous êtes coutumier ? murmura-t-elle avec un sourire moqueur.

– Peut-être, mais je ne vois pas ce que vous pouvez gagner à vous taire. Peu à peu, j'apprendrai tout. Il y a beaucoup de choses que j'ignore, d'autres que je sais, d'autres que je devine.

Encore un jour ou deux et je connaîtrai des détails que vous ignorez.

– Je pense que vous en savez déjà assez, dit-elle, soudain grave. Mais je suis si lasse ! Je déteste revenir là-dessus. Ne vaut-il pas mieux attendre que vous appreniez les autres détails, comme vous venez de le dire ?

– Je ne sais pas, répondit Spade. Cela dépend de vous. Je me renseigne d'une façon… inattendue et brutale, en lançant une lourde clef anglaise dans les rouages de la machine en marche. Cela ne me dérange pas. Êtes-vous sûre qu'aucun des éclats ne pourra vous blesser ?

Elle eut un mouvement de ses épaules nues, mais ne dit rien. Pendant plusieurs minutes, ils mangèrent en silence, lui flegmatique, elle pensive.

– J'ai peur de vous ; voilà la vérité ! dit-elle enfin à voix basse.

– Ce n'est pas vrai, répondit-il.

– Si, insista-t-elle, toujours très bas. Il y a deux hommes dont j'ai peur et je les ai vus tous les deux ce soir.

– Je ne comprends pas que vous puissiez avoir peur de Cairo, remarqua Spade. Il n'est pas… dans vos cordes !

– Et vous ?

– Pas pour la même raison ! fit-il en riant.

Elle rougit, prit un sandwich au foie gras et le posa sur son assiette.

Le front plissé, elle dit :

– C'est un oiseau noir, poli et brillant, un faucon haut comme ça.

Elle tint ses mains à environ un pied l'une de l'autre.

– Pourquoi a-t-il une telle importance ?

Elle avala une gorgée de café mêlé de cognac avant de secouer la tête.

– Je ne sais pas, dit-elle. Ils ne me l'ont jamais dit. Ils m'ont promis cinq cents livres sterling si je les aidais. Plus tard, après que nous eûmes quitté Joe, Floyd m'a promis sept cent cinquante livres.

– Alors, il vaut plus de sept mille cinq cent dollars ?

– Bien plus, dit-elle. Ils n'ont jamais prétendu qu'ils partageaient avec moi. J'étais simplement engagée pour les aider.

– Comment ?

Elle porta de nouveau sa tasse à ses lèvres. Le regard gris-jaune de Spade ne la quittait plus. Sans bouger les yeux, il se mit à rouler une cigarette. Le percolateur gargouillait derrière eux.

– Pour les aider à obtenir le faucon, dit-elle lentement, posant sa tasse sur la table ; l'obtenir d'un Russe nommé Kemidov.

– Comment ?

– C'est sans importance, protesta-t-elle ; cela ne vous apprendrait rien – elle eut un sourire impudent – et ce n'est d'ailleurs pas votre affaire.

– C'était à Constantinople ?

Elle hésita, puis fit oui de la tête.

Il leva la main qui tenait sa cigarette.

– Allez, dit-il ; qu'est-il arrivé ?

– C'est tout. Je vous ai tout dit. Ils m'ont promis cinq cents livres pour les aider. J'ai accepté. Puis, nous nous sommes aper-

çus que Joe Cairo voulait nous lâcher, emportant le faucon. Alors, c'est nous qui l'avons lâché, mais je n'ai pas gagné au change, car Floyd n'avait pas du tout l'intention de me verser les sept cent cinquante livres promises. J'ai compris cela en arrivant ici. Il prétendait que nous irions à New-York pour vendre le faucon et qu'après, il me paierait, mais j'ai compris qu'il mentait.

L'indignation assombrissait ses yeux, qui parurent soudain violets.

– Et c'est pour cela, ajouta-t-elle, que je suis venue vous demander de m'aider à retrouver le faucon.

– Mais, dit Spade lentement, si vous l'aviez ?

– Alors, j'aurais pu traiter d'égale à égal avec Mr. Thursby.

– Vous n'auriez pas su à qui le vendre, remarqua-t-il.

– Non.

Spade, les sourcils froncés, regardait les cendres amassées dans sa soucoupe.

– Pourquoi a-t-il une si grande valeur ? Vous devez le savoir, ou au moins le deviner.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Il la regarda droit dans les yeux.

– En quoi est-il, ce faucon ?

– En porcelaine ou en pierre noire ; je ne sais pas. Je ne l'ai jamais touché. Je l'ai vu une fois, pendant quelques minutes, Floyd me l'a montré quand nous l'avons obtenu du Russe.

Spade écrasa sa cigarette dans la soucoupe et vida d'un trait le contenu de sa tasse. Il ne fronçait plus les sourcils. Il es-

suya ses lèvres, posa sa serviette sur la table, et dit, d'un ton distrait :

– Menteuse !

Elle se leva et le regarda, décontenancée et rougissante.

– Je suis une menteuse, dit-elle, j'ai toujours été ainsi.

– Il n'y a pas de quoi se vanter, c'est enfantin ! murmura-t-il sans humeur.

Il se leva.

– Qu'y a-t-il de vrai, dans toute cette histoire ? demanda-t-il.

Elle baissa la tête, les yeux humides.

– Un peu, dit-elle, dans un souffle.

– Combien ?

– Pas grand'chose.

Spade lui prit le menton et, lui relevant la tête, rit en regardant ses yeux mouillés de larmes.

– Nous avons toute la nuit devant nous, dit-il. Je vais verser encore du café et nous recommencerons.

Elle baissa les paupières.

– Je suis si lasse, dit-elle, d'une voix qui tremblait, si lasse de tout – de moi-même, de tous ces mensonges, lasse de ne plus savoir où est la vérité. Je voudrais...

Elle leva les mains et les posa sur les joues de Spade. Elle approcha sa bouche de la sienne, son corps tout contre le sien.

Les bras de Sam l'enveloppèrent. Il la serra contre lui. Les muscles de ses épaules se gonflaient sous la serge bleue ; une

main soutenait la tête de Brigid, les doigts dans ses cheveux roux ; l'autre caressait lentement les épaules et le dos frissonnants. Une lueur fauve brillait dans les yeux de l'homme.

CHAPITRE X

Le jour se levait, la nuit n'était plus qu'un brouillard léger et fumeux quand Spade s'éveilla. Près de lui, la respiration douce et rythmée de Brigid laissait penser que la jeune femme était encore endormie. Spade se leva sans bruit et s'habilla dans la salle de bains. Puis il examina les vêtements de Brigid et prit dans la poche du manteau une clef plate, en cuivre.

Il sortit, se rendit au Coronet et pénétra tranquillement chez la jeune fille. Ses mouvements étaient naturels ; il entra comme chez lui, mais avec le minimum de bruit.

Dans l'appartement, il tourna tous les commutateurs, allumant toutes les lampes, et il fouilla toutes les pièces, d'un mur à l'autre. Son regard et ses doigts épais se mouvaient sans hâte apparente, sans revenir en arrière, examinant, tâtant avec une certitude aisée. Tiroirs, placards, boîtes, sacs, malles, ouverts ou fermés, furent vidés de leur contenu. Les uns après les autres, tous les vêtements passèrent entre les doigts du détective, qui les palpait, écoutant attentivement si un froissement de papier n'allait pas révéler une lettre ou un document. Il visita le lit, regarda sous les tapis et les meubles. Il baissa les stores pour voir si le rouleau ne dissimulait pas des papiers. Il se pencha hors du cadre des fenêtres pour constater que rien n'était accroché au-dehors. Il enfonça une fourchette dans les boîtes de poudre et les pots de crème. Il examina, par transparence, le contenu des bouteilles et des vaporisateurs. Il examina la vaisselle. Il vida la boîte à ordures sur un journal étendu. Dans la salle de bains, il vida la chasse d'eau et souleva le couvercle pour examiner l'intérieur. Il visita minutieusement les toiles métalliques fermant les tuyaux de vidange.

Il ne trouva pas l'oiseau noir. Il ne trouva rien qui se rapportât à l'oiseau noir. Le seul document qu'il découvrit fut un reçu pour le loyer mensuel de l'appartement, reçu daté et vieux d'une semaine. La seule chose qui l'intéressa et lui fit perdre quelques secondes, fut une double poignée de beaux bijoux qu'il trouva dans une boîte de marqueterie, placée dans le tiroir, fermé à clef, de la coiffeuse.

Quand il eut terminé ses recherches, Spade prépara et but une tasse de café, puis il ouvrit la fenêtre de la cuisine, fit des marques au couteau autour du pêne. Cette fenêtre donnait sur une échelle de fer, échelle de secours en cas d'incendie. Il laissa la croisée ouverte, prit son chapeau, endossa son pardessus et sortit comme il était entré.

En chemin, il s'arrêta et pénétra dans un magasin, où un épicier, frissonnant, encore endormi, lui vendit des oranges, des œufs, des brioches, du beurre et du lait.

Il rentra tranquillement chez lui. Avant qu'il eût refermé la porte, Brigid O'Shaughnessy cria :

– Qui est là ?

– Sam, qui apporte de quoi déjeuner.

– Oh, vous m'avez fait peur !

La porte de la chambre, qu'il avait fermée, était ouverte. Brigid était assise sur le lit, tremblante, une main glissée sous le traversin.

Spade porta ses paquets dans la cuisine et vint s'asseoir sur le lit. Il baisa l'épaule nue de la jeune fille.

– Je voulais voir si le gosse était toujours à son poste et rapporter de quoi déjeuner, dit-il.

– Est-il encore là ?

– Non.

Elle soupira et s’appuya contre lui.

– Je me suis réveillée et vous n’étiez plus là. Quand j’ai entendu quelqu’un entrer, j’ai eu peur.

Spade passa ses doigts dans les cheveux roux et les rabattit en arrière.

– Pauvre petit, murmura-t-il ; je croyais que vous ne vous réveilleriez pas de sitôt. Avez-vous gardé le pistolet toute la nuit sous le traversin ?

– Vous savez bien que non. J’ai sauté du lit pour le prendre, quand j’ai eu peur.

Il prépara le déjeuner – et glissa la petite clef de cuivre dans la poche du manteau – tandis qu’elle se baignait et s’habillait.

Elle sortit de la salle de bains en sifflotant : « En Cuba ».

– Si je faisais le lit, dit-elle.

– C’est une excellente idée ; les œufs ne sont pas encore prêts.

Le déjeuner était sur la table quand elle revint à la cuisine. Ils s’assirent comme la nuit précédente et mangèrent avec appétit.

– Parlons un peu de l’oiseau, dit Spade, la bouche pleine.

Elle posa sa fourchette et le regarda, les sourcils froncés, la bouche pincée.

– Vous n’allez pas me demander de parler de ça, ce matin surtout, protesta-t-elle. Je n’en ai pas envie. Je ne parlerai pas.

– Quelle femme entêtée ! soupira Spade tristement.

Le jeune homme qui avait filé Spade n'était pas dans la rue quand Brigid et Sam traversèrent le trottoir pour gagner le taxi qui les attendait. La voiture ne fut pas suivie. Aucun flâneur ne paraissait surveiller le Coronet.

Brigid O'Shaughnessy ne voulut pas permettre à Spade d'entrer avec elle.

– C'est déjà suffisant ! dit-elle. Rentrer en robe du soir à cette heure-ci !

– Nous dînons ensemble, ce soir ? proposa-t-il.

– Oui.

Ils échangèrent un baiser. Elle entra.

– Hôtel Belvédère, dit-il alors au chauffeur.

Il aperçut, en arrivant, le jeune homme qui l'avait filé la nuit précédente, assis dans le hall, sur un canapé d'où l'on pouvait surveiller les deux ascenseurs. Il feignait de lire un journal.

Au bureau, on informa Spade que Cairo n'était pas dans sa chambre. Il fronça les sourcils et saisit sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Des points jaunes, lumineux, dansaient dans son regard.

– Merci, dit-il à voix basse, à l'employé de la réception.

Il traversa le hall et alla s'asseoir à côté – à moins d'un pied – du jeune homme qui feignait de lire un journal.

Le garçon ne leva pas la tête. De près, il paraissait n'avoir pas vingt ans ; ses traits étaient fins, son visage menu et régulier ; sa peau très blanche ; ses joues imberbes étaient pâles. Ses vêtements n'étaient ni neufs ni impeccables, mais il les portait avec goût.

– Où est-il ? demanda Spade, d'un air indifférent, tandis qu'il versait du tabac dans une feuille de papier à cigarettes.

Le jeune homme abaissa son journal et se tourna vers le nouveau venu, avec une lenteur calculée. Il leva un peu ses yeux bruns, sous des cils très longs, et regarda fixement la poitrine de Spade. D'une voix aussi incolore que son visage, il dit :

– Quoi ?

– Où est-il. Où est-elle, si vous préférez ?

– Qui ?

– La tante.

Les yeux bruns regardèrent plus haut, s'arrêtant sur le nœud marron de la cravate de Spade.

– Qu'est-ce que vous croyez faire, Jack, dit le jeune homme ; me mettre en boîte ?

– Ça je vous le dirai quand le moment sera venu, répondit Spade en mouillant et collant sa cigarette.

Il sourit doucement au jeune homme.

– New-York, n'est-ce pas ?

Le garçon considérait fixement la cravate du détective ; Sam hocha la tête comme si l'autre avait dit oui, mais l'adolescent ne répondit pas, releva son journal et dit, parlant du coin de la bouche :

– Foutez le camp !

Spade alluma sa cigarette, s'appuya au dossier du canapé et répondit, d'un ton naturel et aimable.

– Il faudra vous résoudre à causer avec moi, un jour ou l'autre, fiston – vous ou un autre – et vous pouvez le dire à G.

Le jeune homme abaissa vivement son journal et se tourna vers Spade, regardant toujours la cravate du détective. Ses mains étaient posées à plat sur ses cuisses.

– Si vous insistez, ce ne sera pas long, dit-il. Je vous ai dit de foutre le camp. Foutez le camp.

Spade attendit qu'un gros monsieur à lunettes et une blonde aux jambes minces eussent passé devant eux. Puis, il dit, en riant :

– Ce coup-là prend peut-être dans la 7e Avenue, mais nous sommes à San-Francisco.

Il inhala une bouffée de fumée qu'il renvoya loin devant lui, en un nuage pâle, et répéta :

– Où est-il ?

Le jeune homme répondit par un seul mot, une injure… spéciale.

– En… !

– On perd facilement ses dents de devant, à ce petit jeu-là ! dit Spade, d'une voix toujours calme, mais son visage était immobile comme un masque. Si vous voulez durer, ici, soyez poli.

– En… ! répéta le jeune homme.

Spade jeta sa cigarette dans un cendrier, près du divan et, la main levée, attira l'attention d'un homme qui se tenait debout près de l'éventaire d'une marchande de cigares. L'homme fit oui de la tête et vint vers eux. Il était de taille moyenne et avait passé la quarantaine. Son visage était rond et pâle. Il portait des vêtements noirs.

– Hello, Sam ! dit-il.

– Hello, Luke !

Ils échangèrent une poignée de mains.

– Miles n'a pas eu de veine, dit Luke.

– Oui, fit Spade.

Il montra, d'un mouvement de la tête, le jeune homme assis près de lui.

– Depuis quand, dit-il, laisses-tu ces tueurs à la manque flâner dans le hall, avec leurs outils qui déforment leurs poches ?

– Oui ? fit Luke, dont le visage se ferma soudain, tandis qu'il examinait attentivement le jeune homme.

« Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il d'une voix dure.

L'adolescent s'était levé. Spade aussi. Le jeune homme regardait les deux détectives – leurs cravates – alternativement. Celle de Luke était noire. Le garçon était comme un collégien devant eux.

– Si vous n'avez rien à faire ici, filez, dit Luke, et ne revenez pas.

– Je ne vous oublierai pas, dit le jeune homme avant de tourner sur ses talons.

Ils le regardèrent sortir. Spade ôta son chapeau et essuya son front humide de sueur avec un mouchoir.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda le détective de l'hôtel.

– Que le diable me brûle si je le sais, répondit Spade. Je viens juste de le voir. Connais-tu Joel Cairo, n° 635 ?

– Ah, celui-là ? ricana Luke.

– Depuis combien de temps est-il ici ?

– C'est le cinquième jour.

– Rien de particulier ?

– Non, Sam. Il n'a contre lui que son allure équivoque.

– Demande s'il est rentré cette nuit.

– Entendu.

Sam se rassit sur le divan.

– Non, dit Luke en revenant. Il n'est pas rentré. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien.

– Allons, Sam ! Je tiendrai ma langue. Si quelque chose ne va pas, il faut tout de même que nous essayions d'être payés.

– Ce n'est pas ça, assura Spade. Je travaille pour lui.

– Et tu veux que je le surveille.

– Merci, Luke. Ce ne sera pas inutile. On ne sait jamais pour qui on travaille, aujourd'hui !

La pendule placée au-dessus des deux ascenseurs marquait 11 heures 20, lorsque Joel Cairo entra dans le hall de l'hôtel. Il portait un pansement au front. Ses vêtements avaient l'apparence fripée et défraîchie de ceux que l'on a portés pendant plus de vingt-quatre heures consécutives. Son visage était pâle, la bouche abaissée aux coins, les yeux cernés.

Spade l'attendait devant le bureau.

– Bonjour, dit-il, presque gaiement.

Cairo redressa son corps las et les lignes de son visage se durcirent.

– Bonjour, répondit-il sans enthousiasme.

Il eut une pause.

– Asseyons-nous quelque part où nous puissions causer, dit Spade.

– Je regrette, répondit Cairo, le menton levé, mais nos conversations particulières n'ont pas été telles que je désire les poursuivre. Je m'exprime peut-être brutalement, mais c'est la vérité.

– Vous voulez parler d'hier soir ? fit Spade avec un mouvement impatient de la tête et de la main. Que pouvais-je faire ? Si vous vous querellez avec elle, je dois prendre son parti. J'ignore où se trouve cet oiseau. Vous aussi. Elle le sait. Comment diable pourrons-nous le retrouver, si je ne joue pas le jeu de Brigid ?

– Je dois reconnaître, dit Cairo, hésitant et sceptique, que vous avez une explication plausible toujours prête.

– Que voulez-vous que je fasse ? reprit Spade, les sourcils froncés. Que j'apprenne à bégayer ? Venez, nous pourrons causer ici.

Il lui montra le divan.

– Dundy vous a amené au poste ? demanda-t-il, dès qu'ils furent assis.

– Oui.

– Combien de temps vous ont-ils cuisiné ?

– Jusqu'à tout à l'heure, et bien contre ma volonté. Je vais me plaindre au Consul général de Grèce et prendre un avocat, dit Cairo.

La douleur et le ressentiment se peignaient sur son visage et se révélaient dans le ton de sa voix.

– Allez-y et vous verrez ce que ça va vous rapporter. Qu'est-ce qu'ils vous ont fait dire ?

Le Levantin sourit d'un air satisfait.

– Pas ça ! Je m'en suis tenu à ce que vous aviez déclaré.

Son sourire s'évanouit brusquement.

– Cependant, reprit-il, vous auriez pu imaginer une histoire plus vraisemblable. Je me sentais ridicule.

– Bien sûr, approuva Spade, mais cette invraisemblance même rendait la chose indiscutable. Alors, vous n'avez rien dit ?

– Pas un mot.

Le détective tapotait du bout des doigts le siège de cuir.

– Vous entendrez encore parler de Dundy. Si vous ne dites rien, nous nous en tirerons. Que l'invraisemblance de l'histoire ne vous inquiète pas : si elle eut été plus raisonnable, nous couchions tous les trois au poste. Allez-vous coucher. On a besoin de repos après une nuit d'interrogatoire. Au revoir.

Effie Perine disait : « Non, pas encore ! », au téléphone, quand Spade entra dans le bureau. La jeune fille se retourna et ses lèvres formèrent silencieusement un mot : Iva. Spade secoua la tête avec énergie.

– C'est entendu, reprit Effie, parlant à l'appareil, je lui demanderai de vous appeler aussitôt qu'il rentrera.

Elle raccrocha.

– C'est la troisième fois qu'elle téléphone depuis ce matin, dit-elle à Spade.

Il poussa un grognement irrité.

D’un mouvement de la tête, les sourcils levés, la secrétaire montra le bureau de Spade.

– Ta miss O’Shaughnessy est là, dit-elle. Elle attend depuis 9 h. 10.

Spade approuva comme s’il attendait cette visite.

– Rien d’autre ?

– Le sergent Polhaus a téléphoné. Il n’a pas laissé de message.

– Demande-le à l’appareil.

– G... a téléphoné aussi.

Les yeux de Spade brillèrent soudain.

– Qui ? demanda-t-il.

– G... C’est ce qu’il a dit.

Effie feignait une parfaite indifférence.

– Quand je lui ai dit que tu n’étais pas ici, il a répondu : « Quand il rentrera, voulez-vous lui dire que G... a reçu son message et téléphonera ? »

Spade eut un mouvement des lèvres comme s’il retournait une pastille dans sa bouche.

– Merci, chérie, dit-il. Demande Tom.

Il ouvrit la porte qui communiquait avec son bureau et la referma derrière lui.

Brigid O’Shaughnessy portait la même robe que le jour de sa première visite. Elle se leva et marcha rapidement vers Spade.

– On a fouillé mon appartement, s’écria-t-elle. Tout est bouleversé !

– A-t-on pris quelque chose ? demanda-t-il sans manifester une surprise exagérée.

– Je ne crois pas ; je ne sais pas. J’ai mis la première robe qui m’est tombée sous la main et je suis venue ici. Ce jeune homme a dû vous voir entrer chez moi.

– Non, mon ange, dit Spade, secouant la tête.

Il tira un journal de midi de sa poche, l’ouvrit et montra à Brigid une colonne intitulée : *Un cambrioleur dérangé par des cris prend la fuite…*

Une jeune femme, Caroline Beale, qui occupait seule un appartement dans Sutter Street, avait été réveillée, vers 4 heures du matin ; quelqu’un marchait dans sa chambre. La femme avait crié et l’inconnu avait pris la fuite. Deux autres femmes vivant seules dans le même immeuble avaient constaté dans le courant de la matinée que le cambrioleur avait visité leur appartement. Rien n’avait été volé.

– C’est là que je l’avais « semé », expliqua Spade. J’étais entré dans ce building par la grande porte et sorti par la porte de service. C’est pourquoi ces trois femmes seules ont reçu sa visite. Il s’est renseigné sans doute auprès du garçon de l’ascenseur. Il vous recherchait, pensant que vous aviez changé de nom.

– Mais, ne surveillait-il pas votre appartement pendant que nous y étions ? objecta Brigid.

– Pourquoi travaillerait-il seul, dit Spade, haussant les épaules. Peut-être aussi s’est-il rendu à Sutter Street quand il a pensé que vous passeriez la nuit chez moi. Il existe beaucoup de « peut-être », mais je suis sûr qu’il ne m’a pas suivi au Coronet.

– Il y est allé en tout cas, insista-t-elle, lui ou son complice.

– Bien sûr. Cairo peut-être. Il n'est rentré au Belvédère que vers onze heures. Il prétend que Dundy l'a interrogé jusqu'à ce moment-là.

Il se retourna, ouvrit la porte et demanda à Effie Perine :

– Eh bien, et Tom ?

– Il n'est pas là. Je rappellerai dans quelques minutes.

– Merci, dit Spade refermant la porte et se tournant vers Miss O'Shaughnessy.

Elle le regarda d'un air sombre.

– Vous avez vu Joe, ce matin, demanda-t-elle.

– Oui.

– Pourquoi ? dit-elle, après une hésitation.

– Pourquoi ? répéta-t-il en souriant ; parce que, mon amour, je dois me tenir au courant des détails de cette affaire si je veux m'en tirer.

Il la prit par les épaules, l'embrassa sur le bout du nez, et la fit asseoir dans son fauteuil tournant. Il s'assit sur le bureau, devant elle.

– Il faut vous trouver un logement, n'est-ce pas ?

Elle approuva vivement de la tête.

– Oui, dit-elle ; je ne retournerai pas au Coronet.

Il caressait de la paume de ses mains le bois verni du bureau d'un air pensif.

– Je crois que j'ai trouvé, dit-il soudain. Attendez-moi un instant.

Il sortit. Effie Perine prit le récepteur du téléphone.

– Je vais encore essayer, dit-elle.

– Plus tard, dit-il. Est-ce que ton intuition féminine te souffle toujours que miss O'Shaughnessy est une femme dans le genre de la Sainte Vierge ?

Elle lui jeta un regard aigu.

– Je crois toujours, dit-elle, qu'elle est honnête, quelle que soit l'histoire dans laquelle elle soit compromise. Est-ce cela que tu veux dire ?

– Exactement. Alors tu peux lui rendre un service important.

– Quoi ?

– L'héberger pendant quelques jours.

– À la maison ?

– Oui. On a fouillé son appartement – c'est la seconde fois cette semaine. Je préférerais qu'elle ne fût pas seule.

Effie Perine se pencha en avant, soudain grave.

– Est-ce qu'elle est en danger, Sam ?

– Je le crois.

La secrétaire passa lentement un doigt sur ses lèvres.

– Ma mère aurait peur si je lui disais la vérité. Je raconterai qu'il s'agit d'un témoin que tu désires appeler à la barre à la dernière minute. Ça va ?

– Tu es un ange, dit Spade. Tu vas l'emmener chez toi. J'irai au Coronet chercher une valise pour elle. Voyons. Il vaut mieux que l'on ne te voie pas avec elle. Saute dans un taxi et rentre seule. Prends garde de n'être pas filée. C'est peu probable, mais ouvre l'œil. Elle te rejoindra un peu plus tard.

CHAPITRE XI

Le timbre du téléphone résonnait lorsque Spade regagna son bureau après avoir vu Brigid partir pour la maison d'Effie Perine. Il prit l'appareil.

– Allô ?... Oui, lui-même... Oui... J'attendais... Mr. Gutman ? Oui, bien sûr... Je viens immédiatement... 12 C, entendu... Dans un quart d'heure...

Spade s'assit sur le coin du bureau et roula une cigarette. Le V fermé de sa bouche marquait cependant une sorte de satisfaction. Ses yeux, brillaient, à demi voilés par les paupières.

La porte s'ouvrit et Iva Archer entra.

– Bonjour chérie, dit le détective d'une voix machinalement amicale, tandis que son visage avait pris soudain une expression de joie un peu forcée.

– Oh, Sam, pardonne-moi, pardonne-moi ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée.

Elle était debout sur le seuil de la porte, serrant dans ses mains gantées un mouchoir bordé de noir. Elle le regardait d'un air apeuré. Ses paupières étaient rouges et gonflées.

– C'est entendu, je te pardonne, n'y pense plus ! dit-il sans bouger.

– Mais, Sam, gémit-elle, c'est moi qui ai envoyé les policiers chez toi. J'étais folle de jalousie. J'ai téléphoné que, s'ils venaient te surprendre, ils découvriraient peut-être l'assassin de Miles.

– Qu'est-ce qui t'a laissé penser ça ?

– Je ne l'ai jamais pensé, Sam. J'étais folle, je voulais te faire du mal.

– Tu as réussi, dit-il, la prenant par la taille et l'attirant près de lui. C'est fini maintenant. Une autre fois ne te mets pas des idées pareilles en tête.

– Non, promit-elle, jamais plus. Mais tu n'as pas été gentil, hier soir. Tu étais froid, distant, tu voulais te débarrasser de moi. Je t'avais attendu longtemps, pour t'avertir...

– De quoi ?

– Au sujet de Phil, mon beau-frère. Il sait que... que tu m'aimes. Miles lui avait fait part de mon intention de divorcer. Phil croit que tu as tué son frère parce qu'il refusait de m'accorder le divorce. Il m'a dit qu'il en était convaincu ; il l'a dit à la police.

– C'est gai, murmura Spade. Tu es venue m'avertir et, sous prétexte que j'avais à travailler, tu ne m'as rien dit et tu as aidé Phil...

– Pardon, gémit-elle. Je sais que tu ne pourras jamais me pardonner. Pardon, pardon ! Je regrette ce que j'ai fait.

– Tu as bien raison, approuva-t-il ; pour toi et pour moi. Est-ce que Dundy est venu te voir depuis, ou un autre policier ?

– Non, personne, dit-elle, ouvrant soudain des yeux alarmés tandis que ses lèvres tremblaient.

– Ils viendront bientôt. Mieux vaut qu'ils ne te voient pas ici. As-tu dit qui tu étais, quand tu as téléphoné ?

– Oh, non ! J'ai simplement dit que s'ils allaient chez toi, ils pourraient découvrir une piste intéressante, puis j'ai raccroché.

– D'où as-tu téléphoné ?

– De la pharmacie qui se trouve près de chez toi. Oh, Sam chéri, je…

Il lui caressa l'épaule de la main et dit d'une voix douce et aimable.

– C'était une sottise, mais n'y revenons pas. Rentre et pense à ce que tu répondras aux questions des policiers. Peut-être vaut-il mieux dire carrément : Non.

Il fronça les sourcils, regardant loin devant soi.

– Ou peut-être, reprit-il, serait-il bon de voir Sid Wise auparavant.

Il retira le bras qui tenait Iva par la taille et sortit une carte de sa poche. Il écrivit quelques mots au dos et la lui remit.

– Tu peux tout dire à Sid, ou presque tout, fit-il. Où étais-tu le soir où Miles a été tué ?

– Chez moi, répondit-elle sans hésiter.

Il secoua la tête et ricana.

– J'y étais, insista-t-elle.

– Non, dit-il, mais si tu insistes, je n'y vois pas d'inconvénient. Va voir Sid. C'est tout près, en sortant, à droite, le building en pierre rose. Bureau 827.

Les yeux bleus d'Iva interrogeaient les yeux gris jaunes de Spade.

– Pourquoi dis-tu que je n'étais pas chez moi ? demanda-t-elle, lentement.

– Parce que je sais que tu n'y étais pas.

– J'y étais, j'y étais ! s'écria-t-elle.

Ses lèvres frémissaient et la colère assombrissait son regard.

– C'est Effie Perine qui t'a raconté ça ! s'exclama-t-elle, indignée. J'ai vu qu'elle examinait mes vêtements. Tu sais qu'elle me déteste, Sam ! Pourquoi crois-tu ce qu'elle dit quand tu es convaincu qu'elle est prête à tout pour me nuire ?

Oh ! Jésus, ces femmes ! soupira Spade, regardant sa montre-bracelet. Il faut t'en aller, chérie, j'ai un rendez-vous urgent. Fais ce que tu veux, mais, à ta place, je dirais à Sid toute la vérité ou rien du tout. Je veux dire, bien entendu, que tu peux passer sous silence certains détails, mais n'en imagine pas d'autres pour les remplacer.

– Je t'ai dit la vérité, Sam ! protesta-t-elle.

– Non, mon petit, dit-il, se levant.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour approcher son visage du sien.

– Tu ne me crois pas ? murmura-t-elle.

– Non.

– Et tu ne veux pas me pardonner ce... ce que j'ai fait ?

– Mais si dit-il. Ça va. Sauve-toi.

Il se pencha et l'embrassa sur la bouche.

– Tu m'accompagnes chez Mr. Wise ?

– Je n'ai pas le temps et il est préférable que tu y ailles seule.

Il lui prit les bras, doucement, et se dégagea de leur étreinte, baisant un poignet entre la manche et le gant. Puis il la saisit aux épaules, la fit pivoter sur ses talons et la poussa lentement vers la porte.

– Sauve-toi !

La porte d'acajou de l'appartement 120, à l'Alexandria Hôtel, fut ouverte par le jeune homme à qui Spade avait parlé dans le hall du Belvédère.

– Hello ! fit le détective, aimablement.

L'adolescent ne répondit pas : il s'effaça, tenant le battant ouvert.

Spade entra : un petit homme ventru vint à sa rencontre.

Le petit homme était gras et mou. Des boursouflures couvraient ses joues roses, ses lèvres, sa bouche et son menton. Son ventre était comme un œuf énorme et semblait former le torse tout entier. Les jambes et les bras étaient pareils à des cônes pendants. Tandis qu'il marchait vers Spade, toutes les boursouflures bulbeuses de sa face bougeaient, tremblotaient à chaque pas, à la manière de ces bulles de savon encore réunies à l'extrémité du tuyau par où on les a soufflées. Les yeux, rapetissés par des poches et le gonflement des paupières, étaient noirs et luisants. Quelques mèches rares s'enroulaient, plaquées sur le crâne. L'homme portait une jaquette noire, un gilet noir, une cravate de soie noire, à plastron, piquée d'une perle rosée, un pantalon gris rayé et des souliers vernis.

Sa voix ressemblait à un ronronnement.

– Ah, Mr. Spade ! s'écria-t-il avec enthousiasme, tendant une main qui était comme une étoile rose et grasse.

Spade prit la main et sourit.

– Comment allez-vous, monsieur Gutman ?

Sans lâcher la main du détective, le petit homme tourna sur lui-même, prit de la main gauche le coude de Spade et le con-

duisit vers un fauteuil de peluche verte, près d'un guéridon où étaient posés un siphon, des verres, une bouteille de Johnnie Walker, une boîte de cigares – des Corona del Ritz – deux journaux et une boîte de pierre jaune.

Spade s'assit et Gutman emplit aussitôt deux verres – whisky et eau de seltz. L'adolescent avait disparu. Les portes ménagées sur trois côtés de la pièce étaient fermées. Le quatrième côté, derrière Spade, était un mur percé de deux fenêtres qui s'ouvraient sur Geary Street.

– Nous commençons bien ! ronronna le petit homme tendant un verre à son interlocuteur. Je n'aime pas ces gens qui ont peur qu'on leur verse trop de whisky. S'ils doivent se garder de boire, c'est qu'on ne saurait leur faire confiance quand ils ont bu.

Spade sourit, accepta le verre et s'inclina.

Gutman leva le sien et en regarda le contenu, par transparence. Il hocha la tête d'un air approbateur en voyant s'élever les minuscules bulles de gaz carbonique.

– Je bois, monsieur, dit-il aux paroles nettes et claires !

Ils burent et reposèrent leurs verres.

Gutman considéra Spade d'un air malin.

– Êtes-vous bavard ? demanda-t-il.

– J'adore causer.

– De mieux en mieux. Je déteste les gens laconiques. Ils choisissent généralement, pour intervenir, un moment défavorable, et prononcent des paroles qui ne conviennent point. Pour parler utilement, il faut un entrainement judicieux. Nous nous entendrons, monsieur, j'en ai l'impression.

Il tendit au détective la boîte de Coronas.

– Un cigare ?

Spade prit un cigare, en coupa l'extrémité et l'alluma. Le petit homme tira un fauteuil qu'il plaça de façon à se trouver en face de Spade. Puis, il prit son verre, un cigare et s'assit. Toutes les boursouflures de son visage semblèrent se replier, s'immobiliser. Il poussa un soupir de satisfaction et dit :

– Maintenant, monsieur, nous allons parler, si vous le voulez bien. Laissez-moi vous dire tout de suite que j'aime à causer avec un bavard.

– Bravo. Nous allons parler de l'oiseau noir.

Gutman éclata d'un rire qui secoua les boursouflures de son visage.

– Vous êtes l'homme qu'il me faut, monsieur, s'écria-t-il ; un homme comme je les aime, qui n'hésite pas et va droit au fait. « Nous allons parler de l'oiseau noir ! » dites-vous ? J'aime ça. Nous allons en parler tout de suite, mais, auparavant, je voudrais vous poser une seule question. Elle n'est peut-être pas nécessaire, mais nous permettra de discuter plus nettement. Représentez-vous, dans cette affaire, les intérêts de miss O'Shaughnessy ?

Spade lança, au-dessus de la tête de Gutman, une longue bouffée de fumée qui frissonna comme une grande plume. Il fronça les sourcils en regardant la cendre de son cigare, puis il répondit :

– Je ne puis dire oui, ni non. Ce n'est pas encore décidé.

Il leva la tête et regarda le petit homme.

– Cela dépend ! ajouta-t-il.

– De quoi ?

– Si je savais de quoi cela dépend, je pourrais répondre oui ou non, remarqua Spade en hochant la tête.

Gutman prit son verre, but une gorgée de whisky et suggéra :

– Cela dépend peut-être de Joel Cairo ?

– Peut-être, répondit Spade sans se compromettre.

Gutman se pencha en avant, autant que le volume de son ventre le permettait. Son sourire était engageant.

– On peut donc dire, ronronna-t-il, que c'est là toute la question : lequel des deux vous représentez ?

– Si vous voulez.

– C'est l'un ou l'autre, n'est-ce pas ?

– Je n'ai pas dit cela, protesta Spade.

Les yeux du petit homme brillèrent d'un éclat soudain. Sa voix baissa, il murmura :

– Qui encore ?

Spade montra sa poitrine, de l'extrémité de son cigare.

– Moi.

Gutman se renversa dans son fauteuil. Son corps se détendit. Il poussa un long soupir de satisfaction.

– C'est étonnant, merveilleux, ronronna-t-il. J'aime un homme qui n'hésite pas à déclarer qu'il songe à soi. C'est humain ! Je n'ai pas confiance dans les gens qui proclament sans cesse leur désintéressement.

Spade rejeta une bouffée de fumée. Son visage révélait une attention polie.

– Oui, dit-il. Si nous parlions de l’oiseau noir.

Le petit homme eut un sourire bénévole.

– Parlons-en.

Il loucha de telle façon que les boursouflures de son visage, rassemblées, dissimulaient presque entièrement ses yeux qui brillaient comme une mince raie noire.

– Monsieur Spade, dit-il, avez-vous une idée de ce que peut rapporter cet oiseau noir ?

– Non.

Gutman se pencha de nouveau en avant et posa sa main rose sur le bras du fauteuil de Spade.

– Si je vous le disais, monsieur, si je vous en disais seulement la moitié, vous me traiteriez de menteur.

– Non, dit Spade en souriant ; non, même si je le pensais. Mais vous pouvez éviter de courir ce risque en me mettant au courant et je calculerai le profit que nous en pourrions tirer.

– Impossible, monsieur, dit Gutman éclatant de rire. Personne ne peut le faire sans posséder la connaissance des choses de cette espèce et – il s’interrompit – l’oiseau noir est unique en son genre.

Un rire secoua son visage boursouflé, puis, brusquement, l’homme devint grave et demeura bouche bée, considérant Spade avec une insistance de myope.

– Prétendez-vous n’être pas au courant ? demanda-t-il, d’une voix transformée par l’émotion.

Spade eut un geste indifférent, de la main qui tenait son cigare.

– À quoi bon ! dit-il d'un ton léger. Je sais comment est fait l'oiseau noir. Je sais quelle importance vous attachez à sa possession. C'est tout.

– Elle ne vous a donc rien dit ?

– Miss O'Shaughnessy ?

– Oui. Une charmante fille, monsieur.

– Certes. Non, elle ne m'a rien dit.

Les yeux du petit homme étaient comme deux flèches minces et luisantes, embusquées derrière les boursouflures roses des paupières.

– Elle doit savoir, murmura-t-il. Puis : Et Cairo ne vous a rien dit non plus ?

– Cairo est malin. Il est prêt à acheter l'oiseau, mais il ne veut pas courir le risque de m'apprendre les détails que j'ignore.

Gutman passa l'extrémité de sa langue sur ses lèvres.

– Combien le paierait-il ?

– Dix mille dollars.

– Dix mille, ricana-t-il, et en dollars, pas même en livres ! Voilà bien les Grecs ! Et qu'avez-vous répondu ?

– J'ai dit que si je lui remettais l'oiseau, il devrait me payer la somme.

– Ah, oui ! *Si !* Très astucieux.

Le front du petit homme se plissait en sillons rosés.

– Ils doivent savoir, murmura-t-il. Croyez-vous qu'ils sachent, monsieur ? Qu'en pensez-vous ?

– Je ne puis vous être d'aucun secours, avoua Spade. Cairo n'a pas dit qu'il savait et n'a pas dit qu'il ne savait pas. Elle a dit qu'elle ne savait pas, mais j'ai pensé qu'elle mentait.

– Ce n'était pas maladroit, dit Gutman.

On sentait que son esprit était ailleurs. Il se gratta la tête. Il fronça les sourcils et son front se barra de profonds sillons rouges. Il bougea dans son fauteuil, autant que sa corpulence et la solidité du siège le permettaient. Il ferma les yeux, puis les rouvrit, brusquement écarquillés.

– Il se peut qu'ils ne sachent rien ! s'écria-t-il.

Sa face rose et boursouflée se détendit et révéla une joie ineffable.

– S'ils ne savent rien, cria-t-il, je suis le seul, sur la terre entière, dans le monde entier, qui connaisse la vérité !

Spade sourit légèrement.

– Je suis très heureux de m'être adressé à la seule personne compétente, dit-il.

Le petit homme eut un sourire un peu vague. La joie qui avait éclaté sur son visage venait soudain de s'évanouir. Ce visage était comme un masque au sourire figé, aux yeux scrutateurs, placé entre Spade et les pensées de Gutman. Son regard, fuyant celui du détective, glissa vers le guéridon.

– Bonté du Ciel, dit-il, votre verre est vide !

Il se précipita pour préparer deux autres whisky and sodas.

Spade demeura immobile jusqu'à ce que le petit homme, d'un geste large, lui eût offert un verre plein.

– Voilà qui ne fait jamais de mal, dit celui-ci en s'inclinant, d'un air jovial.

Alors, le détective se leva, s'approcha de Gutman et abaissa vers lui un regard dur et brillant. Il leva son verre.

– Je bois aux paroles nettes et claires, dit-il, d'une voix sèche et menaçante.

Le petit homme éclata de rire et but. Puis il se rassit, tenant son verre à deux mains, contre son ventre, et il sourit à Spade.

– Eh bien, monsieur, c'est peut-être surprenant, dit-il, mais il se peut qu'ils ignorent ce qu'est exactement l'oiseau noir et que personne ne le sache, excepté votre serviteur : Casper Gutman, Esquire.

– Parfait ! dit Spade, debout, les jambes légèrement écartées. Quand vous m'aurez mis au courant, nous serons deux, Mr. Gutman.

– C'est exact – mathématiquement, dit le petit homme, dont le regard brilla soudain, mais – son sourire s'élargit – je ne sais pas si je vais vous mettre au courant.

– Ne soyez pas idiot, dit Spade patiemment. Vous savez ce qu'est l'oiseau. Je sais où il est.

– Où est-il ?

Spade parut ignorer la question.

Mr. Gutman pinça les lèvres, leva les sourcils et inclina un peu la tête à gauche.

– Voyez-vous, dit-il tranquillement, vous me demandez de parler et vous refusez de répondre. Ce n'est pas équitable. Non, non, nous ne pouvons nous entendre.

Le visage de Spade se ferma et pâlit brusquement. Il parla très vite, d'une voix rauque et sauvage.

– Réfléchissez et réfléchissez vite. J'ai dit à votre avorton – je veux parler de votre petite tante – que vous devriez parler

avant la fin. Je vous le répète ; vous parlerez aujourd'hui. Demain ce sera trop tard. Croyez-vous que je vais ainsi perdre mon temps, avec votre secret ? Bon Dieu ! Je sais exactement ce que contiennent les caves de l'Hôtel des Monnaies et cela ne me fait ni froid ni chaud ! Je puis mener l'affaire sans vous ! Peut-être auriez-vous pu réussir sans moi si vous m'aviez ignoré. Il est trop tard. Pas à San-Francisco. C'est oui ou non – et aujourd'hui même !

Il se retourna et jeta furieusement son verre contre le guéridon. Le verre se brisa et le liquide qu'il contenait se répandit sur la table et coula sur le tapis. Spade, insensible aux conséquences de son geste, tourna sur ses talons pour faire face à Gutman.

Le petit homme, ignorant aussi la chute du verre, demeurait immobile, les lèvres pincées, les sourcils levés, la tête penchée à gauche : attitude dont il ne s'était pas départi pendant la furieuse sortie de Spade.

– Autre chose, ajouta le détective, furieux. Je ne veux pas...

La porte, à gauche de Spade, s'ouvrit. Le jeune homme entra, repoussa le battant et se tint debout, les mains aux hanches. Les yeux sombres, pupilles agrandies, il regardait Spade, des épaules aux genoux, puis son regard remonta et se fixa sur le mouchoir de soie qui sortait de la poche du veston du détective.

– Autre chose, répéta Spade, les yeux fixés sur le jeune homme. Que votre tueur à la manque ne se trouve pas dans mon chemin, sinon, je le tuerai. Je ne puis le voir. Il m'irrite. Je le tuerai sans lui donner une chance de se défendre !

Les lèvres de l'adolescent frissonnèrent. Il eut un pâle sourire, mais il ne dit rien et ne leva pas les yeux.

– Je dois reconnaître, monsieur, dit le petit homme d'un ton conciliant, que vous avez un tempérament un peu vif.

Spade éclata de rire. Il marcha vers la chaise où était posé son chapeau, le prit, le mit rageusement, puis il étendit le bras, l'index pointé vers le ventre de Gutman, et sa voix tonnante emplit la pièce.

– Réfléchissez et réfléchissez bien ! cria-t-il. Je vous donne jusqu'à 5 heures et demie. Après, fini, pour de bon !

Il laissa retomber son bras et, les sourcils froncés, regarda successivement le petit homme et l'adolescent. Puis, il tourna sur ses talons et gagna la porte.

– Cinq heures et demie ! dit-il en l'ouvrant. Après, rideau !

Le jeune homme, les yeux fixés sur la poitrine de Spade, répéta l'injure qu'il avait, par deux fois, prononcée dans le hall du Belvédère. Sa voix était basse, amère.

Spade claqua la porte.

CHAPITRE XII

Spade descendit par l'ascenseur. Son visage était blême et couvert de minuscules gouttes de sueur. Ses lèvres étaient sèches. Quand il tira son mouchoir pour s'essuyer le front, il vit que sa main tremblait et il la regarda avec un rictus qui découvrit ses dents.

– Fu-u-u ! fit-il, dans un souffle, mais avec une telle violence que le garçon de l'ascenseur tourna la tête, par-dessus son épaule, pour demander : « Monsieur ? »

Le détective descendit Geary Street jusqu'au Palace Hôtel où il entra pour déjeuner. Son visage avait perdu sa pâleur, ses lèvres leur sécheresse, lorsqu'il s'assit. Il mangea de grand appétit, sans hâte, puis il alla chez Sid Wise.

Quand Spade entra, l'avocat se rongeait les ongles et regardait fixement la grande baie de son bureau. En voyant son ami, il ôta ses doigts de sa bouche et fit pivoter son fauteuil tournant.

– Hello ! prends un siège, dit-il.

Spade poussa un fauteuil près de la table couverte de dossiers et s'assit.

– Est-ce que Mrs Archer est venue ? demanda-t-il.

– Oui.

Une faible lueur brilla dans les yeux de Wise.

– Tu vas épouser la dame, Sammy ?

Spade soupira, par le nez.

– Nom de Dieu ! grogna-t-il ; toi aussi ?

Un sourire un peu las détendit les lèvres de l'avocat.

– Si tu ne l'épouses pas, tu vas te mettre une belle affaire sur les bras !

Spade leva les yeux et s'arrêta de rouler sa cigarette.

– Tu veux dire que c'est toi qui auras l'affaire sur les bras. C'est ton boulot. Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– De toi ?

– De tout ce que je devrais savoir ?

Wise passa la main sur ses cheveux. Des pellicules tombèrent sur le col de son veston.

– Elle m'a dit qu'elle avait essayé d'obtenir le divorce dans l'intention...

– Ça, je le sais, coupa Spade. Parle-moi de ce que je ne sais pas.

– Comment saurais-je...

– Ça va, ça va, dit Spade en allumant sa cigarette. Parle-moi des choses que tu ne dois pas me révéler.

– Oh, Sammy, fit l'avocat d'un ton de reproche, ce n'est pas...

Le détective leva les yeux au plafond et gémit :

– Oh, mon Dieu ! il est mon avocat, il a fait sa fortune grâce à moi, et il faudrait que je me jette à ses genoux pour le supplier de parler.

Il abaissa son regard sur Wise.

– Pourquoi diable crois-tu que je l'ai envoyée ici ?

Wise fit une grimace.

– Encore un client comme toi, grommela-t-il, et je serai dans une maison de fous… ou en prison.

– Tu y retrouverais la plupart de tes clients. T'a-t-elle dit où elle était le soir du crime ?

– Oui.

– Où ?

– Elle le suivait.

Spade sursauta. Il eut un battement de paupières et s'exclama, d'un air d'incrédulité :

– Jésus ! ces femmes !

Puis il se mit à rire. Son visage et son corps se détendirent.

– Qu'est-ce qu'elle a vu ? demanda-t-il.

– Pas grand'chose, dit Wise. Quand il est arrivé pour dîner, il lui a dit qu'il avait un rendez-vous au Saint-Mark, avec une femme. Il a insisté, en prétendant que le moment était favorable pour obtenir le divorce qu'elle désirait tant. Elle a pensé d'abord qu'il voulait la faire marcher. Il savait…

– Je connais l'histoire. Passe. Dis-moi ce qu'elle a fait.

– Je te le dirai si tu me laisses une chance de parler. Après le départ de Miles, elle a songé qu'il était possible qu'il eût ce rendez-vous. Tu le connaissais, il était…

– Passe le caractère de Miles. Après ?

– Tu mériterais que je ne te dise rien du tout. Elle a pris la voiture au garage et elle l'a arrêtée devant le Saint-Mark, de l'autre côté de la rue. Elle a vu sortir son mari de l'hôtel, filant un couple. Elle m'a dit que la femme était celle qui t'accompagnait hier soir. Elle comprit qu'il travaillait, qu'il s'était joué d'elle. Elle a dû être vexée et furieuse, à en juger par

le ton de sa voix pendant qu'elle me racontait cette partie de l'histoire. Elle a suivi Miles, afin de se convaincre qu'il était occupé à une filature, puis elle est allée chez toi. Tu étais sorti ?

– Quelle heure ?

– Quand elle est allée chez toi ? Entre 9 heures 30 et 10 heures, la première fois.

– La première fois ?

– Oui. Elle est revenue, après une demi-heure, vers 10 heures 30. Tu n'étais pas rentré. Elle est allée au cinéma.

– Elle est allée au cinéma à 10 heures 30 ? demanda Spade les sourcils froncés.

– Elle le dit. Au cinéma qui est dans Powell Street et demeure ouvert jusqu'à une heure. Elle ne voulait pas rentrer chez elle la première. Miles était toujours furieux quand il ne la trouvait pas à la maison.

Wise parlait d'une voix de plus en plus lente. Une lueur sardonique s'allumait dans ses yeux.

– Elle avait décidé, reprit-il, de ne pas retourner chez toi à une heure aussi avancée. Tu n'aurais peut-être pas aimé ça. Elle est allée souper chez Tait, celui d'Ellis Street, puis elle est rentrée, seule.

L'avocat se renversa dans son fauteuil et attendit que Spade parla.

– Tu crois ça ? dit-il enfin.

– Et toi ?

– Qu'est-ce qui me prouve que vous n'avez pas arrangé la chose tous les deux ?

– Ne dis pas de bêtises, Sam, répondit l'avocat en souriant. Tu sais à qui tu t'adresses.

– Bien. Alors ? Miles n'était pas rentré ; il était près de deux heures : il était mort.

– Miles n'était pas rentré, reprit Wise. Cela semble l'avoir plongée dans une rage nouvelle. Alors, elle est allée rechercher la voiture au garage et elle est retournée chez toi.

– Et je n'y étais pas. J'étais allé reconnaître le corps de Miles. Jésus, quelle partie de cache-cache ! Alors ?

– Alors, elle est rentrée. Comme elle se couchait, ta secrétaire est venue lui apprendre la mort de son mari.

Spade ne répondit pas avant d'avoir roulé et allumé une cigarette.

– Ça va, dit-il enfin. Ça paraît concorder avec les renseignements que j'ai déjà obtenus.

Wise observait curieusement le visage de son ami.

– Mais tu n'y crois pas ? dit-il.

Spade ôta sa cigarette de ses lèvres.

– Ni oui, ni non, fit-il. Je n'en sais rien.

L'avocat sourit et haussa les épaules d'un air las.

– C'est bien, soupira-t-il, alors je suis un faux-frère ? Pourquoi ne prends-tu pas un autre avocat... honnête, en qui tu puisses avoir confiance ?

– Il est mort, celui-là ! dit Spade, se levant. Tu deviens susceptible ? Je n'ai pas assez de boulot ? Il faut maintenant que je sois poli avec toi ? Qu'est-ce que j'ai oublié ? La génuflexion en entrant ?

Sid Wise sourit, un peu gêné.

– Ce que tu peux être empoisonnant, Sammy, dit-il.

Effie Perine était debout, au centre du bureau quand Spade entra. Elle le regarda d'un air soucieux.

– Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle.

– Qu'est-il arrivé, où ? fit Spade, dont le visage se ferma instantanément.

– Pourquoi n'est-elle pas venue ?

Le détective fit deux pas rapides et prit la secrétaire aux épaules.

– Elle n'est pas chez toi ? cria-t-il.

Effrayée, elle fit non de la tête, violemment.

– J'ai attendu, attendu, et elle n'est pas venue. J'ai essayé de t'appeler au téléphone, sans résultat. Alors, je suis venue.

Spade fit un pas en arrière, enfonça les mains dans ses poches.

– Encore une partie de cache-cache ! dit-il d'une voix basse, avec une sorte de rage.

Il se mit à arpenter le bureau.

– Téléphone à ta mère, dit-il brusquement. Demande si elle est arrivée.

Il se remit à marcher de long en large, tandis qu'elle téléphonait.

– Non, dit-elle en raccrochant. Est-elle partie en taxi ?

Il poussa un grognement qui voulait sans doute dire oui.

– Es-tu certain que personne ne l'a suivie ?

Spade s'arrêta. Les mains sur les hanches, il regarda fixement Effie et lui parla d'une voix furieuse.

– Personne ne l'a suivie ! Pour qui me prends-tu ? Un écolier ? Je suis resté dans la voiture pendant une douzaine de blocs.

– Oui... mais...

– Mais elle n'est pas arrivée. Tu viens de me le dire et je le crois.

Effie Perine, les larmes aux yeux, se mit à renifler.

– Tu agis, en tout cas, comme un écolier, murmura-t-elle.

Spade grogna et marcha vers la porte.

– Je sors, je vais la chercher et la trouver, dussé-je descendre dans les égouts. Reste ici jusqu'à mon retour ou jusqu'à ce que je téléphone. Nom de Dieu ! tâchons de travailler sérieusement.

Il sortit, parcourut la moitié de la distance qui le séparait de l'ascenseur, puis il revint sur ses pas. Effie Perine était assise devant son bureau quand il ouvrit la porte.

– Tu devrais me connaître assez, dit-il, pour ne pas t'emballer quand je parle ainsi.

– Si tu crois que je fais la moindre attention à toi, tu te trompes, dit-elle, croisant les bras et tâtant ses épaules du bout des doigts. Je ne pourrai porter une robe décolletée avant quinze jours, espèce de brute !

Il sourit humblement.

– Pardon, chérie ! dit-il.

Il s'inclina et ressortit.

Deux taxis jaunes étaient arrêtés à la station. Leurs chauffeurs causaient, debout sur le trottoir.

– Où est le rouquin qui était là à midi ? demanda Spade.

– Parti avec un client.

– Il reviendra ici ?

– Oui.

– Le voici, dit l'autre chauffeur.

Spade fit quelques pas et attendit que le chauffeur blond eût rangé sa voiture derrière les deux autres. Quand l'homme descendit, Spade alla vers lui.

– J'ai pris votre taxi avec une femme, vers midi. Vous nous avez menés le long de Stockton Street. Je suis descendu à Jones Street.

– Je m'en souviens, dit le chauffeur.

– Je vous ai donné une adresse – 9e Avenue. Vous n'avez pas mené la cliente à cette adresse. Où est-elle allée ?

Le chauffeur se gratta la joue et regarda Spade d'un air méfiant.

– Je ne sais pas, dit-il.

Spade lui tendit l'une de ses cartes.

– Si vous craignez une histoire, dit-il, menez-moi au bureau de la compagnie et le directeur vous autorisera à me répondre.

– Oh, après tout ! dit le chauffeur, haussant les épaules. Je l'ai menée au Ferry Building.

– Seule ?

– Oui.

– Elle ne s’est pas arrêtée ailleurs ?

– Non. Voici comment les choses se sont passées : après que vous êtes descendu, j’ai continué jusqu’à Polk Street. Là, elle a frappé à la glace, disant qu’elle voulait un journal. Je me suis arrêté à un coin de rue, j’ai sifflé, un vendeur lui a tendu le journal.

– Lequel ?

– Le *Call*. Après avoir traversé Van Ness Street, elle a de nouveau frappé à la glace et m’a demandé de la mener au Ferry Building.

– Est-ce qu’elle avait l’air inquiète ?

– Non.

– Et, au Ferry Building ?

– Elle est descendue, elle m’a payé.

– Quelqu’un l’attendait ?

– Je ne crois pas.

– Où est-elle allée ?

– Vers l’entrée du building.

– Elle avait le journal ?

– Oui, plié sous le bras.

– La feuille rose à l’extérieur ?

– Ça, capitaine, je ne l’ai pas remarqué.

– Merci, dit Spade. Achetez un bon cigare.

Il lui tendit un dollar.

Le détective acheta un numéro du *Call* et parcourut rapidement les titres en caractères gras qui marquaient la première page. Puis il feuilleta le journal. Rien ne parut attirer son attention jusqu'à la page 35 : prévisions météorologiques, arrivées et départs de bateaux, divorces, naissances, mariages et décès. Il consulta la liste des décès, passa aux pages 36, 37 et 38 – la dernière. Il soupira, plia le journal, le mit dans sa poche et roula une cigarette.

Puis il remonta Stockton Street, pensif. Après quelques minutes, il héla un taxi et se fit mener au Coronet.

Il pénétra dans l'appartement de Brigid, grâce à la clef que la jeune fille lui avait laissée. La robe bleue qu'elle avait portée la veille était jetée sur le lit. Les bas et les escarpins étaient sur le tapis. La boîte de marqueterie qui avait contenu les bijoux était vide, ouverte sur la coiffeuse. Spade fronça les sourcils, passa le bout de sa langue sur ses lèvres, fit le tour de l'appartement sans toucher à rien et sortit.

Au moment de pénétrer dans le building où était son bureau, le détective se trouva face à face avec le jeune homme qu'il avait vu chez Gutman. Celui-ci se plaça devant lui, comme pour lui barrer la route.

– Venez, dit-il, il veut vous voir.

L'adolescent tenait ses mains dans les poches de son pardessus. Ces poches paraissaient gonflées par autre chose que les mains fines du jeune homme.

Spade ricana et dit, moqueur.

– Je ne vous attendais pas avant 5 h 25. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre.

Le garçon leva les yeux et regarda la bouche de Spade. Puis il dit, de la voix étouffée de quelqu'un qui souffre :

– Continuez à vous foutre de moi et vous retirerez bientôt du plomb de votre nombril.

Spade éclata de rire.

– Les tueurs d'occasion sont toujours très forts pour le boniment, dit-il. Allons.

Ils descendirent Sutter Street côte à côte. L'adolescent tenait ses mains dans ses poches. Ils allèrent quelques minutes sans rien dire. Puis Spade murmura :

– Il y a longtemps que vous avez quitté les coins où ça barde ?

Le jeune homme ne parut pas entendre.

– Avez-vous jamais… reprit Spade qui s'interrompit aussitôt.

Une lueur douce s'alluma dans ses yeux jaunes. Il ne parla plus.

Ils entrèrent à l'Alexandria et montèrent au douzième étage. Là, ils prirent le couloir qui menait à l'appartement de Gutman. Ils étaient seuls.

Spade traîna un peu. À une quinzaine de pas de la porte, il était derrière le jeune homme. Il se baissa brusquement et le saisit aux avant-bras. Il poussa en avant de façon que les mains de l'adolescent, dans les poches, soulevèrent le pardessus. Le garçon lutta, se débattit, impuissant à se dégager de l'étreinte du détective. Il rua, mais les coups de pied passaient entre les jambes écartées de Spade qui souleva son adversaire et le pla-

qua de nouveau, sans bruit, sur le tapis épais. Alors, les mains du détective glissèrent dans les poches, serrant les poignets du jeune homme qui grinçait des dents.

Ils demeurèrent un long moment immobiles, puis les bras du garçon cessèrent de résister. Spade fit un pas en arrière : il tenait dans chaque main un lourd automatique.

Le jeune homme se retourna, atrocement pâle, les mains toujours dans les poches de son pardessus. Il considéra la poitrine du détective, sans rien dire.

Spade empocha les pistolets et ricana.

– Venez, dit-il. Le patron va penser que vous n'êtes pas sérieux.

Il frappa à la porte.

CHAPITRE XIII

Gutman ouvrit. Un joyeux sourire éclaira son visage gras et rose.

– Entrez, monsieur, dit-il, tendant la main. Entrez.

Spade serra la main tendue et entra. Le jeune homme venait derrière lui. Gutman ferma la porte. Le détective tira de sa poche les deux pistolets et les tendit à Gutman.

– Voici, dit-il. Vous ne devriez pas le laisser sortir avec ça. Il pourrait se blesser.

Le petit homme éclata de rire et prit les pistolets.

– Voyons, voyons, qu'est-ce que c'est ? dit-il regardant tour à tour Spade et l'adolescent.

– Un cul-de-jatte lui avait enlevé les deux automatiques, dit le détective, et je les lui ai fait rendre.

Le jeune homme, très pâle, prit les pistolets et les remit dans ses poches sans dire un mot.

– Bon Dieu, monsieur, dit Gutman qui s'était remis à rire, vous êtes un homme étonnant et digne d'être connu. Asseyez-vous. Donnez-moi votre chapeau.

L'adolescent quitta la pièce par la porte à droite de l'entrée.

Gutman installa Spade dans un fauteuil de peluche verte, près du guéridon ; il lui offrit un cigare, lui donna du feu, prépara deux whisky and sodas et, le verre en main, s'assit en face du détective.

– Tout d'abord, monsieur, dit-il, je voudrais vous présenter mes excuses...

– Laissons cela, coupa Spade, et parlons de l'oiseau noir.

Le petit homme hocha la tête et regarda Spade d'un air amical.

– C'est parfait, dit-il, parlons-en. Vous n'avez jamais rien entendu d'aussi extraordinaire, dans toute votre carrière de détective.

Spade approuva d'un geste poli.

Gutman, les yeux à demi fermés, demanda :

– Que savez-vous, monsieur, de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés plus tard Chevaliers de Rhodes ?

Spade agita son cigare en un geste vague.

– Pas grand chose, avoua-t-il. Ce n'est pas au temps des Croisades ?

– Très bien ! Vous avez oublié, sans doute, que Soliman le Magnifique les chassa de Rhodes en 1523 ?

– Je ne l'ai, sans doute, jamais su.

– Eh bien, monsieur, les Hospitaliers se réfugièrent en Crète. Ils y demeurèrent 7 ans, jusqu'en 1530, date à laquelle ils réussirent à persuader l'empereur Charles-Quint de leur céder – Gutman leva trois doigts rosés et gras et compta : Malte, Gozzo et Tripoli.

– Oui ?

– Oui, monsieur, mais aux conditions suivantes : ils devaient payer annuellement à l'empereur un tribut consistant en un faucon, marquant ainsi la soumission de l'Ordre à l'Espagne,

car Malte devait retourner à cette nation si les Hospitaliers cessaient de l'occuper. Comprenez-vous ? Ils ne pouvaient abandonner ni vendre l'île.

– Oui.

Le petit homme regarda, par-dessus son épaule, pour vérifier que les trois portes étaient fermées, puis il approcha son fauteuil de celui de Spade et baissa la voix.

– Avez-vous une idée, murmura-t-il, de l'incommensurable richesse de l'Ordre, à cette époque ?

– Si j'ai bonne mémoire, dit Spade, ils n'étaient pas à plaindre.

– Certes non, dit Gutman avec un sourire indulgent. Vous ne pouvez imaginer l'importance de leurs trésors. Pendant de longues années, ils avaient dépouillé les Sarrazins de leur or, de leurs pierres et de leurs étoffes précieuses, accumulant ainsi la crème de la crème de l'Orient. C'est historique, monsieur. Personne n'ignore que les Croisades enrichirent les Templiers.

« Charles-Quint leur cède donc l'île de Malte, n'exigeant qu'un tribut annuel insignifiant. Il n'est pas étonnant que les riches chevaliers aient tenté d'exprimer leur gratitude à l'égard de l'empereur en lui envoyant, pour payer le premier tribut, au lieu d'un oiseau vivant, un faucon d'or massif, incrusté, des serres au bec, des pierres les plus précieuses de leurs coffres. C'est ce qu'ils ont fait. Et leurs pierres précieuses étaient les plus belles du monde !

Gutman s'interrompit. Ses yeux noirs, luisants, scrutaient le visage de Spade qui demeurait calme et immobile.

– Que pensez-vous de tout cela ? demanda le petit homme.

– Je l'ignorais.

– Ce sont des faits, reprit Gutman avec un sourire protecteur, des faits historiques. Ce n'est pas l'histoire qu'on enseigne à l'école, ni celle imaginée par Mr. Wells, c'est la vraie histoire.

Il se pencha en avant.

– Les archives de l'Ordre, depuis le douzième siècle, sont à Malte, presque complètes. Elles ne contiennent pas moins de trois – il leva trois doigts – indications se rapportant au faucon incrusté de pierres précieuses. Dans l'ouvrage de J. Delaville le Roulx : *Les Archives de l'Ordre de Saint-Jean,* il y a un renseignement, indirect, c'est vrai. Et l'opuscule, non publié parce que jamais terminé, le supplément à l'ouvrage de Paoli : *Dell'origine ed instituto del sacro militar ordine,* fait clairement allusion aux faits que je viens de vous rapporter.

– Très bien, dit Spade.

– Très bien, en effet, monsieur. C'est le Grand Maître Villiers de l'Isle-Adam qui a fait fondre et orner le faucon, haut d'un pied, par des esclaves turcs emprisonnés à Saint-Angelo. Puis il l'envoya à l'empereur Charles, alors en Espagne, à bord d'une galère commandée par un certain Cormier ou Corvère, un Français, Chevalier de l'Ordre.

La voix du petit homme baissa encore.

– Le faucon n'arriva jamais en Espagne. Avez-vous entendu parler de Barberousse, Khair-el-Din ? Non ? C'était un amiral, chef des pirates algériens. Il s'empara de la galère de Malte et emporta le faucon à Alger. C'est un fait. C'est un fait que l'historien français Pierre Dan a mentionné dans sa correspondance. Il a écrit, d'Alger, que l'oiseau était demeuré près de cent ans dans la ville blanche, jusqu'au jour où Sir Francis Verney, l'aventurier anglais qui s'était joint aux pirates africains, l'a emporté. Était-ce la même statuette ? Pierre Dan en était convaincu et cela me suffit.

« Lady Frances Verney n'en dit rien dans : *La famille Verney au XVIIe siècle,* c'est certain. J'ai cherché en vain. Mais il est certain aussi que Sir Francis ne possédait plus le faucon quand il est mort misérablement à l'hôpital de Messine, en 1615, sans une livre. Ce que l'on ne peut nier, c'est que le joyau demeura en Sicile et devint la propriété du roi Victor-Amédée II, en 1713. Ce prince en fit don à sa femme quand il se maria, à Chambéry, après son abdication. Cela, c'est un fait indéniable, monsieur. Carutti, l'auteur de : *Storia del Regno di Vittorio Amadeo II,* l'affirme.

« Peut-être Amédée et sa femme l'ont-ils apporté plus tard à Turin, quand le prince a tenté de revenir sur son abdication ? Quoi qu'il en soit, il tomba entre les mains d'un Espagnol servant à l'armée qui prit Naples en 1734, le père de Don José Monino y Redondo, comte de Floridablanca et premier ministre du roi Charles III. Il dut rester dans cette famille jusqu'à la fin de la guerre Carliste, vers 1840. Puis, on le retrouve à Paris, au moment où les Carlistes, vaincus, s'étaient réfugiés en France. Celui qui l'apporta devait ignorer sa valeur. Le joyau avait été, en effet, par précaution, recouvert d'une couche d'émail qui le faisait apparaître comme une statuette noire. Sous ce déguisement, il fut, pendant soixante-dix ans, traîné et jeté çà et là par des acheteurs successifs et des marchands trop bêtes pour voir quel trésor passait dans leurs mains.

Le petit homme sourit et hocha la tête d'un air plein de regret.

« Pendant soixante-dix ans, monsieur, répéta-t-il, cette merveille, comme un ballon de football, roula dans les ruisseaux de Paris – jusqu'en 1911, où un marchand grec : Charilaos Koustantinides l'acheta dans une obscure boutique de brocanteur. Le Grec n'hésita pas à l'acquérir ; il en connaissait l'origine et il ne fut point dupe de la couche d'émail. En fait, monsieur, c'est Charilaos qui a reconstitué l'histoire du faucon. J'ai, au prix de

gros sacrifices, arraché au Grec son secret et, depuis, je n'ai ajouté à l'histoire que quelques détails.

« Charilaos n'était pas pressé de convertir sa découverte en espèces sonnantes. Il n'ignorait pas que, quelle que fût la valeur intrinsèque du faucon, un prix plus important pouvait être obtenu de l'un des Ordres actuels qui se réclament des Hospitaliers : l'Ordre Anglais de Saint-Jean de Jérusalem, le Johanniterorden prussien, l'Ordre de Malte. Il suffisait de prouver l'authenticité du joyau.

Gutman prit son verre, sourit en le voyant vide et se leva pour l'emplir en même temps que celui de Spade.

– Est-ce que vous commencez à croire que je dis la vérité ? demanda-t-il à Spade.

– Je n'ai jamais dit que je n'y croyais pas.

– Non, mais vous aviez un drôle d'air, dit Gutman en riant.

Il s'assit, but, et s'essuya les lèvres.

– Afin de poursuivre tranquillement ses recherches historiques, Charilaos avait recouvert le faucon d'une nouvelle couche d'émail. Or, un an exactement après le jour où il l'avait découvert, et trois mois environ après qu'il m'eût conté l'histoire de l'oiseau, je lus dans le *Times*, à Londres, que Charilaos avait été assassiné et sa maison cambriolée. Je courus à Paris. Le faucon avait disparu. J'étais fou, monsieur ! Je ne croyais pas qu'un autre que moi connût le secret du Grec. À la réflexion, je conclus, en constatant le nombre important des objets dérobés, que le voleur avait emporté l'oiseau sans connaître sa valeur réelle. Je vous assure qu'un voleur au courant ne se serait pas chargé d'autre chose – excepté peut-être des Diamants de la Couronne.

Il ferma les yeux et sourit avec complaisance à quelque pensée qu'il n'exprima pas. Quand il rouvrit les yeux, il continua :

– Il y a dix-sept ans de cela. Oui, monsieur, dix-sept ans pour retrouver cet oiseau. Je le voulais, je le veux, et je ne me décourage pas facilement. Je l'aurai. Je découvris donc qu'il était chez un général russe, nommé Kemidov, qui habitait un faubourg de Constantinople. Il ignorait la valeur du faucon. Pour lui c'était une statuette d'émail noir. Malheureusement, cet homme avait un gros défaut : l'esprit de contradiction, et il refusa de me le vendre. Peut-être manifestai-je trop d'empressement, d'impatience. Je dus me montrer maladroit. Je craignais tant que le général fît une enquête ou eût l'idée de gratter la couche d'émail. Je décidai donc d'envoyer des… représentants, avec la mission de s'en emparer à n'importe quel prix. Ils réussirent, mais je n'ai jamais eu le faucon.

Il se leva et posa sur le guéridon son verre vide.

– Mais je l'aurai, dit-il. Votre verre, monsieur ?

– En somme, l'oiseau ne vous appartient pas ; il est la propriété du général, dit Spade.

– Appartenir ? dit gaiement le petit homme. Vous pouvez soutenir aussi qu'il appartient au roi d'Espagne, mais il me semble que, dans un cas pareil, possession vaut titre.

– Alors, il est actuellement à Miss O'Shaughnessy ?

– Non, monsieur, elle l'a obtenu en mon nom.

– Oh ! fit Spade, ironique.

Gutman, pensif, regardait le bouchon de la bouteille de whisky.

– Il n'y a pas de doute qu'elle l'ait en ce moment ? demanda-t-il.

– Il y en a très peu.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas.

Le petit homme posa très fort la bouteille sur le guéridon.

– Vous avez dit que vous le saviez, protesta-t-il.

Spade eut un geste insouciant.

– Je voulais dire, expliqua-t-il, que je saurais où le trouver au moment opportun.

Les boursouflures du visage de Gutman, un instant soulevées, s'aplatirent.

– Alors, vous savez ?

– Oui.

– Où ?

– Fiez-vous à moi. C'est mon affaire.

– Mais, quand ?

– Quand je serai prêt.

Le petit homme, les lèvres serrées, ébaucha un sourire.

– Où est Miss O'Shaughnessy ? demanda-t-il.

– En lieu sûr.

Gutman approuva, souriant.

– Je m'en rapporte à vous, monsieur, dit-il. Mais avant de parler chiffres, répondez-moi : quand pouvez-vous me livrer le faucon ?

– Dans un ou deux jours.

– C’est parfait, fit le petit homme, hochant la tête. Mais nous ne buvons pas.

Il se tourna vers le guéridon, versa du whisky et de l’eau de Seltz dans les verres, en poussa un vers Spade et leva le sien.

– Je bois, monsieur, dit-il, à notre affaire et à nos bénéfices.

Ils burent, puis Gutman se rassit.

– De quel ordre sera ma part des bénéfices ? demanda Spade.

Gutman regarda amoureusement son verre, but, et dit :

– J’ai deux propositions à vous soumettre, toutes deux avantageuses : vous choisirez. Je vous verse 25.000 dollars à la remise du faucon et 25.000 dollars dès mon arrivée à New-York, ou bien, je vous réserve un quart – 25 pour cent – de la somme que je tirerai de la vente de l’oiseau. Voilà. Ou bien 50.000 dollars presque tout de suite, ou une somme bien plus importante, dans un ou deux mois.

– De combien plus importante ?

– Qui sait ? Cent mille dollars, un quart de million peut-être. Me croiriez-vous si je vous disais que le strict minimum...

– Pourquoi pas ?

Gutman fit claquer sa langue et ronronna.

– Que diriez-vous, monsieur, d’un demi-million de dollars ?

– Alors, vous pensez que ce truc vaut deux millions ? demanda Spade, les yeux à demi fermés.

– Pourquoi pas ? fit Gutman, très calme.

Spade vida son verre et le posa sur le guéridon. Il tira sur son cigare, l'ôta de sa bouche, l'examina et le replaça entre ses lèvres. Son regard était un peu trouble.

– C'est une somme intéressante ! dit-il.

– C'est une somme intéressante ! répéta Gutman, penché vers le détective et lui tapotant le genou de la main. C'est le minimum, ou Charilaos était un idiot – et ce n'était pas le cas.

Spade ôta de nouveau son cigare de sa bouche ; il l'examina d'un air dégoûté, les sourcils froncés, et le posa dans le cendrier. Puis, il ferma les yeux et les rouvrit. Ils étaient vitreux, un peu égarés.

– Le... le minimum ? bégaya-t-il. Et le maximum ?

Il prononça maximum, avec effort.

– Le maximum ? dit Gutman, la main levée. Je n'y veux pas penser. Vous diriez que je suis fou.

Spade serra les lèvres et secoua la tête. Une lueur de crainte brilla brusquement dans ses yeux, tout de suite étouffée par l'apparence vitreuse que révélait son regard. Il se leva, s'aidant des mains appuyées sur les bras du fauteuil. Il secoua encore la tête et fit un pas incertain en avant. Il eut un rire épais et murmura :

– Nom de Dieu !

Gutman fit un bond en arrière, repoussant son fauteuil. Ses yeux étaient comme de minuscules trous noirs, dans son visage gras et rose.

Spade dodelinait de la tête, les yeux fixés sur la porte. Il fit un autre pas incertain en avant.

– Wilmer ! cria le petit homme.

Une porte s'ouvrit et le jeune homme entra.

Spade fit un troisième pas. Son visage était gris, sa bouche entr'ouverte ; les muscles de la mâchoire saillaient. Ses yeux étaient à demi-fermés. Il fit un autre pas, les jambes molles.

Le jeune homme s'approcha de lui. Il tenait une main à l'intérieur de son veston, sur son cœur. Les coins de sa bouche tremblaient.

Spade tenta de faire un nouveau pas.

L'adolescent étendit la jambe. Le détective broncha et s'écroula, le visage sur le tapis. Le jeune homme recula, prit son élan et frappa, d'un coup de talon à la tempe, Spade qui tentait de se relever. Le coup envoya l'homme rouler sur le flanc. Il tenta une deuxième fois de se relever, retomba, et perdit connaissance.

CHAPITRE XIV

Spade sortit de l'ascenseur et se dirigea vers son bureau. Il était 6 heures du matin. Il vit de la lumière derrière la glace dépolie de la porte et s'arrêta net, les lèvres serrées. Il regarda à droite et à gauche dans le couloir, puis s'approcha de la porte à pas rapides et silencieux.

La main sur le bouton, il le fit tourner avec précaution, sans bruit et poussa : la porte était fermée. Maintenant le bouton de la main gauche, cette fois, il tira son trousseau de clefs serré dans son poing, sépara des autres la clef du bureau et serra le reste du trousseau dans sa paume avec trois doigts repliés, puis il glissa la clef dans la serrure, respira longuement, se dressa sur la pointe des pieds, ouvrit d'un seul coup et entra.

Effie Perine, assise, dormait, la tête sur les bras, appuyée sur son bureau. Elle avait mis son manteau et, comme une cape, l'un des pardessus de Spade.

Celui-ci rit doucement, ferma la porte et se dirigea immédiatement vers son bureau personnel. Il était vide. Spade revint sur ses pas et posa une main sur l'épaule de la jeune fille.

Elle bougea, leva lentement la tête et ses paupières se mirent à battre. Puis, d'un seul coup, elle se redressa, les yeux, grands ouverts, vit Spade, sourit et se frotta les yeux.

– Enfin, te voilà, dit-elle. Quelle heure est-il ?

– Six heures. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle frissonna, serra contre elle le pardessus et bâilla.

– Tu m'as dit de rester jusqu'à ton retour ou jusqu'à ce que tu téléphones.

– Tu es comme le matelot qui n’avait pas voulu quitter le pont tandis que le navire brûlait ?

– Je n’avais pas l’intention…

Elle s’interrompit et se leva. Le pardessus glissa de ses épaules sur le dossier du fauteuil. Elle regardait avec inquiétude la tempe de Spade, sous le bord du chapeau.

– Oh, ta tête ! s’écria-t-elle. Qu’est-ce que tu as ?

La tempe droite de Spade était bleuâtre et enflée.

– Je ne sais pas si je suis tombé ou si l’on m’a assommé. Ce n’est pas grave, mais ça fait mal !

Il effleura sa tempe du bout des doigts, fit une grimace vite transformée en un pâle sourire et expliqua :

– J’ai fait une visite, on m’a drogué et je me suis réveillé couché sur un tapis, douze heures plus tard.

Elle ôta le chapeau.

– C’est terrible, dit-elle. Il faut voir un médecin. Tu ne peux pas te promener avec une tête pareille.

– Ce n’est pas si grave que tu le crois, la migraine à part ; mais ça, c’est la drogue, dit-il.

Il marcha vers le lavabo, dans le coin du bureau, et mouilla son mouchoir.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il.

– As-tu retrouvé Miss O’Shaughnessy, Sam ?

– Pas encore. Rien d’autre ?

– On a téléphoné du bureau du District Attorney : il veut te voir.

– Lui-même ?

– Oui. C’est ce que j’ai compris. Un jeune homme est venu aussi, hier soir, disant que Mr. Gutman t’attendait avant cinq heures trente.

Spade revint, le mouchoir mouillé appliqué sur sa tempe.

– J’ai rencontré ce garçon en bas, dit-il. J’ai vu Gutman ; voilà, ça m’a rapporté ce marron !

– C’est lui, G ?

– Oui.

– Alors ?

Spade regardait au delà de la jeune fille, comme s’il ordonnait ses pensées en répondant :

– Il veut quelque chose et il pense que je puis le lui procurer. Je l’avais menacé d’agir seul s’il ne concluait pas l’affaire avant 5 heures 30. Alors, c’est après lui avoir déclaré qu’il devait attendre un ou deux jours qu’il m’a drogué, une saloperie dans du whisky. Il savait que je dormirais dix à douze heures et, sans doute, a-t-il pensé pouvoir agir sans moi, pendant ce temps, et se procurer la chose qu’il cherche. J’espère qu’il s’est trompé.

Son regard devint plus net.

– Pas de nouvelles d’O’Shaughnessy ?

Elle fit non de la tête.

– Est-ce qu’elle est mêlée à cette affaire ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Cette chose que le type veut, lui appartient ?

– À elle ou au roi d’Espagne. Dis, mon petit, tu n’as pas un oncle qui est professeur d’histoire à l’Université ?

– Un cousin. Pourquoi ?

– Crois-tu que si nous lui révélions un secret… historique, vieux de quatre siècles, il nous renseignerait et tiendrait sa langue pendant quelques jours ?

– Oh, oui ! C'est un brave homme.

– Parfait. Prends ton bloc de sténo et un crayon.

Elle se rassit. Spade alla mouiller son mouchoir d'eau fraîche et, le tenant contre sa tempe, debout devant Effie, il lui dicta l'histoire du faucon, depuis Charles-Quint et les Hospitaliers, jusqu'à l'arrivée de l'oiseau à Paris avec les Carlistes. Il hésita un peu, quant aux noms des auteurs et aux titres des ouvrages, s'efforçant de reconstituer phonétiquement les noms qu'il avait entendus. Mais il répéta le reste de l'histoire avec la précision d'un reporter professionnel.

Quand il eut fini, la jeune fille leva vers lui son visage souriant.

– C'est épatant ! dit-elle. Est-ce que…

– Épatant ou grotesque, coupa-t-il. Tu vas montrer ça à ton cousin et lui demander ce qu'il en pense. Est-ce probable, possible, ou bien est-ce une blague ? Qu'il prenne son temps pour vérifier. Mais je voudrais bien connaître tout de suite sa première impression. Et, par-dessus tout, qu'il n'en parle à personne.

– Je vais le voir tout de suite, dit-elle, et toi, va chez un médecin.

– Nous allons déjeuner d'abord.

– Non, je déjeunerai à Berkeley. Il me tarde de savoir ce que Ted pense de cette histoire.

– Bon. Ne sois pas trop surprise s'il te rit au nez.

Après un tranquille déjeuner au Palace, où Spade lut les journaux du matin, il rentra chez lui pour se raser, prendre un bain et frotter de la glace sur sa tempe.

Il se rendit ensuite chez Brigid, au Coronet. L'appartement était vide, tel qu'il l'avait vu lors de sa dernière visite.

À l'Alexandria, Gutman était sorti. Les deux personnes qui l'accompagnaient étaient aussi absentes : le jeune secrétaire Wilmer Cook, et la fille de Gutman, Rhéa, une blonde d'une beauté éclatante, si l'on en croyait le personnel de l'hôtel. Spade apprit que Gutman était venu de New-York, dix jours auparavant.

Au Belvédère, le détective de l'hôtel déjeunait dans la salle du restaurant.

– Bonjour, Sam. As-tu déjeuné ? dit-il. Hé là ! Qui t'a si bien arrangé ?

– Merci, j'ai déjeuné, dit Spade prenant une chaise. Puis, touchant sa tempe : ce n'est rien. Que devient mon ami Cairo ?

– Il est sorti, hier, une demi-heure après ton départ et je ne l'ai pas revu. Il a encore découché.

– Il n'est pas sérieux.

– Un type comme ça, seul dans une grande ville ! Qui t'a arrangé comme ça ?

– Ce n'est pas Cairo. Pas moyen de visiter sa chambre ?

– Si. Tu sais que je suis prêt à t'aider, dit Luke, repoussant son assiette, mais tu ne me dis jamais grand'chose. Qu'est-ce que c'est exactement que ce Cairo ? Tu sais bien que tu peux parler sans crainte.

– Je t'ai tout dit, répondit candidement Spade ; je travaille pour lui, mais je me méfie de ses amis.

– Le gosse d'hier ?

– Oui.

– Et c'est un de ceux-là qui a descendu Miles.

Spade secoua la tête.

– C'est Thursby qui a tué Miles, dit-il.

– Et qui a tué Thursby ?

– Ça, c'est un secret, dit Spade en souriant, mais si tu insistes, je te dirai que le coupable c'est moi... d'après la police.

Luke grogna et se leva.

– On ne sait jamais quand tu parles sérieusement, dit-il. Viens, on va visiter la chambre de Cairo.

Ils s'arrêtèrent au bureau où Luke demanda qu'on le prévînt par téléphone de l'arrivée du Levantin, puis ils montèrent à l'étage. Le lit n'était pas défait, mais du papier dans la corbeille, des serviettes jetées dans la salle de bains, montraient nettement que la femme de chambre n'était pas encore venue.

Les bagages du Levantin consistaient en une grande malle, une valise et un sac de cuir : Un gladstone. Les étagères de la salle de bains étaient encombrées de pots de cosmétique et de crème, d'onguents, de parfums, de lotions. Deux complets et un pardessus étaient accrochés dans la penderie, au-dessus de trois paires de chaussures.

La valise et le sac étaient ouverts. Luke ouvrit la malle, tandis que Spade inspectait la salle de bains.

– Rien ! dit Spade s'agenouillant devant la malle.

– Que cherches-tu, dit Luke, refermant la malle.

– Je ne sais pas. L’homme doit venir de Constantinople. J’aurais voulu en être sûr.

– Quel est son business ?

Spade hocha la tête.

– Je voudrais bien le savoir aussi.

Il se leva et alla prendre la corbeille à papiers.

– Voilà notre dernier espoir, dit-il.

Il en tira un journal et ses yeux brillèrent quand il constata que c’était le numéro du *Call* de la veille, plié à la page mentionnant les naissances, les décès, les divorces et le mouvement du port. Au coin gauche inférieur, il manquait une bande, large d’un ou deux pouces. Immédiatement au-dessus on pouvait lire.

Arrivées

12.20 *Capac,* d’Astoria.

5.05 *Helen P. Drew,* de Greenwood.

5.10 *Albarado,* de Bandon.

La déchirure coupait la ligne suivante, où l’on ne pouvait lire que :... de Sydney.

Spade posa le Call sur la table et vida la corbeille. Il trouva du papier d’emballage, une ficelle, deux étiquettes de grand magasin, un ticket de vente pour six paires de chaussettes et un fragment de journal roulé en boule. Il l’ouvrit avec soin et le plaça contre la page du journal. C’était la partie qui manquait, à l’exception d’une bande qui devait contenir la suite de la liste ;

un espace suffisant pour mentionner quatre ou cinq navires. Il retourna la page. L'autre côté, à l'endroit de la déchirure, se rapportait à une annonce publicitaire sans importance.

– Alors ? dit Luke, par-dessus l'épaule de Spade.

– Notre homme s'intéresse à l'arrivée des bateaux.

– Ce n'est pas défendu, dit Luke.

Spade plia le journal et le mit dans sa poche.

– C'est tout, merci, Luke. Téléphone-moi quand il rentrera.

– Entendu.

Spade acheta, au bureau du *Call*, un exemplaire de la veille et compara le tableau du mouvement du port avec la page du journal du Cairo. Le fragment qui manquait correspondait à :

5.17 – *Tahiti*, de Sydney et Papeete.

6.05 – *Admiral People*, d'Astoria.

8.07 – *Caddocpeak*, de San Pedro.

8.09 – *La Paloma*, de Hong-Kong.

9.03 – *Daisy Grey*, de Seattle.

Spade parcourut la liste lentement, souligna de l'ongle : Hong-Kong, coupa à l'aide d'un canif le tableau des arrivées et jeta le journal.

Dans son bureau, il prit l'annuaire du téléphone, chercha un numéro et décrocha l'appareil.

– Allô… Kearny, 1401, s'il vous plaît… Pouvez-vous me dire à quel quai je trouverai *La Paloma*, arrivée de Hong-Kong hier matin ?… Merci.

Il maintint le récepteur contre son oreille, le pouce appuyé sur le crochet, puis il redemanda :

– Davenport 2020, s'il vous plaît… Je voudrais parler au sergent Polhaus… Merci… Allô, Tom ? Ici Spade… Oui, je n'ai pas pu t'avoir hier… Oui, déjeunons ensemble… Entendu.

Il garda l'appareil, appuyant de nouveau du pouce pour couper la communication.

– Davenport 0170, s'il vous plaît… Allô… Ici Samuel Spade. Ma secrétaire a reçu hier un message. Mr. Bryan désire me voir. Voulez-vous lui demander à quelle heure je pourrais venir ?… Oui, Spade, S-p-a-d-e. (Il y eut une longue pause). Allô… oui… deux heures trente… Parfait, merci.

Il demanda un quatrième numéro.

– Allô, mon petit, donnez-moi Sid… Allô, Sid ?… Sam. J'ai un rendez-vous avec le District Attorney, cet après-midi, à 2 heures 30. Téléphone-moi – ici ou chez lui – vers quatre heures, pour voir si tout va bien… Quoi ?… Au diable ton golf ! Ton boulot, c'est de te débrouiller pour que je n'aille pas en prison !… Bon, bon. Au revoir, vieux.

Il raccrocha, s'étira, bâilla, tâta sa tempe enflée, regarda sa montre et roula une cigarette. Il fumait d'un air endormi quand Effie Perine entra.

La jeune fille souriait, les yeux vifs, le visage légèrement rosé.

– Ted dit que c'est possible ! fit-elle, et il espère que c'est vrai. Il n'a pas étudié spécialement cette époque, mais les dates et les noms sont justes. Ted est très excité.

– Bravo. Mais qu’il ne s’excite pas trop. Il est inutile qu’il y voie trop clair.

– Oh, Ted est un brave garçon !

– Je sais, tous les membres de la famille Perine sont des types épatants... Sans oublier Effie Perine, avec une tache de suie sur le nez !

– D’abord, il n’est pas un Perine, mais un Christy.

Elle tira une glace de son sac pour voir son nez.

– Ce doit être de la suie ; cet incendie ! fit-elle, frottant son nez du coin de son mouchoir mouillé de salive.

– L’enthousiasme des Perine et des Christy réunis aurait-il incendié le faubourg de Berkeley ?

Elle lui fit une grimace, tandis qu’elle se poudrait.

– C’est la fumée d’un bateau qui brûlait. J’avais pris le transbordeur et nous avons été environnés d’un épais nuage noir. On remorquait le bateau vers le large.

Spade posa ses mains à plat sur le bras de son fauteuil.

– As-tu vu le nom du bateau ? demanda-t-il.

– Oui. *La Paloma*. Pourquoi ?

Spade sourit tristement.

– Que Dieu me damne, si je sais pourquoi, mon petit ! murmura-t-il.

CHAPITRE XV

Spade et le sergent Polhaus déjeunaient de pieds de porc aux pickles, à la States Hof Brau.

Tom, tenant au bout de sa fourchette une bouchée de gelée transparente, qui tremblotait, dit :

– Laisse tomber, Sam ! Ne pense plus à l'autre soir. Il avait tort, bien sûr, mais tu sais bien qu'un homme peut perdre son sang-froid quand on le met en boîte comme tu l'as fait.

– C'est pour ça que tu voulais me voir ? dit Spade, regardant son ami d'un air pensif et soucieux.

Polhaus fit oui de la tête et avala sa gelée.

– Surtout pour ça, expliqua-t-il.

– C'est Dundy qui t'envoie ?

– Tu sais bien que non, dit Tom d'un air las. Il est aussi têtu que toi.

– Non, il croit qu'il l'est, dit Spade en souriant.

Polhaus fronça les sourcils et s'attaqua, couteau en main, à son pied de porc.

– Tu vas donc être un gosse toute ta vie ! grogna-t-il. De quoi te plains-tu ? Il ne t'a pas fait très mal. C'est toi qui as eu le meilleur, au fond. Pourquoi lui en vouloir ? À quoi bon ?

Spade posa soigneusement couteau et fourchette sur son assiette et posa ses mains à plat sur la table. Son sourire était pâle et froid.

– Avec tous les flics de la ville qui font des heures supplémentaires pour découvrir quelque chose contre moi ? dit-il. Oh, un peu plus, un peu moins !

Polhaus rougit.

– Et c'est à moi que tu racontes ça ?

Sam, reprenant son couteau et sa fourchette, se remit à manger.

– Tu as vu le bateau en feu dans la baie ? demanda-t-il, après un instant.

– J'ai vu la fumée. Sois raisonnable, Sam. Dundy avait tort et il le sait. Laisse tomber !

– Je pourrais peut-être aller lui demander si mon menton ne lui a pas fait mal au poing ?

Tom, sans répondre, gratta furieusement un os, de la lame de son couteau.

– Phil Archer est encore venu vous apporter des tuyaux ? demanda soudain Spade.

– Tu m'embêtes ! Dundy n'a jamais pensé que tu avais tué Miles, mais il fallait bien poser la question et jeter la sonde. Tu aurais fait comme nous, tu le sais bien.

– Oui ? fit Spade, une lueur malicieuse dansant dans son regard. Pourquoi n'est-ce plus moi ? Pourquoi pense-t-il, pourquoi penses-tu que je ne suis pas coupable ? Ou bien le croyez-vous toujours ?

Tom rougit de nouveau.

– C'est Thursby qui a tué Miles, dit-il.

– Tu le crois ?

– C’est sûr. Ce Webley était à lui et le projectile qui a tué Archer est sorti du canon de cette arme.

– Sûr ?

– Sûr. Nous avons retrouvé un groom de l’hôtel de Thursby qui a vu le revolver dans sa chambre le jour même. Il l’a remarqué à cause de sa forme particulière. Il n’en avait jamais vu de pareil. Moi non plus. Tu dis qu’on n’en fabrique plus et il y a très peu de chances qu’il y en ait un autre à San-Francisco. Dans ce cas, d’ailleurs, que serait devenu celui de Thursby qu’on n’a pas retrouvé. Le projectile est une balle sortie du canon de cette arme.

Il porta un morceau de pain à sa bouche, s’immobilisa, la main en l’air, et demanda :

– Tu dis que tu en as déjà vu ? Où ?

Il mit le morceau de pain dans sa bouche.

– En Angleterre, avant la guerre.

– Je comprends.

– Alors, fit Spade, comme ça, je n’ai plus tué que Thursby ?

Polhaus s’agita sur sa chaise ; son visage était rouge et luisant.

– Nom de Dieu ! grogna-t-il. Tu vas encore nous raser longtemps avec ça ? Je te répète que c’est fini. On ne dirait pas que tu es détective, à la façon dont tu gémis toujours. Tu n’as jamais fait un coup comme celui que nous t’avons fait, dis ?

– Tu veux dire que vous avez essayé de me faire, Tom. Essayé, seulement.

Polhaus jura sourdement et se remit à manger.

– Bon, dit Spade. Nous savons, toi et moi, que je n'ai tué personne. Mais, qu'en pense Dundy ?

– Il pense, tout comme nous, que tu n'as tué personne.

– Qu'est-ce qui l'a convaincu ?

– Sam, mon vieux, il n'a jamais pensé...

Tom s'interrompit en voyant le sourire moqueur de son ami ; il n'acheva pas sa phrase et répondit :

– Nous avons le dossier de Thursby.

– Ah ?

Les petits yeux bruns de Tom étudièrent pendant quelques secondes le visage de son ami.

– Je voudrais bien, dit Spade, savoir seulement, au sujet de cette affaire, la moitié des choses que vous croyez que je sais !

– Nous aussi, grogna Tom. Thursby était un « tueur » de Saint-Louis. Il a été arrêté plusieurs fois, mais, comme il faisait partie de la bande Egan, il s'en est toujours tiré sans mal. Il a dû quitter Saint-Louis puisqu'un peu plus tard, on l'a ramassé à New-York, pour des coups de feu tirés dans un tripot ; c'est une poule qui l'a donné : un an en prison, puis Fallon l'a tiré de là. Deux ans plus tard, on le retrouve au pénitencier de Joliet, encore pour une histoire de coups de feu – une poule qui l'avait plaqué. Après, il travaille pour Dixie Monahan, qui le tire d'affaire chaque fois qu'il est arrêté. C'était au moment où Dixie avait presque autant d'influence que Nick le Grec dans les tripots de Chicago. Thursby était garde du corps de Monahan et il l'a suivi quand ce dernier a filé pour une affaire de dettes de jeu qu'il refusait de payer à ses amis. Il y a deux ans de ça. Depuis, on n'a plus vu les deux hommes... jusqu'à ces jours-ci.

– On a vu Dixie ? demanda Spade.

– Non, dit Tom, fouillant le visage de Sam de ses petits yeux perçants. Non, à moins que tu l'aies vu ou que tu connaisses quelqu'un qui l'ait vu.

Spade se mit à rouler une cigarette.

– Non, dit-il doucement, c'est la première fois que j'en entends parler.

Tom poussa un grognement inarticulé.

– Qui vous a si bien renseignés sur Thursby ? interrogea Spade.

– Le dossier, et le reste, de ci de là.

– Cairo, par exemple ?

C'étaient les yeux de Spade, qui, maintenant, scrutaient le visage de Polhaus.

Le policier posa sa tasse de café et secoua la tête.

– Pas un mot, dit-il. Tu lui avais trop bien fait la leçon.

Spade éclata de rire.

– Tu ne vas pas me raconter que deux flics de grande classe, comme Dundy et toi, n'ont pas forcé ce brin de muguet à se mettre à table après un interrogatoire d'une nuit.

– Une nuit ? protesta Tom ; nous l'avons interrogé pendant deux heures à peine ; nous avons compris qu'il ne parlerait pas.

Spade se mit de nouveau à rire, regarda sa montre et demanda l'addition.

– Je dois voir le District Attorney cet après-midi, dit-il à Polhaus, tandis qu'il attendait que le garçon rapportât la monnaie.

– Il t'a convoqué ?

– Oui.

Polhaus repoussa sa chaise et se leva, corpulent, solide et flegmatique.

– Tu ne me rendrais pas un gros service, Sam, dit-il, si tu racontais au District Attorney ce que je t'ai dit.

Un jeune homme mince, aux grandes oreilles, introduisit Spade dans le bureau du magistrat. Le détective entra avec aisance, souriant.

– Hello, Bryan ! dit-il.

Le District Attorney se leva et tendit sa main ouverte pardessus le bureau. Il était blond, de taille moyenne, quarante-cinq ans environ, avec des yeux bleus agressifs derrière un lorgnon à ruban noir. Il avait une grande bouche d'orateur, bien dessinée, le menton à fossette.

– Comment allez-vous, Spade ? dit-il d'une voix où vibrait une puissance contenue.

Il pressa du doigt un bouton sur le bureau et dit au jeune homme mince qui se présenta à la porte :

– Demandez à Mr. Thomas et à Healy de venir.

Puis, il se renversa dans son fauteuil.

– Vous n'avez pas l'air de vous entendre avec la police, ces jours-ci, Spade, dit-il.

Spade fit, de la main droite, un geste d'indifférence.

– Rien de sérieux, dit-il. C'est Dundy qui s'excite.

La porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent.

– Hello, Thomas ! dit Spade au premier, un homme solide, d'une trentaine d'années, au teint basané, à la chevelure hirsute, habillé avec une certaine originalité négligée.

Thomas donna une claque sur l'épaule de Spade, dit : « Ça va ? » et s'assit auprès du détective.

L'autre homme était plus jeune, pâle. Il s'assit un peu à l'écart et posa sur son genou un bloc de papier blanc. Il tenait un crayon vert dans la main droite.

Spade le regarda, éclata de rire et demanda à Bryan :

– Tout ce que je vais dire pourra être retenu contre moi, n'est-ce pas ?

Le District Attorney sourit.

– C'est une excellente formule, dit-il.

Il ôta son lorgnon, l'examina, puis le replaça sur son nez et regarda Spade.

– Qui a tué Thursby ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas.

Bryan roula le cordon noir de son lorgnon entre son pouce et son index et dit, comme s'il en savait long :

– Vous pourriez peut-être deviner, nous dire votre idée ?

– Peut-être, mais je ne le veux pas.

Le District Attorney, surpris, leva les sourcils.

– Je ne le veux pas, répéta Spade, très calme. Ma supposition pourrait être juste ou fausse. Ma mère n'a pas élevé d'enfants assez naïfs pour émettre des suppositions en présence d'un District Attorney, de son assistant et d'un sténographe.

– Pourquoi, si vous n'avez rien à dissimuler ?

– Tout le monde a quelque chose à dissimuler, dit Spade tranquillement.

– Et vous...

– Mes suppositions, par exemple, coupa Spade.

Le District Attorney regarda son buvard, puis, assurant son lorgnon, posa de nouveau son regard sur Spade.

– Si vous préférez, je puis dire au sténographe de se retirer.

– Ça m'est égal, répondit Spade. On peut prendre note de tout ce que je dis et je suis prêt à le signer.

– Nous n'avons pas l'intention de vous faire signer la moindre déclaration, assura Bryan. Ne considérez pas notre conversation comme un interrogatoire officiel et, surtout, ne pensez pas que je prête la moindre foi aux théories échafaudées par la police.

– Non ?

– Pas le moins du monde.

– Tant mieux, soupira Spade, tirant son tabac et son papier de sa poche. Quelle est votre théorie ?

Bryan se pencha en avant. Ses yeux clairs et durs brillaient autant que les verres étincelants de son lorgnon.

– Dites-moi qui Archer filait, déclara-t-il, et je vous dirai qui a tué Thursby.

Spade eut un rire bref et désapprobateur.

– Vous n'êtes pas plus fort que Dundy, murmura-t-il.

– Ne vous méprenez pas, Spade, reprit Bryan, frappant le bureau de ses phalanges repliées. Je ne dis pas que votre client ait tué ou fait tuer Thursby, mais je soutiens que, connaissant

l'identité de votre client, j'aurai vite découvert le meurtrier de Thursby.

Spade alluma sa cigarette, l'ôta de ses lèvres, rejeta une bouffée de fumée et parla d'un air intrigué.

– Je ne comprends pas très bien, dit-il.

– Non ? Et si je vous demandais où est Dixie Monahan ?

Le visage de Spade garda le même air de surprise.

– Je ne comprends pas davantage, déclara-t-il.

Le District Attorney ôta son lorgnon et le tint au bout des doigts, l'agitant comme pour scander ses paroles.

– Nous savons que Thursby était garde du corps de Monahan, qu'il a quitté Chicago en même temps que lui. Nous savons que Monahan a filé avec deux cent mille dollars de paris qu'on lui avait confiés. Nous ne savons pas – pas encore – à qui appartenait cet argent.

Il remit son lorgnon et sourit.

– Mais nous savons tous, ajouta-t-il, ce qui attend un joueur qui lève le pied dans ces conditions et ce qui attend son garde du corps quand les débiteurs le retrouvent.

Spade passa l'extrémité de sa langue sur ses lèvres et eut un rictus qui découvrit ses dents. Ses yeux brillaient entre ses paupières à demi fermées. Son cou était rouge au-dessus du col blanc. Sa voix était basse, rauque et tremblante.

– Alors, dit-il, vous pensez que je l'ai tué, au nom de ses débiteurs ? Ou bien que j'étais chargé par eux de le retrouver ?

– Non, non ! protesta le District Attorney, vous ne comprenez pas ce que je veux dire.

– Dieu merci ! soupira Spade.

– Il n’a pas voulu dire ça, intervint Thomas.

– Alors, quoi ?

Bryan leva la main.

– Je voulais seulement dire que vous auriez pu être mêlé à l’affaire sans savoir de quoi il s’agissait.

– Je comprends, ricana Spade, vous ne me considérez pas comme un criminel, mais comme une gourde !

– Mais non ! insista Bryan. Supposez que quelqu’un soit venu vous demander de retrouver Monahan et vous ait raconté une histoire complètement fausse – c’était facile. Comment pouviez-vous savoir de quoi il s’agissait ? Dans ces conditions, vous ne pouvez encourir aucune responsabilité, sauf, – la voix de Bryan se fit plus sèche et il espaça les mots qu’il prononçait – si vous êtes coupable de complicité, en ne révélant pas l’identité du meurtrier ou tout autre renseignement pouvant conduire à son arrestation.

La colère qui avait envahi le visage de Spade s’apaisa soudain.

– C’est ça que vous vouliez dire ? demanda-t-il.

– Exactement.

– Ça va. Je ne vous en veux pas, mais vous vous trompez.

– Prouvez-le.

– Je ne puis rien prouver maintenant, déclara Spade, hochant la tête, mais je puis vous dire une chose.

– Allez.

– Personne ne m’a jamais engagé pour m’occuper de Dixie Monahan.

Bryan et Thomas échangèrent un regard.

– Mais vous reconnaissez que quelqu'un vous a demandé de surveiller son garde du corps, Thursby.

– Oui, son ex-garde du corps, Thursby.

– Ex ?

– Oui, ex.

– Vous savez que Thursby n'était plus avec Monahan ? Vous le savez positivement ?

Spade jeta le bout de sa cigarette dans un cendrier, sur le bureau, et parla sans s'émouvoir.

– Je ne sais rien de positif, si ce n'est que mon client ne s'intéressait pas à Monahan, ne s'était jamais intéressé à Monahan. J'ai, d'ailleurs, entendu dire que Thursby avait accompagné Monahan en Extrême-Orient, et que là, il l'avait... perdu.

De nouveau, le District Attorney et son assistant échangèrent un regard.

Thomas, d'un ton naturel qui s'efforçait de dissimuler la curiosité qu'il éprouvait, dit :

– Un autre aspect de la question. Les amis de Monahan peuvent avoir descendu Thursby parce qu'il avait tué son patron.

– Les joueurs morts n'ont pas d'amis, dit Spade.

– Cela nous permet d'envisager deux nouvelles hypothèses, déclara Bryan, les yeux au plafond.

Il se redressa soudain, le visage éclairé, la voix nette.

– Trois choses. Premièrement : Thursby a été tué par les joueurs que Monahan a laissés à Chicago. Ignorant ou doutant

que Thursby ait tué son patron, ils ont assassiné le garde du corps, peut-être aussi parce que celui-ci a refusé de révéler où était Dixie. Deuxièmement : il a été tué par des amis de Monahan. Troisièmement : il a livré Monahan à ses ennemis et ceux-ci se sont débarrassés de lui.

– Ou, quatrièmement, suggéra Spade en souriant, il est mort de vieillesse. J'espère que vous ne parlez pas sérieusement ?

Les deux magistrats regardèrent Spade sans rien dire. Celui-ci sourit et les considéra tour à tour en hochant la tête d'un air de pitié.

Bryan frappa du dos de sa main gauche la paume de sa main droite.

– L'une de ces trois théories est la bonne ! affirma-t-il.

Sa voix n'était plus voilée. Sa main droite fermée, à l'exception de l'index pointé, se déplaçait de haut en bas, puis l'index s'arrêta à la hauteur de la poitrine de Spade.

– Et, dit Bryan, vous pouvez nous fournir les renseignements qui nous permettront de décider.

– Oui ? dit Spade, d'un air indifférent et mou.

Son visage s'était assombri. Il toucha sa lèvre inférieure du bout de son index, regarda son doigt, puis se gratta la nuque. De légers sillons, sur son front, révélaient son irritation. Il respirait fort, par le nez, et sa voix résonna sourdement.

– Vous ne voudriez pas, dit-il, des renseignements que je pourrais vous donner, Bryan. Vous ne pourriez vous en servir, car ils détruiraient immédiatement votre beau scénario.

Bryan bomba la poitrine.

– Vous n'en êtes pas juge, dit-il, d'une voix dure et sèche. Que j'aie tort ou raison, je n'en suis pas moins District Attorney.

– Je croyais qu'il s'agissait d'une conversation officieuse ? dit Spade, ricanant et découvrant ses dents.

– Je suis au service de la Loi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, déclara Bryan. Rien d'officieux ni d'officiel ne vous permet de ne pas révéler la vérité à la justice, excepté, bien entendu – il hocha la tête – dans un cas très précis.

– Vous voulez dire, si elle pouvait amener mon inculpation ? demanda Spade, d'une voix tranquille, presque amusée.

Mais son visage était grave.

– Eh bien, poursuivit-il, il s'agit d'un autre cas. Mes clients ont le droit d'exiger le secret. Bien entendu, je puis consentir à parler devant le jury, ou même devant le Coroner quand il procédera à son enquête officielle, mais j'attendrai d'être convoqué. Je ne vais pas raconter les affaires de mes clients si je puis l'éviter. D'autre part, vous et la police m'avez accusé d'avoir été mêlé aux crimes commis l'autre nuit. J'ai déjà eu maille à partir avec eux et avec vous. Je n'ai qu'une façon de me disculper, c'est de vous livrer les meurtriers. Or, la seule chance que j'aie de les capturer, c'est de vous fuir, vous et la police, car aucun de vous ne paraît comprendre cette affaire.

Il se leva et, par-dessus son épaule, tourna la tête vers le sténographe.

– Vous avez tout pris, dit-il, ou est-ce que j'ai parlé trop vite ?

Le sténographe le regarda, d'un air ahuri, et répondit :

– Non, monsieur, j'ai tout pris.

– Bon travail, dit Spade, se retournant vers Bryan. Et maintenant, déclara-t-il, si vous voulez déposer une plainte devant le

Conseil d'Enquête, sous prétexte que je ralentis l'action judiciaire, et lui demander de me retirer ma licence, vous êtes libre. Vous avez déjà essayé et on vous a ri au nez. Ça fera une fois de plus !

Il prit son chapeau.

– Mais, voyons... commença Bryan.

– Et, coupa Spade, j'en ai assez de ces entretiens officieux. Je n'ai rien à vous dire. À la police non plus. J'en ai assez d'être interrogé par tous les fonctionnaires de San-Francisco. Quand vous voudrez me voir, arrêtez-moi ou citez-moi régulièrement. Je viendrai avec mon avocat.

Il enfonça son chapeau sur sa tête.

– Au revoir, je vous verrai à l'enquête, sans doute.

Et il sortit.

CHAPITRE XVI

Spade entra à l'Hôtel Sutter pour téléphoner à l'Alexandria ; Gutman était sorti, ainsi que sa fille et son secrétaire. Il téléphona ensuite au Belvédère : Cairo n'y était pas. On ne l'avait pas vu depuis la veille.

Alors, Spade se rendit à son bureau.

Un homme au teint basané, vêtu avec une certaine élégance, attendait dans la plus grande des deux pièces. Effie Perine, désignant le nouveau venu du geste, dit :

– Ce monsieur voudrait vous voir, Mr. Spade.

Le détective sourit, s'inclina et ouvrit la porte de son bureau personnel.

– Entrez, dit-il. Puis à Effie : pas de nouvelles de l'autre affaire ?

– Non, monsieur.

L'homme était propriétaire d'un cinéma de Market Street. Il soupçonnait son caissier de le voler, d'accord avec l'un des contrôleurs. Spade le rassura, promit de s'occuper de l'affaire, demanda – et reçut, – 50 dollars, puis congédia l'importun.

Aussitôt que la porte du couloir se fut refermée derrière le client, Effie Perine entra dans le bureau de Spade. Son visage était soucieux.

– Tu ne l'as pas encore retrouvée ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête et continua de caresser lentement, du bout des doigts, en traçant des cercles légers, sa tempe endolorie.

– Comment ça va ? demanda Effie.

– Ça va, mais j'ai encore très mal à la tête.

Elle passa derrière lui, lui prit la main, l'abaissa, et caressa légèrement la tempe de ses doigts fuselés. Il se pencha en arrière et sa tête vint s'appuyer sur la poitrine de la jeune fille.

– Tu es un ange ! murmura-t-il.

Elle baissa la tête pour voir son visage.

– Il faut la retrouver, Sam, dit-elle. Voilà plus d'un jour...

Il s'agita impatiemment et l'interrompit.

– Il faut ? Si je pouvais seulement me reposer une minute avant de partir à sa recherche.

– Pauvre tête ! murmura-t-elle, caressant la tempe sans rien dire.

– Sais-tu où elle est ? demanda-t-elle, après un silence.

Le timbre du téléphone résonna. Spade prit l'appareil.

– Allô ?... Oui, Sid, tout s'est bien passé, merci... Non... Il s'est un peu énervé, moi aussi... Il s'est embarqué dans une histoire invraisemblable de gangsters de Chicago !... Tout ce que je puis dire, c'est que nous ne nous sommes pas embrassés en nous quittant. J'ai parlé net et j'ai claqué, la porte... Quoi ? Ah, non, mon vieux, c'est toi que ça regarde, pas moi... Entendu, au revoir.

Il raccrocha. Effie Perine était maintenant debout à côté de lui.

– Est-ce que tu sais où elle est, Sam ? demanda-t-elle.

– Je sais où elle est allée, répondit-il, de mauvaise grâce.

– Où ? interrogea-t-elle avidement.

– À bord du bateau que tu as vu brûler.

Elle écarquilla les yeux, découvrant le blanc de ses prunelles.

– Tu y es allé, dit-elle, d'un ton qui n'interrogeait pas.

– Non.

– Sam, s'écria-t-elle, elle est peut-être…

– Elle y est allée de bon gré, coupa-t-il d'une voix aigre. On ne l'a pas enlevée. Elle y est allée au lieu de se rendre chez toi, aussitôt qu'elle a connu l'arrivée du navire. Crois-tu que je vais courir après mes clients et les supplier de permettre que je les aide ?

– Mais, Sam, quand je t'ai dit que le bateau brûlait !

– C'était à midi et j'avais deux rendez-vous urgents.

Les paupières à demi fermées, elle le regarda fixement.

– Sam Spade, tu es l'homme le plus méprisable que Dieu ait jamais créé – quand tu veux t'en donner la peine. Parce qu'elle a agi sans te consulter, tu restes là, sans l'aider, alors que…

Sam rougit et l'interrompit, têtu :

– Elle est assez grande pour se tirer d'affaire toute seule et elle connaît mon adresse et mon numéro de téléphone.

– C'est du dépit ! tout simplement, s'exclama Effie. Tu es vexé parce qu'elle a agi seule, sans te rien dire. Pourquoi pas ? Es-tu si profondément loyal et honnête qu'elle doive te faire entièrement confiance ?

– Assez ! dit Spade.

Le ton de sa voix fit lever dans les yeux de la jeune fille une brusque lueur de crainte, mais elle secoua la tête et cette crainte disparut.

– Si tu n'y vas pas à l'instant, Sam, j'irai et j'emmènerai la police.

Sa voix tremblante chevrota et se brisa soudain.

– Oh, Sam, vas-y ! gémit-elle.

– Nom de Dieu ! jura-t-il, se levant, ça vaudra mieux pour ma pauvre tête que de t'entendre pleurnicher.

Il regarda sa montre.

– Tu peux fermer et rentrer chez toi, dit-il.

– Non. J'attendrai ici que tu reviennes.

– Comme il te plaira ! grogna-t-il, prenant son chapeau.

Il le mit sur sa tête, eut une grimace de douleur, l'ôta, et sortit, le chapeau à la main.

Une heure et demie plus tard, à 5 h. 20, Spade était de retour. Il paraissait gai.

– Pourquoi as-tu un si sale caractère, chérie, dit-il.

– Moi ?

– Oui, toi.

Il posa son index sur le bout du nez d'Effie Perine. Puis il la prit aux coudes, la souleva et l'embrassa sur le menton.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il après qu'il l'eut reposée à terre.

– Luke a téléphoné du Belvédère pour te dire que Cairo était rentré. Il y a une demi-heure de ça.

Spade ouvrit la bouche, comme s'il allait parler, puis la referma, tourna sur ses talons et se dirigea vivement vers la porte.

– Tu l'as retrouvée ? s'écria la jeune fille.

– Je te raconterai ça tout à l'heure, dit-il sans se retourner.

Un taxi le mena au Belvédère en dix minutes. Luke était dans le hall.

– Un quart d'heure trop tard ! dit-il. L'oiseau s'est envolé.

Spade invoqua sourdement le nom du Seigneur.

– Parti, armes et bagages, dit Luke tirant un carnet de sa poche. J'ai pris le numéro du taxi : on ne sait jamais.

– Merci, dit Spade qui nota le numéro au dos d'une enveloppe. Pas d'adresse où faire suivre son courrier ?

– Non. Il est arrivé, apportant une grande valise, il est redescendu presque tout de suite avec ses bagages, a payé sa note et pris un taxi. On n'a pas entendu l'adresse qu'il donnait au chauffeur.

– Et sa malle ?

– Nom de Dieu, dit Luke, c'est vrai. Je l'avais oubliée. Viens.

La malle était dans la chambre de Cairo, le couvercle baissé, mais elle n'était pas fermée à clef. Ils levèrent le couvercle : la malle était vide.

– Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Luke.

Spade n'avait rien à en dire.

Il retourna à son bureau. Effie Perine l'interrogea du regard.

– Je l'ai manqué, grogna Spade passant dans l'autre pièce.

Elle le suivit. Il s'installa dans son fauteuil tournant et roula une cigarette. Elle s'assit sur le bureau, le bout des pieds appuyé sur un coin du siège du fauteuil de bois.

– Et Miss O'Shaughnessy ? demanda-t-elle.

– Je l'ai manquée aussi, dit-il, mais elle y est allée.

– Sur *La Paloma ?*

– Oui, sur *La Paloma,* répondit-il, caressant les jambes de la jeune fille. Elle y est allée hier, un peu après midi, sans doute aussitôt après avoir renvoyé son taxi au Ferry Building. Ce n'est pas loin de là. Le capitaine n'était pas à bord. Il s'appelle Jacobi. Elle l'a demandé, par son nom. Il était en ville. Donc, il ne l'attendait pas à cette heure-là. Elle l'a attendu, elle, jusqu'à 4 heures. Ils sont restés ensemble jusqu'au dîner et elle a partagé son repas, dans la cabine.

Il aspira une bouffée de fumée, la renvoya lentement et tourna la tête pour cracher un fragment de tabac.

– Après le dîner, reprit-il, le capitaine a reçu trois nouveaux visiteurs : Gutman, Cairo et le gosse qui est venu ici de la part de Gutman. Ils sont restés ensemble. Brigid était encore là. Ils ont causé, tous les cinq, dans la cabine du capitaine. Je n'ai pas réussi à tirer grand-chose de l'équipage, mais j'ai appris tout de même qu'une dispute avait éclaté et que, vers onze heures, on avait entendu une détonation venant de la cabine. Le marin de garde s'est précipité, mais le capitaine est sorti disant que ce n'était rien. Le projectile a percé la cloison, assez haut pour laisser croire que personne n'a été touché. Il n'y a pas eu d'autre coup de feu, autant que j'aie pu savoir, mais je n'ai pu savoir grand'chose.

« Bref, ils sont partis, tous les cinq, vers minuit ; aucun ne marchant avec difficulté. C'est le marin de garde qui m'a renseigné. Je n'ai pu voir les douaniers qui étaient de service à cette heure-là. C'est tout. Le capitaine n'est pas revenu à bord. Il avait ce matin, avec un armateur, un rendez-vous auquel il n'est pas allé, et on n'a pu encore le prévenir que *La Paloma* brûlait.

– Et l'incendie ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas, dit-il, haussant les épaules. On l'a découvert dans la cale, à l'arrière, tard ce matin. Il a pu commencer hier soir. Il est éteint, mais il y a d'importants dégâts. L'équipage ne veut rien dire en l'absence du capitaine, c'est...

La porte du couloir s'ouvrit. Spade se tut. Effie Perine sauta à bas du bureau, mais un homme poussait déjà la porte séparant les deux pièces.

– Où est Spade ? demanda-t-il.

Sa voix fit sursauter le détective. Elle était rauque et avait prononcé les deux mots avec effort. Une sorte de gargouillement semblait venir de la gorge de l'homme.

Effie Perine, effrayée, s'écarta de son chemin. Il s'arrêta dans le cadre de la porte. Son chapeau mou était écrasé par le linteau : l'inconnu avait près de sept pieds de haut. Un pardessus noir très long, coupé droit, sans ampleur, boutonné du col aux genoux l'enveloppait comme un fourreau, exagérant sa maigreur. Ses épaules étaient hautes, angulaires. Son visage ossu, sillonné de rides, hâlé par le grand air, était de la couleur du sable humide, et mouillé de sueur aux joues et au menton. Ses yeux étaient sombres, injectés de sang, affolés. Les paupières inférieures, affaissées, montraient la muqueuse intérieure, rose pâle. Il serrait contre son flanc gauche un paquet enveloppé de papier brun et lié d'une ficelle. Ce paquet, elliptique, avait l'apparence d'un gros ballon de rugby.

Rien dans l'attitude du géant ne semblait révéler qu'il ait vu Spade. Il dit : « Vous savez... » et le liquide qui gargouillait dans sa gorge monta, submergeant ses paroles. Il plaça sa main droite sur l'autre, qui étreignait le paquet, et, très droit, sans chercher à amortir la chute en tendant les bras, il tomba en avant, comme un arbre.

Spade, le visage figé, bondit et reçut l'homme dans ses bras. Le géant ouvrit la bouche : il en sortit un filet de sang. Le paquet avait roulé sur le parquet : un pied du bureau l'arrêta. Brusquement, l'inconnu, les genoux pliés, mollit, s'affaissa, inerte et lourd dans son fourreau de drap noir, sur les bras de Spade qui ne pouvait plus le soutenir.

Le détective l'allongea doucement sur le parquet, couché sur le côté gauche. Les yeux de l'homme étaient grands ouverts et immobiles. De sa bouche demeurée béante, il ne sortait plus de sang.

– Ferme la porte à clef ! dit Spade.

Tandis qu'Effie Perine, claquant des dents, fermait en tremblant la porte du couloir, Spade agenouillé près de l'homme, le retournait sur le dos, et glissait sa main à l'intérieur du pardessus. Il la retira couverte de sang et, sans émotion, la tenant en l'air de façon qu'elle ne touchât à rien, de l'autre main, il tira son briquet de sa poche, l'alluma et passa la flamme contre les paupières du géant. Les yeux demeurèrent immobiles.

Alors, sur les genoux, Spade fit le tour de l'homme, déboutonnant le pardessus de sa main propre. L'intérieur était mouillé de sang comme le veston croisé, de serge bleue. Les revers du veston et les deux côtés du pardessus étaient percés de trous.

Spade se leva et se dirigea vers le lavabo pour se laver les mains.

Effie, pâle et tremblante, accrochée au bouton de la porte, murmura :

– Il… il est…

– Oui. Cinq ou six balles, dans la poitrine.

– Est-ce qu'il faut ?… dit-elle.

– Il est trop tard pour appeler un médecin, coupa-t-il. Réfléchissons. Il n'est pas venu de très loin avec tout ce plomb dans le ventre. S'il avait parlé !

Il s'essuya lentement les mains.

– Hé ! fit-il, tiens-toi debout, nom de Dieu ! Tu ne vas pas tomber dans les pommes !

Il jeta la serviette et passa une main, doigts écartés, dans ses cheveux.

– Allons voir le paquet ! dit-il.

Il rentra dans son bureau, enjamba le cadavre et ramassa le paquet. Quand il sentit le poids de l'objet, ses yeux eurent un éclair. Il le plaça sur le bureau et coupa la ficelle avec un canif.

La jeune fille passa près du mort en détournant la tête et vint auprès de Spade. Les mains posées sur le coin du bureau, elle le regardait écarter le papier brun, et l'enthousiasme remplaça bientôt sur son visage la pâleur maladive de naguère.

– Crois-tu que c'est ça ? murmura-t-elle.

– Nous le saurons bientôt, dit-il, ôtant une seconde enveloppe de papier gris.

Son visage était dur et immobile, mais ses yeux brillaient.

Quand il eut écarté la triple feuille de papier gris, une masse ovoïde apparut, entourée de légers copeaux agglomérés. Il les ôta et aperçut l'image noire et luisante d'un oiseau.

Spade éclata de rire. Il posa une main sur la statuette. Ses doigts écartés épousaient complaisamment les contours du faucon, avec le plaisir qu'éprouve celui qui retrouve la chose précieuse qu'il a perdue. Il prit, de son autre bras, Effie Perine par la taille et la serra contre lui.

– Le voici enfin, ce fameux faucon ! dit-il.

– Aïe ! Tu me fais mal ! cria-t-elle.

Il la lâcha, prit l'oiseau noir à deux mains et l'éleva, en reculant d'un pas, d'un air de triomphe.

Effie Perine poussa un hurlement, l'index pointé vers les pieds de Spade.

Il baissa les yeux. En reculant, son talon gauche avait pincé, entre le cuir et le parquet, un peu de la peau du cadavre, sur le bord de la paume d'une main. Spade leva vivement le pied.

Le timbre du téléphone résonna.

La jeune fille prit l'appareil.

– Allô ?... dit-elle... Oui... Qui ?... (ses yeux s'agrandirent soudain) Oui... oui... Ne quittez pas.

Elle ouvrit brusquement la bouche et cria :

– Allô, Allô, Allô !

Elle manœuvra le crochet et cria encore, deux fois : Allô !

Puis elle se tourna vers Spade.

– C'était Miss O'Shaughnessy ! dit-elle d'une voix rauque. Elle a besoin de toi ! Elle est à l'Alexandria – en danger ! Sa voix... oh, Sam ! Sa voix ! Il lui est arrivé quelque chose avant qu'elle ait pu tout me dire. Va, Sam !

Spade posa le faucon sur le bureau et fronça les sourcils.

– Il faut que je m'occupe de celui-là, dit-il, montrant le cadavre.

Elle se précipita et lui frappa la poitrine à coups de poing.

– Non, non ! Tu ne comprends donc pas ? Il avait la chose qui appartient à Miss O'Shaughnessy et ils l'ont tué ! Et maintenant... va vite !

– C'est bon, dit Spade, repoussant Effie.

Il roula l'oiseau noir dans son enveloppe de copeaux et de papier. Rapidement il fit un paquet plus volumineux.

– Dès que je serai parti, téléphone à la police, dit-il. Raconte comment c'est arrivé, sans citer de noms. Tu ne sais rien. J'ai répondu au téléphone ; je t'ai dit que j'étais obligé de sortir immédiatement. Où ? Tu ne sais pas. Oublie l'oiseau ! dis tout mais ne parle pas du paquet, excepté s'ils ont l'air d'être au courant, mais c'est peu probable. S'ils savent, j'ai emporté le paquet, sans l'ouvrir.

Il noua la ficelle.

– Tu as bien compris ? Tout s'est passé comme tu l'as vu, mais sans paquet – sauf si la police le sait. Ne nie pas. N'en parle pas. C'est à moi que l'on a téléphoné. Tu ne connais personne qui ait eu affaire au mort. Tu ne peux parler de mes affaires en mon absence. Compris ?

– Oui, Sam. Qui est-ce ?

– Je crois bien que c'est le capitaine Jacobi, commandant *La Paloma*.

Il prit son chapeau, regarda le cadavre d'un air pensif, puis le parquet.

– Vite, Sam !

– Oui, dit-il, distrait. Ôte ces copeaux qui traînent sur le bureau et le plancher. Puis, tu pourrais téléphoner à Sid ? Non.

Il se frotta le menton.

– Non, répéta-t-il, pas encore. Cela paraîtrait bizarre.

Il caressa la joue d'Effie.

– Tu es un bon petit homme, chérie, dit-il.

Et il sortit.

CHAPITRE XVII

Spade, le paquet sous le bras, allait d'un pas rapide et léger. Seule l'extrême mobilité de son regard révélait sa préoccupation. Il sortit de l'immeuble par la porte de service et gagna Post Street par une ruelle. Là, il prit un taxi et se fit mener à la gare de Pickwick, où il déposa l'oiseau à la consigne. Il plaça le bulletin dans une enveloppe, écrivit l'adresse : « M. F. Holland, boîte postale 52, San-Francisco », cacheta l'enveloppe et la glissa dans une boîte à lettres. Un autre taxi le transporta à l'Alexandria Hôtel.

Spade frappa à la porte de l'appartement 12 C. La porte fut ouverte, après quelques secondes, par une petite jeune fille blonde, en robe de chambre jaune citron – une petite jeune fille très pâle, accrochée des deux mains au bouton de la porte et qui dit, haletante :

– Mr. Spade ?

– Oui, fit-il, se jetant en avant pour la soutenir.

Elle se renversa sur son bras, la tête pendante ; ses cheveux blonds, coupés court, tombaient verticalement. Du menton à la poitrine, sa gorge frêle marquait une courbe nette.

Spade glissa son bras droit plus haut et se pencha pour la prendre sous les genoux, mais elle résista et prononça indistinctement, sans bouger les lèvres, trois mots.

– Faites-moi marcher.

Spade la força à marcher. Il ferma la porte d'un coup de pied et soutint la jeune fille debout sur le tapis, la poussant d'un mur à l'autre. Un bras autour de la poitrine, la main sous l'aisselle, il la tenait de l'autre main, par le bras, la soutenant

quand les jambes pliaient. Ils arpentaient la pièce : Spade, solide, sur la pointe des pieds ; elle, chancelante, atrocement pâle.

Il lui parlait, d'une voix monotone.

– C'est ça. Droite, gauche ; droite, gauche. Bien. Un, deux, trois, quatre. Demi-tour. Un, deux, trois, quatre. Levez les pieds. Gauche, droite. Demi-tour. Bien. Marchez, marchez, marchez.

Il la secouait pour presser la cadence, penché près de son oreille.

– Bien. Un, deux, trois, quatre. Plus vite, plus vite. Levez les pieds. Allons. C'est ça. Demi-tour. On vous a droguée, hein ? Comme moi ?

Elle eut un battement de paupières et dit : oui, faiblement.

Ils allaient. La jeune fille trottait maintenant. Spade lui donnait des claques dans le dos, la surveillant d'un regard vif et dur.

– Gauche, droite ; gauche, droite. C'est ça. Levez la tête. Un, deux… Ouvrez les yeux.

Elle obéit en gémissant. Il la gifla rapidement, à plusieurs reprises. Elle gémit et tenta de s'échapper. Il la poussa en avant.

– Marchez, dit-il, d'une voix dure. Qui êtes-vous ?

– Rhéa Gutman.

– La fille ?

– Oui.

– Où est Brigid ?

Elle s'arrêta et prit les mains de Spade dans les siennes. Il retira vivement sa main et l'examina. Elle portait une égratignure.

– Quoi, quoi ? fit-il regardant les mains de la jeune fille.

Il les ouvrit. Elle tenait dans la main droite une épingle à tête de jade.

– Qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il, plaçant l'épingle devant les yeux de Rhéa.

Elle ouvrit sa robe de chambre et la veste de son pyjama. Sous le sein gauche des égratignures étaient marquées.

– Pour… rester… éveillée… bégaya-t-elle.

– Marchez ! dit Spade, la soutenant de nouveau.

– Non, non, fit-elle, tentant de s'arrêter et de se tourner vers lui. Non… sauvez-la.

– Brigid ? demanda-t-il.

– Oui… emmenée… Bur… Burlingame… Vingt-six… Ancho… vite… trop tard.

Sa tête retomba sur son épaule.

Spade la releva rudement.

– Qui ? Votre père ?

– Oui… Wilmer… Cairo… la tuer.

Sa tête retomba.

Il la releva de nouveau.

– Qui a tué Jacobi ?

Elle ne parut pas entendre la question et tenta de lever la tête et d'ouvrir les yeux.

– Allez… Elle…

Spade la secoua brutalement.

– Restez éveillée jusqu'à ce que j'envoie un médecin.

– Non, dit-elle d'une voix pâteuse,... père... me tuer... j'ai fait... pour elle... fini... demain matin.

– Êtes-vous sûre que ça passera en dormant ?

– Oui.

Sa tête se renversa de nouveau.

– Où est votre lit ?

Elle tenta de lever une main inerte qui retomba mollement, montrant le tapis. Avec un soupir d'enfant elle s'affaissa dans les bras de Spade.

Il la souleva et, la tenant serrée contre sa poitrine, il marcha vers la plus proche des trois portes, tourna péniblement le bouton, poussa le battant du pied et pénétra dans un couloir. À droite, une salle de bains ouverte, vide, puis une chambre, vide. Des vêtements d'homme étaient posés sur une chaise.

Spade revint sur ses pas, traversa de nouveau le salon et ouvrit une autre porte. La chambre était une chambre de femme. Il posa Rhéa sur le lit, après avoir rabattu les couvertures. Il ôta les escarpins, la robe de chambre, plaça un oreiller sous la tête de la jeune fille et la borda dans son lit.

Puis il ouvrit les deux fenêtres, leur tourna le dos et regarda Rhéa endormie. Elle respirait lourdement, mais régulièrement. Le crépuscule envahissait la pièce. Après quelques minutes, le détective haussa les épaules d'un air impatient et sortit, laissant la porte de l'appartement fermée seulement au loquet.

D'une cabine téléphonique de Powell Street, il appela Davenport 2020.

– Allô, Poste de Secours ? Il y a à l'Alexandria Hôtel, appartement 12 C, une jeune fille qui a été droguée... Oui, envoyez quelqu'un immédiatement... Oui, ici, Mr. Harper, de l'Alexandria.

Il raccrocha, éclata de rire, puis demanda un second numéro.

– Allô, Frank ? Ici Sam Spade... Peux-tu me procurer une auto conduite par un chauffeur discret ?... Quelque part vers le sud de la presqu'île... Une ou deux heures... Bien... Qu'il vienne me prendre au restaurant Jones, Ellis Street, dès qu'il sera prêt.

Il appela un troisième numéro – celui de son bureau – tint le récepteur contre son oreille, pendant une demi-minute, sans parler, puis raccrocha.

Chez Jones, il demanda au garçon de le servir rapidement.

Il fumait une cigarette en prenant du café quand un jeune homme en casquette, au visage gai, entra dans la salle du restaurant, se renseigna et vint vers sa table.

– Je suis prêt, Mr. Spade, dit-il.

– Bien, dit le détective, qui se leva pour le suivre. Connaissez-vous Ancho Street ou Ancho Avenue, ou Boulevard, à Burlingame ?

– Non, mais si elle y est on la trouvera.

– Allons-y, dit Spade, s'asseyant près du chauffeur, dans la Cadillac. Nous allons au numéro 26, le plus vite possible, mais nous ne nous arrêterons pas devant la maison.

– Compris.

Ils roulèrent pendant quelques minutes en silence.

– Votre associé a été tué, n'est-ce pas, Mr. Spade ? dit le chauffeur.

– Heu... heu !

– Sale métier, poursuivit le jeune homme. Je ne vous envie pas.

– Les chauffeurs meurent aussi, dit Spade.

– C'est vrai, mais je serais tout de même étonné de mourir.

Spade ne répondit plus que par des monosyllabes.

jusqu'à ce que le chauffeur, las de soutenir la conversation, se tût.

Chez un pharmacien de Burlingame, le chauffeur se renseigna et, dix minutes plus tard, il arrêtait sa voiture au coin d'une ruelle sombre, éteignait ses phares et montrait du geste le pâté de maisons devant lui.

– Ce doit être la troisième ou la quatrième, de l'autre côté.

– Ça va, dit Spade qui descendit. N'arrêtez pas le moteur, nous devrons peut-être partir très vite.

Il traversa. Un seul réverbère éclairait la rue déserte. Les fenêtres des maisons espacées étaient éclairées. La lune, très pâle, brillait faiblement. On entendait un appareil de radio jouer un fox-trot.

Devant le troisième immeuble, Spade s'arrêta. Sur l'un des gros poteaux de la barrière, un 2 et un 6 de métal étaient cloués. Une pancarte était fixée au-dessus. Spade approcha plus près et lut : À VENDRE OU À LOUER. Il n'y avait pas de portillon à la barrière ; Spade suivit l'allée cimentée et s'arrêta, pendant un long moment, au pied des marches du perron. Aucun bruit ne venait de la maison, entièrement plongée dans l'obscurité.

Il écouta, devant la porte vitrée, sans rideaux. Rien. Comme la porte, les fenêtres, sans rideaux, étaient noires, fermées ; la porte aussi.

Après avoir fait le tour de l'immeuble, Spade revint à la barrière, alluma son briquet pour mieux voir la pancarte. Elle portait, imprimés, le nom et l'adresse d'un agent d'immeubles de San Mateo. Au bas, une ligne au crayon bleu : la clef est au n° 31.

Spade retourna près de l'auto.

– Avez-vous une lampe électrique ? demanda-t-il au chauffeur.

– Oui, la voici. Si je puis vous aider…

– Peut-être, dit le détective, s'asseyant auprès de lui. Allons jusqu'au n° 31. Vous pouvez allumer les phares.

Le 31 était une maison grise dont les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Spade sonna et une fillette ouvrit la porte.

– Puis-je avoir la clef du 26 ?

– Je vais appeler papa.

Le père arriva, un petit homme chauve et moustachu, au visage rouge.

– Puis-je avoir la clef du 26 ? demanda Spade.

– Vous n'y verrez rien, dit l'homme. Pas d'électricité.

– J'ai une lampe électrique.

L'homme demeurait indécis. Le détective lui tendit sa carte et dit, à voix basse.

– Nous avons été informés que quelqu'un pourrait bien se cacher dans la maison.

– Alors, attendez-moi, dit le petit homme, soudain intéressé ; je vous accompagne.

L'instant d'après il revenait, tenant une clef de cuivre. Spade appela le chauffeur, qui se joignit à eux.

– Avez-vous eu récemment des visiteurs ? demanda Spade.

– On ne m'a pas demandé la clef depuis près de deux mois.

Jusqu'à la porte, l'homme alla le premier. Au pied des marches du perron, il tendit la clef à Spade et s'effaça pour le laisser passer.

Le détective ouvrit et poussa le battant. Il entra sans allumer sa lampe. Le chauffeur venait derrière lui, puis, à quelque distance, l'homme. Ils fouillèrent la maison de la cave au grenier, prudemment d'abord, puis, ne trouvant rien, ils continuèrent hardiment leur visite. La maison était vide.

– Merci, dit Spade au chauffeur, qui venait d'arrêter la voiture devant l'Alexandria.

Il entra dans l'hôtel et s'approcha du bureau.

– Bonsoir, Mr. Spade, dit un grand jeune homme au visage grave.

Spade se pencha vers lui.

– Les Gutman, demanda-t-il, n° 12 C, sont-ils là ?

– Non, dit l'employé, jetant au détective un regard aigu.

Il parut hésiter, puis murmura :

– Il est arrivé une chose étrange, ce soir, Mr. Spade. Quelqu'un a prévenu le Poste de Secours Municipal qu'il y avait une jeune fille malade au 12 C.

– Il n'y avait personne ? demanda Spade.

– Personne. Les Gutman sont sortis de très bonne heure.

– Une mystification, sans doute, dit Spade. Merci. Bonsoir.

Il entra dans une cabine téléphonique et appela un numéro.

– Allô ? Mrs Perine ? Ici, Sam Spade... Est-ce qu'Effie est là... Oui, merci... Allô, petite fille. Comment tout s'est-il passé ?... Bien... Très bien... Je viens, je serai là dans un quart d'heure.

Spade sonna à la porte de la petite maison de la 9e Avenue. Effie vint ouvrir. Son visage était las, mais souriant.

– Bonjour, patron, dit-elle ; puis, à voix basse : entre, ma mère est furieuse de me voir coucher si tard depuis deux jours. Sois gentil si elle descend.

Spade la rassura d'un sourire.

– Et Miss O'Shaughnessy ? demanda-t-elle tout de suite.

– Rien, dit-il, c'était un coup monté. Es-tu sûre que c'était sa voix ?

– Oui.

– Elle n'y était pas, fit-il, avec une grimace de dépit.

Effie le mena dans le salon, le fit asseoir sur le canapé et s'installa en face de lui, souriant malgré sa lassitude.

– Alors, demanda-t-il, tout s'est bien passé ? Pas de questions au sujet du paquet ?

– Rien. J'ai raconté ce que tu m'avais dit et ils ont semblé accepter tout sans difficulté.

– Dundy était là ?

– Non. Hoff et Gar, et d'autres que je ne connais pas. J'ai aussi parlé au capitaine.

– Ils t'ont emmenée au bureau de police ?

– Oh, oui ! Et ils m'ont posé des tas de questions, mais rien d'important.

Spade se frotta les mains.

– Bien, dit-il. Cependant, Dundy et Bryan vont réfléchir et me poser des questions plus précises à la première occasion. Personne n'est venu, en dehors de la police ?

– Si, fit-elle, sursautant. Ce garçon qui avait apporté le message de Gutman. Il n'est pas entré, mais je l'ai vu, debout dans le couloir.

– Tu n'as rien dit ?

– Oh, non. Je n'ai même pas feint de le reconnaître. J'ai regardé, cinq minutes après, il était parti.

Spade sourit.

– Tu as eu de la chance, petite fille, que la police soit arrivée avant lui.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un poison, ce gosse. Le mort était bien Jacobi ?

– Oui.

Il se leva.

– Je me sauve, dit-il. Va te coucher, tu meurs de sommeil.

– Dis, Sam, qu’est-ce...

Il lui mit une main sur la bouche.

– Garde tes questions jusqu’à lundi matin. Je file avant que Mrs Perine descende pour me reprocher de débaucher son agneau de fille.

Quelques minutes après minuit, Spade arriva chez lui. Comme il glissait son passe-partout dans la serrure de la porte d’entrée, il y eut un bruit rapide de talons sur le trottoir. Spade se retourna. Brigid O’Shaughnessy montait en courant les marches du perron. Elle se jeta sur lui, se suspendit à ses épaules, haletante.

– Oh, je pensais que vous n’arriveriez jamais !

Son visage était pâle, hagard. Elle tremblait.

La soutenant d’un bras, il poussa le battant et la porta presque à l’intérieur.

– Vous m’attendiez ? demanda-t-il.

– Oui, j’étais dans l’embrasure d’une porte, un peu plus loin.

– Pouvez-vous marcher, ou voulez-vous que je vous porte ?

Elle fit non de la tête.

– Ça ira, fit-elle, dès que... je pourrai... m’asseoir.

Ils prirent l’ascenseur jusqu’à l’étage. Devant la porte de l’appartement, elle lâcha le bras de Spade et se tint debout près de lui, haletante, les deux mains à la poitrine. Il ouvrit et tourna

le commutateur, éclairant le couloir. Repoussant le battant, il la reprit par la taille. Comme ils étaient à un pas de la chambre, l'électricité s'alluma dans cette pièce.

La jeune fille poussa un cri et se pressa contre Spade.

À l'intérieur de la chambre, Gutman les regardait en souriant. Wilmer sortait de la cuisine, derrière eux : deux gros automatiques paraissaient énormes dans ses petites mains. Cairo était debout sur le seuil de la salle de bains. Il avait aussi un pistolet.

– Nous voici enfin réunis, Mr. Spade, dit Gutman. Entrez, nous allons pouvoir causer à loisir.

CHAPITRE XVIII

Spade, qui entourait du bras les épaules de Brigid O'Shaughnessy, sourit, le cou tendu par-dessus la tête de la jeune fille.

– Nous allons causer, c'est entendu, dit-il.

Gutman recula lentement : ses joues boursouflées tremblaient comme de la gelée.

Spade et Brigid entrèrent ensemble. Wilmer Cook et Cairo les suivaient. Le jeune homme remit l'un de ses pistolets dans la poche de son veston et s'approcha du détective.

Celui-ci tourna la tête.

– Au large ! dit-il. Ne croyez pas que vous allez me fouiller !

– Ne bougez pas ! répondit Wilmer, et fermez ça !

Les narines de Spade frémirent.

– Au large, répéta-t-il, d'une voix très basse. Si vous me touchez, je vous force à tirer. Demandez à votre patron s'il tient à se débarrasser de moi avant que j'aie parlé.

– C'est bon, Wilmer ! dit le petit homme, qui regarda Spade d'un air indulgent. Ce que vous êtes entêté, vous. Asseyons-nous.

– Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas cette petite tante ! dit Spade, entraînant Brigid vers le canapé où ils s'assirent l'un près de l'autre.

La jeune fille appuyait la tête contre le bras de Spade, qui la tenait toujours aux épaules. Elle ne tremblait plus. La présence

de Gutman et de ses compagnons paraissait lui avoir brusquement ôté sa liberté d'allure et ses réactions animales. Elle demeurait attentive, mais immobile et fermée, comme une plante la nuit.

Gutman s'installa confortablement dans le rocking-chair ; Cairo dans le fauteuil placé près de la table. Wilmer ne s'assit pas. Debout sur le seuil de la porte, les bras pendants, il tenait un pistolet dans la main droite et regardait obstinément la poitrine de Spade. Cairo avait placé son arme devant lui, sur la table.

Spade ôta son chapeau, le lança à l'autre extrémité du canapé et regarda Gutman en souriant. Le relâchement de sa lèvre inférieure, un peu molle, et l'abaissement de ses paupières, combinés avec les V de son visage, donnaient à son ricanement l'apparence de celui d'un satyre.

– Votre fille a un petit ventre bien ferme et bien blanc, trop beau pour qu'on l'égratigne ! dit-il.

Gutman, impassible, continua de sourire. Wilmer fit un pas en avant et leva son pistolet à hauteur de sa hanche. Tous les autres le regardèrent, Brigid et Cairo surtout, d'un air de réprobation. Le jeune homme rougit, recula d'un pas, baissa le bras et, les yeux voilés sous ses longs cils, il se remit à considérer fixement la poitrine du détective. Wilmer n'avait rougi que pendant quelques secondes, mais cette brusque émotion avait transformé un instant son visage pâle et immobile.

Gutman, toujours souriant, se tourna vers Spade.

– Oui, monsieur, c'est dommage, murmura-t-il, d'un ton suave qui ressemblait à un doux ronronnement. Mais vous reconnaissez vous-même que vous vous y êtes laissé prendre.

– C'était facile, répondit Spade, les sourcils froncés. Dès que j'ai eu le faucon, j'ai songé à me mettre en rapport avec vous. Des clients qui paient comptant, c'est rare ! Je m'attendais

à vous trouver réunis à Burlingame. J'ignorais que vous tentiez, pendant ce temps, de retrouver Jacobi.

Gutman éclata de rire, un rire satisfait.

– N'importe, dit-il, nous voici réunis, si c'était ce que vous désiriez.

– C'est certainement ce que je désire. Quand pouvez-vous effectuer le premier versement et prendre possession du faucon ?

Brigid O'Shaughnessy sursauta et se roidit. Elle tourna vers Spade ses grands yeux bleus surpris. Il lui tapota l'épaule du bout des doigts, distraitement, et tint son regard fixé sur celui de Gutman. Le petit homme riait.

– Quant à ça, monsieur… dit-il, glissant sa main grasse vers la poche intérieure de son veston.

Cairo, les mains à plat sur les cuisses, se pencha en avant, les lèvres entr'ouvertes. Ses pupilles sombres, agrandies, luisaient comme une laque, ses yeux allaient alternativement de Spade à Gutman, de Gutman à Spade.

– Quant à ça… répéta le petit homme, tirant une enveloppe blanche de sa poche.

Dix yeux se fixèrent sur le pli que Gutman tenait à la main. Il leva soudain la tête, sourit et lança l'enveloppe sur les genoux de Spade.

Elle n'était pas lourde ; assez pourtant pour atteindre son but. Le détective la saisit, des deux mains, ayant retiré le bras qui entourait les épaules de la jeune fille. Il en tira dix billets neufs de mille dollars et les compta. Puis il releva la tête et sourit.

– Nous avions parlé, dit-il, d'une somme plus importante.

– Oui, monsieur, approuva Gutman, mais nous parlions. Vous avez devant vous de bon argent, monsieur. Avec l'un de ces dollars vous pouvez acheter davantage qu'avec dix dollars promis.

Un rire silencieux agitait ses joues.

– Il faut que je songe à mes autres collaborateurs, dit-il enfin, d'un ton mi-sérieux, regardant Cairo. En somme, la situation est légèrement modifiée.

Spade avait rassemblé les billets et les avait glissés dans l'enveloppe dont il rentra la patte. Les avant-bras posés sur les genoux, penché en avant, il balançait l'enveloppe qu'il tenait par un coin entre le pouce et l'index.

– C'est entendu, dit-il, très calme, vous vous êtes remis d'accord, mais j'ai le faucon.

Joel Cairo, serrant les bras de son fauteuil, se pencha en avant et dit, de sa voix aiguë :

– Je n'ai pas besoin d'insister, Mr. Spade, sur le fait que, si vous avez le faucon, nous vous tenons.

– Je m'efforce d'écarter cette pensée, Mr. Cairo, dit Spade en souriant.

Il se redressa, posa l'enveloppe près de lui, sur le canapé et s'adressa à Gutman.

– Nous reparlerons tout à l'heure de la question d'argent, dit-il. Une précaution s'impose avant tout : il faut trouver quelqu'un que nous puissions livrer à la police.

Le petit homme fronça les sourcils sans comprendre.

– La police, expliqua immédiatement Spade, a besoin d'un meurtrier à qui elle imputera les trois crimes. Nous...

– Deux... ! deux seulement, Mr. Spade, s'écria Cairo. Thursby a certainement tué votre associé.

– Deux, si vous voulez, grogna le détective. Cela n'a pas d'importance. Il faut que la police...

– Monsieur, interrompit Gutman, très à son aise, nous vous avons vu à l'œuvre et je ne doute pas qu'il vous soit facile de régler cette affaire sans notre intervention. Nous sommes convaincus que...

Spade poussa une sorte de ronflement et il interrompit Gutman avec brutalité.

– Je ne crains pas la police, dit-il, et je sais comment m'arranger avec elle. Il n'existe qu'un moyen, celui dont je vous parle, livrer une victime.

– C'est une façon d'envisager le problème, mais...

– Il n'y a pas de mais ! dit Spade, c'est l'unique solution. Je sais de quoi je parle. À plusieurs reprises j'ai envoyé promener les autorités judiciaires, depuis le simple inspecteur de police jusqu'au juge de la Cour Suprême. Je me suis toujours tiré d'affaire, mais je n'ai pas oublié que tout se paye et que le jour viendrait où je devrais payer tout cela. Ce jour-là, je veux arriver au bureau de police en poussant une victime devant moi, en disant à ces messieurs : « Vous n'y connaissez rien, le voilà, votre criminel ! » Aussi longtemps que je pourrai agir ainsi, il me sera facile de faire un pied-de-nez à toutes les lois du Code, mais la première fois que je fais un faux-pas, je suis foutu ! Ça n'est pas encore arrivé et ce n'est pas près d'arriver. Voilà. C'est net.

Sans cesser de sourire, Gutman manifestait son inquiétude par un continuel battement de paupières, mais sa voix demeurait nette et calme.

– C'est un excellent système, monsieur, dit-il. S'il était possible de l'appliquer dans le cas présent, je vous dirais : Allez !

Mais c'est impossible. Il en est ainsi de tous les systèmes : un jour vient où il faut faire une exception. Un homme sage n'hésite pas à envisager l'exception, surtout quand il est grassement payé pour cela. Vous n'êtes pas homme à vous laisser influencer par la police. Vous vous tirerez de là, quoi qu'il arrive.

Les yeux de Spade avaient perdu leur éclat et son visage redevenait sombre et immobile.

– Je sais ce que je dis, reprit-il d'une voix basse et patiente. Je suis dans *ma* ville, je vous parle d'un fait qui touche à *ma* profession. Bien sûr, je pourrais m'en tirer, cette fois, mais la prochaine fois ils me sauteraient à la gorge si furieusement que j'aurais avalé mes dents avant de pouvoir parler. Vous seriez à New-York ou à Constantinople ! Je reste ici, moi !

– Mais..., dit Gutman.

– Non, coupa le détective.

Il sourit et parla rapidement, d'une voix douce et persuasive.

– Écoutez-moi, Gutman. Je parle dans *notre* intérêt. Si nous ne livrons pas une victime à la police, il y a dix chances contre une pour qu'ils découvrent l'histoire du faucon. Où que vous soyez, vous devrez vous cacher et cela ne facilitera pas vos négociations avec les acheteurs à qui vous pensez.

– Voilà justement le point délicat, riposta Gutman. Est-ce que la police n'insistera pas, si elle tient le meurtrier ? Ne sera-ce pas une nouvelle étape vers la découverte du faucon ? N'est-il pas préférable de les laisser dans l'ignorance ?

Une veine se gonflait lentement sur le front de Spade.

– Jésus ! grogna-t-il, vous ne les connaissez pas ! Ils attendent, Gutman ! Ils sont embusqués ! Je suis mêlé à cette affaire. Ils le savent. Tout se passera normalement si, le moment venu, je me justifie nettement ; sinon ça ira mal ! Écoutez-moi,

Gutman. Il faut leur donner une victime. Nous ne pouvons nous en tirer autrement. Livrons la petite tante !

Il montra Wilmer d'un mouvement de la tête.

– Il a, reprit-il, tué les deux hommes – Thursby et Jacobi, n'est-ce pas ? C'est la victime qu'il nous faut.

Les lèvres de Wilmer se contractèrent brusquement, comme s'il essayait de sourire. Joel Cairo, bouche bée, les yeux écarquillés, demeurait stupide. Il respirait fortement ; sa poitrine ronde, se soulevait et s'abaissait rapidement. Brigid s'était reculée, sur le canapé, et regardait Spade. Un rire couvait dans ses yeux, malgré la confusion que révélait son visage.

Gutman resta un long moment calme et sans expression avant d'éclater de rire, de bon cœur, doucement, jusqu'à ce que cette gaîté ait gagné son regard.

– Bon Dieu, monsieur, s'écria-t-il, vous êtes un homme extraordinaire !

Il tira un mouchoir blanc de sa poche et s'essuya les yeux.

– On ne peut jamais prévoir ce que vous allez dire, reprit-il, sinon que ce sera toujours une chose étonnante.

– Il n'y a pas de quoi rire ! répondit Spade, que l'attitude de Gutman ne paraissait pas offenser.

Il parla, comme on le fait pour raisonner un ami récalcitrant.

– C'est la meilleure façon d'agir, insista-t-il. Quand la police le tiendra, nous...

– Mais, mon cher monsieur, interrompit Gutman, si j'avais l'intention d'agir ainsi – mais c'est ridicule, car j'aime Wilmer comme un fils – qu'est-ce qui l'empêcherait de raconter l'histoire du faucon... et la nôtre ?

– Nous pourrions, ricana Spade, nous arranger pour qu'il fût tué en résistant à la police. Mais nous n'en sommes pas là. Il pourra parler à son aise. Je vous promets que nous ne serons pas inquiétés. C'est facile.

Le front boursouflé de Gutman se rida. Il baissa la tête, écrasant son triple menton sur son col.

– Comment ? demanda-t-il.

Puis, relevant soudain la tête, il se tourna vers le jeune homme, éclata de rire et lui dit :

– Qu'en pensez-vous, Wilmer ? C'est drôle, n'est-ce pas ?

Les yeux de l'adolescent luisaient sous ses longs cils.

– Oui, il trouve ça drôle, le salaud ! dit-il d'une voix basse et distincte.

Spade parlait à Brigid :

– Comment allez-vous, mon ange ? Mieux ?

– Oui, mieux, mais – elle baissa la voix – j'ai peur !

– Mais non, mais non, fit-il, caressant distraitement la jambe de la jeune fille. Il n'arrivera rien. Soif ?

– Non, merci. Soyez prudent, Sam ! murmura-t-elle.

Le détective sourit et regarda Gutman, qui tenait son regard fixé sur lui et souriait.

– Comment ? répéta le petit homme.

– Comment quoi ? fit Spade.

Gutman se remit à rire, puis expliqua :

– Si vous parlez sérieusement, monsieur, nous vous devons au moins une attention polie. Comment pourrez-vous arranger

les choses, afin que Wilmer – il s'interrompit pour rire – ne puisse nous compromettre.

– Non, fit Spade, hochant la tête, je n'ai pas l'intention d'abuser de votre attention polie. N'en parlons plus.

– Allons, allons ! protesta Gutman. Est-ce parce que j'ai ri ? Pardonnez-moi. Je n'avais pas l'intention de ridiculiser votre idée, même si je ne l'approuve pas. Vous savez que j'éprouve pour votre talent la plus sincère admiration. Bien sûr, je ne puis comprendre comment votre suggestion pourrait pratiquement être réalisée sans danger – sans parler du fait que je considère Wilmer comme mon propre fils. Mais je vous serais très reconnaissant de nous donner une explication, ne serait-ce que pour prouver que vous acceptez mes excuses.

– Eh bien, dit Spade, Bryan ressemble à la plupart des District Attorneys : il s'attache surtout à obtenir des condamnations très nettes. Il préfère abandonner les poursuites pour un cas douteux que d'aller devant le jury et risquer la déception d'un acquittement. Pour faire condamner sûrement un accusé il négligera de poursuivre des complices dont le témoignage compliquerait l'affaire et risquerait de compromettre la décision finale.

« C'est ainsi que nous lui présenterons la situation, et il n'hésitera pas une seconde. L'histoire du faucon ne l'intéressera pas. Il se persuadera aisément que ce que lui raconte la petite tante est une histoire inventée de toutes pièces avec l'intention d'embrouiller l'affaire. Je me charge de le convaincre que, s'il veut arrêter toutes les personnes compromises, le procès se compliquera au point que le jury n'y comprendra plus rien. Au contraire, s'il s'en tient à votre petit ami, il le fera brillamment condamner à mort.

Gutman sourit lentement, d'un air désapprobateur, en penchant la tête de côté.

– Non, monsieur, dit-il, je ne comprends pas comment votre District Attorney pourra établir un lien entre Thursby, Jacobi et Wilmer sans...

– C'est que vous ne connaissez pas les District Attorneys, répondit Spade. Pour Thursby, la chose est facile : il était un « tueur », tout comme la petite tante. Bryan a déjà une théorie toute prête. Et puis, on ne pendra votre petit ami qu'une fois. Pourquoi le jugerait-on ensuite pour le meurtre de Jacobi, quand il aura été reconnu coupable de celui de Thursby ? On ajoutera le second au premier, surtout s'il s'est, dans les deux cas, servi de la même arme, et que les projectiles soient semblables. Et tout le monde sera satisfait !

– Oui, mais... dit Gutman, qui s'interrompit pour regarder le jeune homme.

Celui-ci venait de quitter la porte et s'avançait, les jambes un peu raides, vers le centre de la pièce. Il s'arrêta entre Cairo et Gutman, le torse légèrement penché en avant, les épaules remontées. Le bras allongé, il tenait dans la main droite son pistolet, le canon dirigé vers le sol, mais il serrait fortement la crosse, car la peau, sur les phalanges, était tendue et toute blanche. Son autre main était crispée. L'extrême jeunesse de son visage rendait presque inhumaine l'expression de haine qui l'animait. D'une voix rauque, qui tremblait, il dit à Spade :

– Sors un peu ton pistolet, salaud, et lève-toi !

Spade sourit : un sourire amusé qui paraissait naturel.

– Salaud ! répéta Wilmer. Lève-toi ! Nous allons régler ça tout de suite... si tu as un peu de courage !

Le sourire amusé du détective s'élargit. Il regarda Gutman.

– Ah, ces jeunes gens ! murmura-t-il. Dites-lui donc que s'il me tue avant que vous ayez le faucon, vous ne reverrez plus l'oiseau noir.

Gutman essaya de sourire, mais le résultat ressemblait davantage à une grimace. Sa voix rauque tenta de prendre un ton paternel pour admonester le jeune homme.

– Allons, allons, Wilmer, dit-il, n'attachez pas autant d'importance aux plaisanteries de Mr. Spade.

Wilmer répondit à voix basse, du coin de la bouche :

– Qu'il me foute la paix, alors, ou je le brûle. Aucun oiseau noir ne m'en empêchera.

– Voyons, Wilmer ! répéta Gutman. Puis, tourné vers Spade : votre suggestion, monsieur, n'est pas réalisable ; n'en parlons plus.

Le petit homme semblait avoir recouvré son calme. Spade ne souriait plus.

– J'en parlerai si ça me plaît, dit-il.

– C'est une des choses que j'ai toujours admirées en vous, répondit vivement Gutman, mais il est inutile de discuter plus longtemps sur ce point. Vous le voyez vous-même.

– Je ne vois rien du tout, dit le détective. Entendons-nous bien. Est-ce que je perds mon temps en m'adressant à vous ? Je croyais, le faisant, parler au chef. Si vous voulez que je discute avec la petite tante, je sais comment m'y prendre.

– Non, monsieur, répondit le petit homme, c'est avec moi que vous traitez.

– Bien. J'ai une autre suggestion à vous présenter, mais elle ne vaut pas la première.

– Voyons ?

– Livrons Cairo à la police.

Le Levantin saisit rapidement le pistolet qu'il avait posé sur la table et le tint contre son ventre, à deux mains, le canon pointé très bas, vers un coin du canapé. Son visage était devenu jaunâtre. Ses yeux allaient de l'un à l'autre des occupants de la pièce. Ses prunelles opaques paraissaient aplaties, sans profondeur.

Gutman avait l'air de ne pas croire qu'il avait pu entendre pareille suggestion.

– Livrons qui ? interrogea-t-il.

– Livrons Cairo à la police !

Gutman fut sur le point d'éclater de rire, mais il se contint.

– Mieux vaudrait livrer la petite tante, dit Spade. Cairo n'est pas un tueur et son arme n'est pas du calibre de celle qui a descendu Thursby et Jacobi. Il sera plus difficile de combiner la chose, mais cela vaudra mieux que de ne livrer personne.

– Et si nous vous livrions vous-même, Mr. Spade, ou bien Miss O'Shaughnessy, puisque vous insistez tant pour livrer quelqu'un ? dit le Levantin d'une voix aiguë et indignée.

– Vous voulez le faucon, n'est-ce pas ? dit Spade en souriant tranquillement. Je l'ai. La victime que j'exige est comprise dans le marché. Quant à Miss O'Shaughnessy ? – Il tourna son regard froid vers la jeune fille et leva légèrement les épaules – si vous pensez qu'elle puisse faire l'affaire, je suis prêt à en discuter avec vous.

Brigid croisa les mains sur sa gorge, poussa un cri étouffé et recula jusqu'à l'extrémité du canapé.

– Vous semblez oublier, dit Cairo, tremblant de fureur contenue, que vous n'êtes pas dans une situation qui vous permette d'imposer votre volonté ?

Spade eut un rire méprisant.

– Allons, allons, messieurs, intervint Gutman, discutons amicalement. Cependant, ce que Mr. Cairo vient de dire me paraît… heu… raisonnable. Vous devez considérer, Mr. Spade…

– Je ne considère rien du tout, coupa Spade brutalement. Si vous me tuez, comment aurez-vous l'oiseau ?

Joel Cairo se leva et s'approcha, par derrière, du fauteuil de Gutman. Il se pencha et mit une main en pavillon autour de ses lèvres pour parler à l'oreille du petit homme qui écoutait, les yeux fermés.

Spade sourit en regardant Brigid, qui répondit par un sourire à peine ébauché. Le détective se tourna vers Wilmer.

– Dix contre un qu'ils sont en train de vous vendre, fiston, dit-il.

Le jeune homme ne répondit pas : l'étoffe de son pantalon se mit à trembler, aux genoux.

– J'espère, dit Spade à Gutman, que vous ne vous laissez pas influencer par les pistolets de ces tueurs à la manque ?

Gutman ouvrit les yeux. Cairo se releva et demeura debout derrière lui.

– J'ai déjà, dit Spade, eu l'occasion de les désarmer l'un et l'autre. La petite tante est…

D'une voix étranglée par l'émotion, le jeune homme cria : Ça va ! et leva son arme.

Gutman lança rapidement la main, saisit le poignet droit de Wilmer et l'abaissa. Le petit homme s'était levé. Cairo s'était emparé de l'autre poignet et tous deux s'efforçaient de peser sur les deux bras du jeune homme qui luttait furieusement mais en vain, en jurant sourdement.

Le visage immobile, le regard un peu trouble, Spade se leva et marcha vers le groupe. Wilmer ne résistait plus. Cairo lui parlait doucement. Le détective écarta le Levantin et lança un direct au menton du jeune homme dont la tête fut rejetée en arrière, puis revint en avant.

– Hé là ! fit Gutman.

Spade lança un deuxième coup de poing. Cairo lâcha le bras de Wilmer, qui s'effondra sur le ventre de Gutman. Le Levantin se précipita sur Spade pour lui griffer le visage. Spade le repoussa, d'une main. Cairo revint à la charge, les larmes aux yeux, les lèvres tremblantes.

Le détective se mit à rire et grogna :

– Jésus ! ce qu'il est rigolo, celui-là !

La main ouverte, il l'envoya, d'une gifle, contre la table. Le Levantin revint à la charge. Cette fois, Spade l'arrêta de ses deux bras tendus.

– Assez, dit-il ou je vais être obligé de vous faire du mal.

– Grand lâche ! cria Cairo, battant prudemment en retraite.

Spade se baissa pour ramasser le pistolet du Levantin, puis celui de Wilmer. Il se releva et tint les deux automatiques de la main gauche, l'index passé dans le pontet des deux armes.

Gutman avait étendu le jeune homme dans le rocking-chair et le regardait, d'un air un peu troublé. Cairo, agenouillé, caressait l'une des mains inertes de Wilmer.

– Rien de cassé, dit Spade, lui tâtant le menton. Couchons-le.

Il passa son bras droit autour des épaules de Wilmer, l'avant-bras gauche sous les genoux, l'enleva comme il eût fait d'un enfant et le coucha sur le canapé d'où Brigid venait de se

lever. Spade prit dans la poche du veston le deuxième pistolet. Cairo était déjà assis près de la tête du jeune homme.

– Voilà notre victime, dit le détective à Gutman.

Celui-ci ne répondit pas. Son visage était gris, son regard assombri. Il regardait le plancher sans rien dire.

– Allons, dit Spade, vous avez permis à Cairo de murmurer à votre oreille et vous avez tenu le bras du gosse. S'il n'est pas arrêté, il vous tuera avant que vous ayez compris.

Gutman ne répondit pas.

– C'est une raison pour vous débarrasser de lui, continua le détective. La seconde est bien plus nette : si vous ne dites pas oui immédiatement, je vous livre tous à la police, le faucon par-dessus le marché.

– Je n'aime pas beaucoup ça ! murmura le petit homme.

– Eh bien… alors ? dit Spade.

Gutman soupira, fit une grimace, puis dit tristement :

– Prenez-le.

CHAPITRE XIX

Wilmer gisait sur le canapé, étendu sur le dos, frêle, immobile. Seule, sa respiration soulevait imperceptiblement sa poitrine. Joel Cairo, assis près du jeune homme, penché sur lui, lui frictionnait les joues et les poignets, lissait ses cheveux, murmurait en tenant son regard fixé sur le visage pâle et figé.

Brigid O'Shaughnessy était debout dans un coin de la pièce. Elle tenait une main contre sa poitrine ; l'autre était posée à plat sur la table. Elle mordillait sa lèvre inférieure et jetait des regards furtifs sur Spade dès que celui-ci ne la regardait pas. Quand le détective levait les yeux, elle dirigeait aussitôt les siens vers Cairo et Wilmer.

Le visage de Gutman se rassérénait peu à peu et se colorait lentement. Les mains dans les poches, il considérait Spade sans curiosité.

Le détective, sa grosse main serrant les trois pistolets, fit un signe de tête qui désignait Cairo et demanda à Gutman :

– Et celui-là ?

– Je ne sais pas, répondit tranquillement le petit homme. Voyez.

Spade sourit, son menton en V projeté en avant.

– Cairo ? appela-t-il.

Le Levantin tourna la tête, par-dessus son épaule.

– Laissez ce gosse. Nous allons le livrer à la police et nous devons nous entendre, auparavant, sur l'histoire que nous raconterons.

– Vous ne l'avez donc pas suffisamment maltraité ? dit Cairo amèrement.

– Non, fit Spade.

Cairo se leva et s'approcha de Gutman.

– Ne faites pas ça, Mr. Gutman, supplia-t-il. Rendez-vous compte...

– Inutile, coupa Spade, c'est décidé. Une seule question n'est pas encore réglée. Quelle sera votre attitude ? Êtes-vous avec ou contre nous ?

– Je n'accepte pas la situation avec enthousiasme, dit Gutman, hochant la tête et souriant tristement, mais il est impossible d'agir autrement.

– Alors, Cairo ? insista Spade.

Le Levantin passa le bout de sa langue sur ses lèvres.

– Est-ce que je peux choisir... ? demanda-t-il.

– Oui, dit Spade sérieusement, mais, si vous n'êtes pas avec nous je vous livre à la police en même temps que votre petit ami.

– Allons, allons, Mr. Spade, protesta Gutman, ce n'est pas...

– Croyez-vous que je vais le laisser filer ainsi ? coupa le détective. Avec ou contre nous. Nous ne prendrons jamais trop de précautions.

Les sourcils froncés il regarda un instant Gutman.

– Nom de Dieu ! cria-t-il soudain, vous en êtes donc à votre premier coup ! Qui m'a foutu des voleurs pareils. Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous mettre à genoux et prier le bon Dieu ?

Il se tourna vers Cairo.

– Alors, oui ou non ?

– Vous ne me laissez pas le choix ! murmura le Levantin, haussant ses épaules étroites. Je suis avec vous.

– Bien, dit Spade, asseyons-nous.

Brigid s'assit sur le canapé, aux pieds de Wilmer. Gutman regagna le rocking-chair et Cairo le fauteuil. Spade s'assit sur la table et posa les pistolets contre sa cuisse.

– Deux heures, dit-il regardant sa montre. Je ne puis avoir le faucon avant le jour, pas avant huit heures. Nous avons le temps de tout arranger.

Gutman toussota.

– Où est l'oiseau ? dit-il, puis, très vite : Je ne suis pas inquiet, monsieur, mais je pense que nous ne devrions pas nous séparer avant que l'affaire soit réglée.

Il regarda le canapé, puis Spade.

– Vous avez l'enveloppe ? demanda-t-il.

Le détective fit non de la tête, se tourna vers le sofa et regarda Brigid. Dans son visage immobile les yeux seuls souriaient.

– C'est Miss O'Shaughnessy qui l'a, dit-il.

– Oui, murmura-t-elle, portant une main vers sa poitrine ; je l'ai ramassée...

– Ça va, ça va, dit Spade. Gardez-là. Mr. Gutman, nous ne nous séparerons pas avant que je vous aie livré le faucon. On m'apportera l'oiseau noir ici-même.

– Parfait ! ronronna le petit homme. Ainsi donc, contre dix mille dollars et Wilmer, vous me remettez le faucon et vous

nous laisserez une ou deux heures… d'avance, de façon que nous ayons le temps de quitter la ville.

– Ces précautions sont inutiles. Vous ne courrez aucun risque.

– Peut-être, monsieur, mais nous préférons être déjà loin de San Francisco quand le District Attorney interrogera Wilmer.

– Si vous voulez, répondit Spade ; je puis garder le gosse ici toute la journée.

Il se mit à rouler une cigarette.

– Mais arrêtons les détails de notre histoire. Pourquoi a-t-il tué Thursby ? Pourquoi, où et quand, a-t-il tué Jacobi ?

Gutman eut un sourire indulgent, hocha la tête et répondit d'une voix très douce.

– Voyons, monsieur, vous ne pouvez exiger de nous ces précisions. Je paye et je vous abandonne Wilmer ; le reste vous regarde.

– J'ai besoin de précisions, dit Spade. J'ai demandé un homme qui servira nos projets si je puis nettement l'accuser. Pourquoi reculez-vous ? Croyez-vous que ça irait mieux si Wilmer était relâché ?

Gutman se pencha en avant et montra les pistolets du doigt.

– Voici, dit-il, une preuve irréfutable de sa culpabilité. Les deux hommes ont été tués à l'aide de ces automatiques. Il est facile à la police d'établir que les projectiles ayant causé la mort ont été tirés par l'un de ces pistolets. Vous le savez. C'est une preuve suffisante.

– Possible, approuva Spade, mais j'ai besoin de détails pour boucher les trous de l'histoire que je vais raconter aux policiers.

– Vous avez affirmé que la chose serait très facile, objecta Cairo qui se tourna vers Gutman et lui dit : Vous voyez ! Je vous avais conseillé de n'en rien faire. Je pense que...

– Je me fous de ce que vous pensez l'un et l'autre, dit Spade brutalement. Il est trop tard pour faire marche arrière. Pourquoi a-t-il tué Thursby ?

Gutman posa les mains sur son ventre, les doigts entrelacés. Sa voix et son sourire étaient tristes.

– Vous êtes très exigeant, dit-il, et je commence à croire que j'aurais bien mieux fait de ne pas avoir affaire à vous.

– Ne vous plaignez pas, répondit le détective : vous avez la liberté et le faucon. Que voulez-vous de plus ? Pourquoi a-t-il tué Thursby ?

Le petit homme cessa de se balancer dans son rocking-chair.

– Thursby était un « tueur » notoire et l'ami de Miss O'Shaughnessy. Nous avons pensé que sa disparition... dramatique engagerait la jeune fille à réfléchir et à traiter avec nous. Voilà la vérité.

– Bien, dit Spade. Continuez à parler aussi franchement. Vous ne pensiez pas qu'il avait le faucon ?

Gutman secoua négativement la tête, balançant ses joues molles.

– Pas un instant, répondit-il en souriant ; nous connaissions trop Miss O'Shaughnessy. Certes, nous ignorions qu'elle avait confié l'oiseau à Jacobi, mais nous étions sûrs que, si l'un

des deux complices ignorait où était le faucon, celui-là s'appelait Thursby.

Spade approuva sans rien dire.

– N'avez-vous pas essayé de traiter avec lui ?

– Si, bien sûr. Je l'ai vu moi-même, le soir de sa mort. Wilmer l'avait retrouvé sans réussir à découvrir où habitait Miss O'Shaughnessy : Thursby était extrêmement méfiant et prenait toujours de minutieuses précautions. Ce soir-là, Wilmer se rendit à son hôtel, apprit qu'il était sorti et l'attendit. Quand Thursby rentra, sans doute après avoir tué votre associé, Wilmer me l'amena. Il me fut impossible de rien obtenir de lui. Il était résolu à ne pas trahir la jeune fille. Alors, Wilmer l'a suivi et... il a fait ce qu'il a fait.

– Tout cela paraît plausible, murmura Spade. Et Jacobi ?

Gutman regarda gravement le détective et dit.

– C'est Miss O'Shaughnessy qui est seule responsable de la mort du capitaine Jacobi.

– Oh ! fit la jeune fille, portant la main à sa bouche.

– Nous verrons ça plus tard, dit Spade d'une voix sourde. Racontez ce qui est arrivé.

– Eh bien, dit Gutman avec un léger sourire, voici : Cairo s'était mis en rapport avec moi. Je l'avais fait venir après que les policiers l'eurent relâché. Nous décidâmes qu'il était préférable de réunir nos forces. Mr. Cairo est très perspicace. C'est lui qui a pensé à *La Paloma*. Il s'est souvenu que, à Hong Kong, il avait rencontré ensemble le capitaine Jacobi et Miss O'Shaughnessy. Il avait même pensé, à ce moment-là, qu'elle s'embarquerait sur *La Paloma,* puis il apprit qu'elle avait retenu sa place sur un bateau plus rapide. Quand il constata que l'arrivée du navire à San Francisco était annoncée par le journal, il devina ce qui s'était passé : elle avait confié l'oiseau à Jacobi. Celui-ci ignorait bien

entendu de quoi il s'agissait, car Miss O'Shaughnessy est discrète, et il avait consenti à se charger du paquet.

Il regarda la jeune fille en souriant, se balança deux fois, puis reprit :

« Nous allâmes tous les trois, Wilmer, Cairo et moi-même, voir le capitaine, à bord. Miss O'Shaughnessy était avec lui. L'entrevue fut laborieuse et mouvementée. Finalement, vers minuit, nous réussîmes à persuader Miss O'Shaughnessy qu'il était plus avantageux de traiter et nous quittâmes le navire pour nous rendre à mon hôtel où je devais payer et recevoir le faucon. Hélas, Mr. Spade, nous aurions dû nous méfier, au lieu de nous juger capables de rouler cette femme ! En route, Jacobi, le faucon et la demoiselle nous ont glissé entre les doigts, et j'avoue que ce fut bien joué.

Spade regarda Brigid dont les grands yeux assombris suppliaient.

– Vous avez mis le feu au bateau, avant de partir ? demanda-t-il à Gutman.

– Sans avoir l'intention de le faire, protesta le petit homme. Wilmer avait tenté de retrouver le faucon, au cours des négociations qui se poursuivaient dans la cabine, et il a jeté des allumettes encore enflammées...

– Bravo ! fit Spade, nous le ferons aussi condamner pour incendie volontaire. Après ?

– Après, nous avons tenté de les retrouver et nous découvrîmes enfin l'hôtel de Miss O'Shaughnessy. En écoutant à la porte nous les entendîmes aller et venir, à l'intérieur, et nous sonnâmes. Elle vint demander qui était là et... nous entendîmes une croisée que l'on ouvrait. Wilmer descendit et fit le tour de la maison pour surveiller l'échelle de secours qui permet de quitter l'immeuble en cas d'incendie. Dans le passage, il se trouva nez à nez avec le capitaine qui fuyait, emportant le faucon. La situa-

tion était délicate, mais Wilmer s'en tira très bien. Il lâcha les trois-quarts d'un chargeur dans la poitrine de Jacobi, mais le colosse ne tomba pas, renversa Wilmer et se sauva. C'était en plein jour, monsieur. Quand Wilmer se releva, un policeman accourait, et le jeune homme dut s'enfuir et nous rejoindre ; ce qu'il fit fort habilement.

« Cependant Miss O'Shaughnessy nous avait laissé entrer. Nous nous efforçâmes de la persuader oui, c'est bien le mot qui convient – de la persuader de nous révéler où Jacobi emportait le faucon. C'était chez vous, à condition que le capitaine pût atteindre votre bureau. Alors nous... persuadâmes, de nouveau, Miss O'Shaughnessy de vous appeler au téléphone et de vous attirer hors de chez vous. Malheureusement, tout cela prit trop de temps et...

Le jeune homme, étendu sur le canapé, poussa un grognement et se retourna sur le flanc. À plusieurs reprises il ouvrit et referma les yeux. Brigid s'était levée. Elle recula jusqu'au coin de la pièce.

– ... et, acheva Gutman, vous avez eu le faucon avant que nous ayons pu intervenir.

Wilmer posa un pied par terre, se releva sur le coude, posa l'autre pied, se mit sur son séant et regarda autour de lui dans la pièce. Quand son regard se posa sur Spade, il perdit subitement son expression hébétée.

Cairo, quittant son fauteuil, marcha vers le jeune homme, le prit aux épaules et lui parla doucement. Wilmer se leva soudain, repoussant le Levantin et fixant de nouveau son regard sur le détective.

– Écoutez-moi, petit, dit Spade, assis sur la table et balançant négligemment les jambes, si vous remettez ça, moi aussi. Alors asseyez-vous, ne dites rien et vous tiendrez le coup plus longtemps.

Wilmer se tourna vers Gutman. Le petit homme le considéra en souriant doucement :

– Eh bien, Wilmer, mon garçon, dit-il : je regrette infiniment de vous perdre ; je vous aimais comme mon propre fils, mais l'on peut retrouver un fils... et il n'y a qu'un faucon de Malte !

Spade éclata de rire.

Cairo se rapprocha du jeune homme pour lui parler à l'oreille. Wilmer se rassit, les yeux fixés sur Gutman. Le Levantin s'assit auprès de lui.

Gutman soupira et dit à Spade :

– Quand on est jeune il y a des choses que l'on ne peut comprendre.

Cairo avait passé son bras autour du cou du jeune homme et murmurait à son oreille. Spade adressa un sourire d'intelligence à Gutman, puis s'adressa à Brigid.

– Si vous pouviez découvrir quelque chose dans la cuisine, dit-il, vous feriez du café. Je ne puis quitter ainsi mes hôtes ?

– Oui, dit-elle, se levant.

– Un instant, ma chère, fit le petit homme. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux laisser ici l'enveloppe ? Vous pourriez la tacher.

Brigid interrogea Spade du regard.

– Elle lui appartient encore, dit le détective d'un air indifférent.

Elle la retira de l'intérieur de son manteau et la tendit à Spade qui la lança sur les genoux de Gutman.

– Asseyez-vous dessus, dit-il, si vous avez peur qu'elle disparaisse.

– Ne vous méprenez pas, Mr. Spade, répondit Gutman d'une voix suave, mais les affaires sont les affaires.

Il ouvrit l'enveloppe, en tira les billets, les compta et éclata de rire. Son ventre était agité de soubresauts.

– Voyez-vous, dit-il, il n'y a plus que neuf billets !

Il les étala sur ses genoux et ses cuisses.

– Il y en avait dix tout à l'heure, reprit-il avec un rire triomphant.

– Eh bien ? demanda Spade à la jeune fille.

Elle secoua négativement la tête, avec emphase.

Ses lèvres bougeaient doucement mais elle ne dit rien. Son visage exprimait la crainte.

Le détective tendait une main ouverte vers Gutman qui y déposa les billets. Spade compta. Il y en avait neuf. Il les rendit au petit homme et prit les pistolets sur la table. Son visage était sombre et immobile.

– Je veux savoir ce qui s'est passé, dit-il. Nous allons – il montra d'un signe de tête la jeune fille, sans la regarder – passer dans la salle de bains. La porte restera ouverte et je me tiendrai tout près. À moins que vous désiriez sauter du cinquième étage on ne peut sortir d'ici qu'en passant devant moi.

– Il est inutile et peu courtois, protesta Gutman de nous traiter ainsi. Vous savez bien que nous désirons rester.

– J'en saurai davantage tout à l'heure, dit tranquillement Spade. Cette farce bouleverse mes projets. J'en veux avoir le cœur net. Ce ne sera pas long. Venez.

Il toucha le coude de la jeune fille.

Dans la salle de bains, Brigid put enfin parler. Elle posa ses mains sur la poitrine de Spade et approcha son visage du sien.

– Je n'ai pas pris ce billet, Sam, murmura-t-elle.

– Je ne le crois pas non plus, mais j'ai besoin d'en être certain. Déshabillez-vous.

– Vous ne me croyez pas ?

– Non. Déshabillez-vous.

– Non.

– Bien. Nous allons retourner dans la chambre et je vous déshabillerai.

Elle recula et porta une main à sa bouche, terrifiée.

– Vous feriez ça ? dit-elle, entre ses doigts.

– Oui. Il faut que je sache ce qu'est devenu ce billet et ce n'est pas une question de pudeur qui m'arrêtera.

– Il ne s'agit pas de ça, dit-elle, se rapprochant de lui. Je ne crains pas de me montrer nue devant vous, mais, pas ainsi. Vous... vous allez tuer quelque chose entre nous.

– Ça m'est égal, dit-il tranquillement. Il faut que je sache où est passé ce billet. Déshabillez-vous.

Elle le regarda fixement. Les yeux gris-jaune de Spade ne se détournèrent pas. Brigid rougit brusquement puis devint très pâle. Roidie pendant quelques secondes, elle commença à se déshabiller. Assis sur le bord de la baignoire, il la surveillait sans perdre la porte de vue. Aucun bruit ne venait de la chambre. Elle ôta très vite ses vêtements, sans hésiter : ils tombaient à ses pieds. Quand elle fut nue, elle se dégagea, d'un pas en arrière, et se tint immobile, fière, sans embarras.

Il posa les pistolets sur le siège de la toilette et, face à la porte, il mit un genou en terre et prit l'une après l'autre les pièces du vêtement de Brigid, fouillant des yeux et des doigts. Il ne trouva pas le billet de mille dollars. Alors, il se leva et lui tendit son linge et sa robe.

– Merci, dit-il, je sais, maintenant.

Il reprit les pistolets et sortit de la salle de bains sans se retourner fermant la porte derrière lui.

– Vous l'avez retrouvé ? demanda Gutman souriant.

Cairo, assis près de Wilmer, lança à Spade un regard interrogateur. Le jeune homme ne bougeait pas. Penché en avant, la tête dans les mains, les coudes aux genoux, il considérait fixement le parquet.

– Je ne l'ai pas retrouvé, dit Spade à Gutman, vous l'avez escamoté.

– Escamoté ? dit le petit homme éclatant de rire.

– Oui, affirma le détective jouant avec les pistolets. Le reconnaissez-vous, ou bien désirez-vous que je vous fouille ?

– Me...

– Au choix, dit Spade ; il n'y a pas d'autre solution.

Gutman regarda un instant le visage immobile et fermé de Spade, puis éclata de rire.

– Bon Dieu, monsieur ! s'écria-t-il, vous en seriez capable.

– Vous avez escamoté le billet ?

– Oui.

Le petit homme tira de la poche de son gilet la coupure froissée et l'aplatit soigneusement sur sa cuisse. Puis, il prit l'enveloppe et joignit le dixième billet aux neuf autres.

– Il faut bien s'amuser un peu, dit-il. J'étais curieux de voir comment vous vous tireriez de là. Compliments.

Spade ricana sans amertume.

– C'est une blague que l'on fait à l'âge de la petite tante, dit-il.

Brigid O'Shaughnessy, rhabillée, mais sans manteau ni chapeau, sortit de la salle de bains, fit un pas vers la chambre, se ravisa, tourna sur ses talons et marcha vers la cuisine.

Cairo se rapprocha de Wilmer et murmura à son oreille. L'adolescent haussa les épaules d'un air irrité.

Spade regarda un instant les pistolets, puis Gutman, et sortit dans le couloir où il ouvrit une armoire. Il rangea les armes dans une malle, referma l'armoire à clef, mit la clef dans sa poche et s'arrêta à la porte de la cuisine.

Brigid emplissait d'eau le percolateur d'aluminium.

– Avez-vous trouvé quelque chose ? demanda Spade.

– Oui, fit-elle d'une voix calme, sans lever la tête.

Elle posa le percolateur sur le feu et marcha vers la porte. Elle rougit ; ses yeux bleus étaient mouillés de larmes.

– Vous n'auriez pas dû faire ça, Sam ! dit-elle doucement.

– Il fallait bien retrouver ce billet, chérie, murmura-t-il.

Il se pencha, l'embrassa légèrement sur les lèvres, puis retourna dans la chambre.

Gutman, souriant, lui tendit l'enveloppe.

– Elle sera bientôt à vous ; autant la prendre tout de suite, fit-il.

Spade ne la prit pas. Il s'assit.

– Nous avons le temps, dit-il. Revenons à cette question d'argent. Vous deviez me remettre plus de dix mille dollars.

– Dix mille dollars, c'est une somme intéressante, répondit le petit homme.

– Vous citez mes propres paroles, dit Spade, mais enfin, ce n'est pas tout l'argent du monde.

– Non, certes, monsieur, je vous l'accorde, mais c'est une somme intéressante, gagnée rapidement, et sans trop de mal.

– Croyez-vous que tout a été si facile, dit Spade, haussant les épaules. Peut-être, mais cela me regarde.

– Certainement, approuva Gutman.

Il ferma à demi les yeux et montra la cuisine d'un signe de tête.

– Vous partagez avec elle ? murmura-t-il.

– Cela aussi ne regarde que moi, répondit le détective.

– Certainement, répéta le petit homme, mais... je voudrais vous donner un conseil.

– Allez.

– Je pense que vous lui remettrez une partie de la somme ; si cette partie ne correspond pas à ce qu'elle espérait, méfiez-vous !

Une lueur moqueuse s'alluma dans les yeux de Spade.

– Elle est mauvaise ? demanda-t-il.

– Bien pis ! répliqua Gutman.

Le détective sourit et se mit à rouler une cigarette.

Cairo murmurait toujours à l'oreille de Wilmer ; il avait passé un bras autour des épaules du jeune homme. Brusquement, celui-ci repoussa le Levantin et se tourna pour lui faire face. Son visage exprimait la colère et le dégoût. Il serra le poing et frappa Cairo à la bouche. Le Levantin poussa un cri aigu de femme et recula à l'autre extrémité du canapé. Il tira un mouchoir de soie de sa poche et le porta à ses lèvres. Quand il le retira, il était taché de sang.

– Foutez-moi la paix ! ricana Wilmer qui prit sa tête entre ses mains et, les coudes aux genoux, se remit à regarder ses pieds.

Une odeur lourde de chypre s'était répandue dans la pièce.

Brigid, attirée par le cri de Cairo, se tenait debout sur le seuil de la porte. Spade lui montra du doigt les deux hommes.

– L'amour parfait ! ricana-t-il. Quand mange-t-on ?

– Tout de suite, dit-elle, tournant sur ses talons et regagnant la cuisine.

Spade alluma sa cigarette et dit à Gutman :

– Reparlons un peu d'argent.

– Avec plaisir, monsieur, mais laissez-moi vous dire tout de suite que je ne puis disposer en ce moment de plus de dix mille dollars.

– C'est vingt mille que je devrais toucher, dit le détective.

– Je vous les paierais de bon cœur, mais je ne dispose pas d'un cent de plus. Bien entendu, ceci ne constitue que le premier versement. Plus tard...

– Je sais, interrompit Spade en riant, je sais que vous me verserez plus tard des millions, mais restons-en au premier paiement. Quinze mille ?

Gutman sourit, hochant la tête.

– Mr. Spade, je vous ai dit très franchement, et je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas un cent de plus.

– Vous avez dit « franchement », mais pas « positivement », insista le détective.

– Alors, positivement, dit le petit homme en riant.

– Enfin, soupira Spade, donnez toujours.

Il prit l'enveloppe, compta les billets et les plaça dans sa poche comme Brigid entrait, portant un plateau.

Wilmer refusa de rien prendre. Cairo accepta une tasse de café. Brigid, Gutman et Spade mangèrent de bon appétit les œufs brouillés, le bacon, les toasts et la marmelade que la jeune fille avait préparés.

Ils burent chacun deux ou trois tasses de café et s'installèrent pour passer le reste de la nuit.

Gutman alluma un cigare et ouvrit « *Les Causes Criminelles Célèbres* ». Par intervalles, il éclatait de rire ou commentait un passage intéressant. Cairo, un mouchoir sur les lèvres, boudait à l'extrémité du canapé. Wilmer demeura immobile, la tête dans les mains, jusque vers quatre heures. Alors il s'étendit, les pieds du côté de Cairo, et s'endormit. Brigid, dans le fauteuil, somnolait, écoutait les commentaires de Gutman ou causait avec Spade de choses insignifiantes.

Le détective roulait et fumait des cigarettes. Il ne pouvait rester longtemps immobile, il allait et venait, sans hâte et sans

nervosité. Tantôt assis sur le bras du fauteuil de Brigid, ou sur le parquet à ses pieds, ou sur une chaise, il demeurait éveillé, gai, plein de confiance.

À cinq heures et demie, il alla dans la cuisine faire du café. Une demi-heure plus tard Wilmer s'éveilla et s'assit en bâillant. Gutman regarda sa montre.

– Pouvez-vous l'avoir maintenant ? demanda-t-il.

– Accordez-moi encore une heure.

Gutman fit oui de la tête et reprit son livre.

À sept heures, Spade décrocha le récepteur du téléphone et appela le numéro d'Effie Perine.

– Allô, Mrs Perine ? Ici Mr. Spade. Puis-je parler à Effie, s'il vous plaît ?... Oui... merci... Allô, petite fille, pardon de te faire lever ainsi un dimanche... Oui, voici. Va à la poste, ouvre notre boîte postale ; elle contient une enveloppe dont j'ai moi-même écrit l'adresse. À l'intérieur, tu trouveras un bulletin de consigne, pour la gare de Pickwick. C'est le paquet d'hier. Prends-le, apporte-le moi... Oui, ici, chez moi. Oui, en vitesse. Tu es un ange. Au revoir !

Le timbre résonna à huit heures moins dix, Spade se leva pour presser le bouton qui commandait l'ouverture de la porte du rez-de-chaussée. Gutman posa son livre.

– Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous accompagne jusqu'à la porte ? demanda-t-il.

– Aucun, dit le détective.

Gutman le suivit dans le couloir et Spade ouvrit la porte. Effie Perine sortait de l'ascenseur. Elle portait le paquet sous le bras. Son visage enfantin était gai. Elle fit quelques pas rapides, jeta un regard bref sur Gutman, sourit à Spade et lui remit le paquet.

– Merci, petite fille, dit-il, et pardonnez-moi d'avoir gâché votre journée de repos.

– Ce n'est pas la première fois, répondit-elle en riant, puis, quand elle comprit qu'il n'insisterait pas pour qu'elle entrât : c'est tout ? fit-elle.

– C'est tout, merci, au revoir.

Elle tourna le dos et regagna l'ascenseur. Spade referma la porte et marcha rapidement vers la chambre. Il posa le paquet sur la table. Le visage de Gutman était cramoisi et ses joues tremblaient. Cairo et Brigid s'étaient rapprochés. Wilmer, debout, demeurait près du sofa.

Le détective fit un pas en arrière et dit :

– Le voici !

Les doigts épais de Gutman firent bon marché de la ficelle et du papier. Presque immédiatement, l'oiseau noir fut dans ses mains.

– Ah, fit-il, éperdu, après dix-sept ans !

Ses yeux étaient humides.

Tous respiraient très fort. L'atmosphère épaisse de la pièce était lourde de fumée de tabac refroidie.

Gutman posa le faucon sur la table et fouilla dans sa poche.

– C'est bien ça, dit-il, mais nous allons nous en assurer.

Des gouttes de sueur perlaient sur ses joues. Ses doigts tremblaient quand il ouvrit un petit canif à manche d'or.

Cairo et Brigid étaient près de lui, de chaque côté. Spade avait fait quelques pas en arrière. Il surveillait à la fois le groupe et Wilmer.

Le petit homme retourna l'oiseau noir et entama la statuette avec la lame de son canif, soulevant de menus copeaux d'émail enroulés, découvrant le métal noirci. L'acier mordit le métal, ôta une lamelle fine, laissant voir une trace fraîche et blafarde, de la couleur terne du plomb.

La respiration de Gutman siffla. Le sang lui monta au front et aux joues. Il retourna l'oiseau et entama la tête, découvrant aussi du plomb. Alors, il lâcha la statuette et le canif et se tourna vers Spade.

– Il est faux ! dit-il d'une voix rauque.

Le visage du détective s'assombrit. Il hocha lentement la tête, mais, en un geste vif, il avait saisi le poignet de Brigid. Il tira la jeune fille en avant, lui prit le menton, lui relevant brutalement la tête.

– Allons, ricana-t-il, assez plaisanté. Parlez maintenant !

– Non, Sam, non ! cria-t-elle. C'est celui de Kemidov, je jure...

Joel Cairo se glissa entre Spade et Gutman.

– Mais oui, cria-t-il, c'est le Russe ! J'aurais dû me méfier ! Nous l'avons pris pour un sot et il s'est joué de nous.

Des larmes coulaient sur les joues du Levantin.

– C'est votre faute ! dit-il à Gutman. Si vous n'aviez pas tenté de l'acheter, imbécile ! cela ne serait pas arrivé ! Il a eu le temps de faire fondre un double. C'est pour cette raison qu'il a été si facile de le voler.

Il prit sa tête entre ses mains et se mit à pleurer.

Gutman demeurait stupide, bouche bée, battant des paupières. Soudain, il sursauta et parut recouvrer son sang-froid.

– Doucement, doucement ! dit-il ; il est inutile de dramatiser la chose. Tout le monde peut se tromper et je suis puni le premier. Oui, c'est certainement le Russe qui nous a roulés. Nous n'allons pourtant pas verser des larmes et nous couvrir réciproquement d'injures. Mieux vaut – il eut un sourire angélique – retourner à Constantinople.

Cairo leva la tête. Ses gros yeux saillaient.

– Vous allez... bégaya-t-il, si ahuri qu'il ne put continuer.

Gutman se frotta les mains. Ses petits yeux noirs luisaient. Sa voix ronronnait.

– Je cherche et je désire le faucon depuis dix-sept ans, dit-il. Un an de plus ou de moins !

– Je vous accompagne, s'écria le Levantin.

Spade lâcha brusquement le poignet de Brigid et se retourna. Wilmer avait disparu. Le détective alla dans le couloir : la porte qui donnait sur le palier était ouverte. Spade fit une grimace, repoussa le battant et revint dans la chambre. Appuyé au cadre de la porte, il regarda Gutman et Cairo, puis, imitant le ronronnement du petit homme, il dit :

– En voilà des voleurs à la manque !

Gutman se mit à rire.

– En effet, dit-il, il n'y a pas de quoi se vanter, monsieur, mais nous sommes là, bien vivants et décidés à continuer.

Il tendit sa main gauche ouverte, la paume en l'air.

– Je suis obligé de vous redemander l'enveloppe, monsieur, dit-il.

Spade ne bougea pas.

– J’ai tenu ma promesse, protesta-t-il, vous avez l’oiseau. S’il est faux, tant pis pour vous.

– Allons, allons, fit Gutman, d’un ton persuasif, nous nous sommes trompés et je ne puis être seul à en supporter les conséquences.

Il porta en avant sa main droite qu’il avait gardée derrière le dos. Elle serrait un minuscule pistolet gravé, à la crosse de nacre.

– Je suis obligé de vous redemander l’enveloppe, répéta-t-il doucement.

Le visage de Spade ne changea pas d’expression. Il haussa les épaules, tira l’enveloppe de sa poche, la tendit à Gutman, puis, se ravisant soudain, il l’ouvrit et prit un billet de mille dollars.

– Pour mes frais et la perte de temps, dit-il.

Le petit homme hésita, haussa pareillement les épaules et accepta l’enveloppe.

– Maintenant, monsieur, dit-il, nous allons nous séparer, à moins que vous consentiez à nous accompagner à Constantinople. Non ? Franchement, monsieur, j’aurais aimé vous compter au nombre de mes collaborateurs. Vous êtes un homme plein de ressources, courageux et... raisonnable. C’est pourquoi je sais que vous ne révélerez aucun des détails de cette affaire, d’autant que vous partageriez avec nous les inconvénients qui pourraient résulter d’une indiscrétion.

– Je comprends, dit Spade.

– J’en étais sûr. Je suis sûr aussi que vous vous arrangerez avec la police sans lui livrer une victime.

– Je m’arrangerai, dit Spade.

– Eh bien, monsieur, les adieux les plus brefs sont les plus sincères. Adieu. Adieu, Miss O'Shaughnessy. Je vous laisse l'oiseau rare en souvenir de notre collaboration.

CHAPITRE XX

Après que la porte de l'appartement se fut refermée sur Casper Gutman et Joel Cairo, Spade demeura plusieurs minutes immobile, considérant fixement le bouton de la porte de la chambre. Ses yeux étaient assombris sous son front plissé. Deux sillons profonds, près de la racine du nez, creusaient son visage. Ses lèvres protubérantes dessinaient une moue. Il les serra brusquement en V, et se dirigea vers le téléphone, ignorant la présence de Brigid O'Shaughnessy qui, debout près de la table, jetait sur lui, par intervalles, de longs regards inquiets.

Il prit le récepteur et demanda un numéro.

– Allô ? Je voudrais parler au sergent Polhaus... Samuel Spade...

Il regardait droit devant soi, attendant la réponse.

– Allô, Tom ? J'ai quelque chose pour toi... Oui. Voici : Thursby et Jacobi ont été tués par un gosse qui s'appelle Wilmer Cook. (Il décrivit le jeune homme). Il est au service d'un certain Casper Gutman. (Il décrivit Gutman). Cairo, le type que tu as vu chez moi est avec eux... Oui... Gutman est à l'hôtel Alexandria, appartement 12 C, s'il n'a pas encore filé ! Ils sortent d'ici. Remue-toi. Cependant, je ne crois pas qu'ils s'attendent à être arrêtés... Il y a une jeune fille aussi. (Il décrivit Rhéa Gutman). Prends des précautions en arrêtant le gosse ; il appuie facilement sur la gâchette... Oui. J'ai ici les automatiques avec lesquels il a descendu les deux hommes... Entendu. En vitesse ! Bonne chance.

Spade raccrocha lentement, passa sa langue sur ses lèvres sèches et regarda ses mains, dont les paumes étaient humides. Il

respira profondément. Ses yeux luisaient. Il tourna sur ses talons et fit trois pas rapides vers l'intérieur de la pièce.

Brigid sursauta, surprise, et poussa un cri qui s'acheva en un rire étouffé.

Le détective, tout près d'elle, la dominait de sa haute taille. Il souriait froidement, le regard durci.

– Ils parleront, dit-il, ils parleront de nous. Nous sommes assis sur une caisse de dynamite. Il nous reste quelques minutes pour préparer notre histoire. Parlez. Vite ! Gutman vous avait envoyée à Constantinople, avec Cairo ?

Elle hésitait, mordant sa lèvre inférieure. Il lui mit une main sur l'épaule.

– Parlez, bon Dieu ! fit-il. Je suis aussi compromis que vous ! Parlez ! Il vous a envoyée à Constantinople ?

– Oui. J'y ai rencontré Joe… je lui ai demandé de m'aider…

– À prendre le faucon à Kemidov ?

– Oui.

– Pour Gutman ?

Elle hésita de nouveau, puis se troubla sous le regard impitoyable de Spade.

– Non, murmura-t-elle, nous pensions le garder.

– Après ?

– Après, j'ai eu peur que Joe me trahît… et j'ai demandé à Floyd Thursby de m'aider.

– Il l'a fait. Après ?

– Après, nous avons eu le faucon et nous sommes partis pour Hong-Kong.

– Avec Cairo ? Ou bien l’aviez-vous déjà lâché ?

– Il était resté à Constantinople, en prison – une histoire de faux chèque.

– Une histoire que vous aviez arrangée ?

– Oui, murmura-t-elle, un peu gênée.

– Bien. Vous êtes donc à Hong-Kong, avec Thursby et l’oiseau. Alors ?

– Alors, je ne savais encore si je pouvais faire confiance à Floyd. Je pensai qu’il serait plus sûr... je fis la connaissance de Jacobi ; je savais que son bateau venait ici. Je lui demandai de se charger d’un paquet. Je craignais que Thursby me trahît ; ou que Joe, ou quelqu’un travaillant pour Gutman, se trouvât à bord du navire qui nous amenait...

– Bon. Vous avez pris ce paquebot rapide. Après ?

– Après, j’ai pris peur en songeant que Gutman était très puissant, qu’il avait des relations partout, qu’il était à New-York où il pourrait apprendre notre venue et accourir à San-Francisco. Il l’a fait. Je n’en étais pas sûre en arrivant. Je craignais qu’il me retrouvât ou qu’il négociât avec Thursby. C’est pour cela que je suis venue vous demander de surveiller Floyd...

– Vous mentez ! coupa Spade. Vous teniez Thursby et vous le teniez bien. Cet homme avait un côté faible : les femmes. Il a été pris deux fois, à cause d’une femme. Ces gens-là ne changent jamais, et vous le teniez bien !

Elle rougit le regarda timidement.

– Vous vouliez, reprit-il, vous débarrasser de lui avant l’arrivée de Jacobi. Quel était votre plan, parlez ?

– Je savais qu’il avait quitté l’Amérique pour accompagner un joueur parti avec l’argent de ses amis. Alors, j’ai pensé que,

s'il se sentait surveillé, il prendrait peur et s'en irait. Je ne pensais pas...

– Vous l'avez prévenu qu'il était filé, interrompit Spade. Miles n'était pas très fort, mais assez malin pour ne pas être découvert le premier jour.

– Oui, je l'ai prévenu, quand nous sommes sortis ensemble, Sam, gémit-elle. Je ne l'aurais pas fait si j'avais pensé que Floyd pût le tuer.

Spade sourit, des lèvres seulement, découvrant ses dents de loup, mais son regard demeurait froid et dur.

– Vous aviez raison de penser qu'il ne le tuerait pas, chérie, dit-il.

Elle leva vers lui son visage étonné.

– Thursby n'a pas tué Miles, ajouta le détective.

L'incrédulité se mêla à l'étonnement sur le visage de Brigid.

– Miles n'était pas très intelligent, c'est entendu, reprit Spade, mais il avait trop d'expérience pour se laisser approcher par l'homme qu'il filait, dans une ruelle obscure, le pardessus boutonné et l'automatique au cran de sûreté dans la poche-revolver. Ça, c'est impossible ! Thursby ne pouvait ni attirer ni pousser Miles dans cette ruelle.

Il mouilla de la langue l'intérieur de ses lèvres et sourit tendrement en regardant la jeune fille.

– Mais, reprit-il, il serait volontiers allé dans une ruelle déserte... avec vous, chérie ! Vous étiez sa cliente, il n'avait pas de raison de se méfier. Si vous étiez revenue vers lui, si vous lui aviez demandé de vous accompagner dans la ruelle sombre, il aurait accepté. Il était juste assez gourde pour ça ! Il vous aurait regardée, de la tête aux pieds, il se serait passé la langue sur les lèvres, en souriant : un large sourire, d'une oreille à l'autre.

Vous auriez pu vous tenir près de lui, très près, et lui faire un beau petit trou dans les côtes avec le revolver que Thursby vous avait passé.

Brigid O'Shaughnessy recula et ne s'arrêta que contre le bord de la table. Elle regarda Spade d'un air terrifié et cria :

– Non, Sam, non ! Ne dites pas ça ! Vous savez que ce n'est pas vrai ! Vous savez...

– Assez ! coupa-t-il, regardant sa montre. Dans quelques minutes la police sera ici. Je vous répète que nous sommes assis sur une caisse de dynamite. Parlez !

Elle passa une main sur son front.

– Oh ! gémit-elle, pourquoi m'accusez-vous d'une...

– Assez ! cria-t-il, d'une voix impatiente. Ce n'est pas le moment de jouer à la petite oie blanche. Écoutez-moi. Nous sommes assis au pied de la potence. Parlez !

Il l'avait prise aux poignets.

– Comment... comment... savez-vous ?... bégaya-t-elle, tandis qu'il souriait et passait sa langue sur ses lèvres.

– Je le connaissais, ricana-t-il. Pourquoi l'avez-vous tué ?

Elle dégagea ses poignets et, passant ses bras autour du cou de Spade, elle abaissa la tête du détective jusqu'à ce que leurs lèvres fussent sur le point de se toucher. Elle avait collé son corps contre le sien, des genoux à la poitrine. Il l'étreignit.

– Je ne voulais pas le tuer, tout d'abord ! dit-elle d'une voix qui chevrotait. Mais, quand j'ai vu que Floyd n'avait pas peur...

Spade lui tapota l'épaule du plat de la main.

– Vous mentez, dit-il. Vous nous aviez demandé de nous occuper personnellement de cette filature – l'un ou l'autre. Vous

désiriez être sûre que l'homme qui suivrait Thursby vous connaîtrait. Vous avez demandé le revolver à Thursby. Vous aviez, depuis plusieurs jours, retenu un appartement au Coronet ; vos bagages y étaient. Quand j'ai visité l'appartement, j'ai trouvé un reçu vieux d'une semaine.

Elle avala un peu de salive, avec difficulté, et dit humblement :

– Oui, j'ai menti, Sam ! J'avais l'intention de le tuer si Floyd... Je ne veux pas vous dire ça en vous regardant, Sam !

Elle attira la tête de Spade, mit sa joue contre la sienne, et murmura à son oreille :

– Je savais que Floyd n'avait pas peur, mais je pensais que, s'il se voyait filé, il n'hésiterait pas... Je ne puis pas le dire, Sam !

Elle sanglotait, accrochée à son cou.

– Vous avez pensé que Floyd l'attaquerait et que l'un des deux serait tué. Si c'était Thursby, vous étiez délivrée. Si c'était Miles, vous vous arrangiez pour que Floyd fût arrêté. C'est ça ?

– Presque.

– Quand vous avez compris que Thursby ne réagirait pas, vous lui avez emprunté le revolver et vous avez agi seule. C'est ça ?

– Oui, pas tout à fait !

– Pas tout à fait, mais presque, hein ? Vous y aviez songé depuis longtemps, certaine que Thursby serait accusé de meurtre.

– Je... je croyais qu'on le garderait en prison assez longtemps pour permettre à Jacobi d'arriver avec le faucon et...

– Et vous ignoriez alors que Gutman vous cherchait ! Sinon, vous auriez conservé votre défenseur ! Vous aviez besoin d'un autre protecteur et vous avez pensé à moi. C'est ça ?

– Oui, mais… oh, chéri ! ce n'est pas seulement ça. Je serais revenue à vous quand même. J'ai bien senti, dans mon cœur, la première fois que je vous ai vu…

– Chérie ! coupa Spade d'une voix tendre. Enfin, si le jury n'est pas trop dur, vous sortirez de la prison de San-Quentin dans une vingtaine d'années et vous viendrez me retrouver !

Elle s'écarta et le regarda sans comprendre. Il était très pâle.

– J'espère bien que l'on ne vous pendra pas, dit-il tendrement. Avec un si joli cou !

Il lui caressa le haut de la gorge du bout des doigts.

Elle bondit en arrière, acculée à la table et se pencha en avant, les mains croisées sur la poitrine, les yeux hagards. Sa bouche sèche s'ouvrait et se fermait. Elle dit péniblement, d'une voix rauque :

– Vous n'allez pas…

Elle ne put achever sa phrase.

Le visage de Spade était devenu jaunâtre. Sa bouche était tendue en un sourire forcé. Sa voix était douce.

– Je vais vous livrer à la police, dit-il. Vous vous en tirerez, je crois, avec vingt ans de prison, mon ange. Je vous attendrai. Si l'on vous pend, je ne vous oublierai jamais.

Elle baissa les bras et se tint toute droite. Une lueur de doute couvait dans son regard. Elle sourit.

– Ne dites pas cela, Sam, même en plaisantant. J'ai eu très peur. J'ai cru que vous parliez sérieusement !

Elle s'interrompit et le regarda avidement. Les muscles de ses joues et de ses lèvres tressautaient spasmodiquement. La peur se leva dans ses yeux.

– Quoi… Sam ?

Elle croisa de nouveau les mains sur sa gorge et baissa les épaules. Spade se mit à rire. Son visage cireux était mouillé de sueur. Il souriait encore, péniblement, mais sa voix perdait sa douceur.

– Pas de bêtises, dit-il, d'un ton rauque. Il faut que l'un de nous deux y passe. On me pendrait… et l'on aura pitié de vous.

– Mais, Sam, c'est impossible ! Après ce que nous avons été l'un pour l'autre ! Vous ne pouvez pas…

– Avec ça !

– Vous vous êtes joué de moi ! s'écria-t-elle, disant que vous m'aimiez. C'était un piège. Vous ne m'aimiez pas !

– Si, dit-il. Et après ?

Les muscles de ses joues étaient tendus et durs, figés en un sourire inhumain.

– Je ne m'appelle ni Thursby, ni Jacobi, dit-il. Je ne suis pas une poire.

– Ce n'est pas juste, cria-t-elle, les yeux soudain emplis de larmes. Vous savez que c'est faux ! Vous n'avez pas le droit…

– Avec ça ! répéta-t-il. Vous êtes venue dans mon lit pour éviter de répondre à mes questions. Vous m'avez attiré hier chez Gutman. Vous m'attendiez, le soir, pour m'amener ici. Vous étiez dans mes bras quand j'ai ouvert la porte. Même si j'avais eu un automatique j'étais incapable de me défendre. S'ils ne vous ont pas emmenée avec eux, c'est que Gutman est trop in-

telligent pour se fier à vous, et qu'il espère bien que je ne parlerai pas, de peur de vous compromettre.

Brigid essuya ses larmes, fit un pas vers lui et le regarda dans les yeux, fièrement.

– Vous m'avez appelée menteuse, dit-elle. C'est vous qui mentez. Vous mentez si vous prétendez ignorer, dans le fond de votre cœur, que je vous aime.

Il s'inclina, très raide. Ses prunelles s'injectèrent de sang, mais son visage cireux et souriant n'avait pas changé d'expression.

– Peut-être, fit-il. Et après ? Dois-je vous faire confiance, après le sort que vous avez réservé à Thursby, à Miles, que vous avez tué de sang-froid, comme on chasse une mouche, uniquement pour faire arrêter votre complice ? Vous qui avez trahi Gutman, Cairo, Thursby : un, deux, trois ? Vous qui n'avez jamais été sincère avec moi pendant plus de cinq minutes ? Non, chérie. Je n'aurais pas confiance en vous, même si c'était possible. Pourquoi ?

– Pourquoi ? répondit-elle sans baisser les yeux, d'une voix ferme. Si vous vous êtes joué de moi, si vous ne m'aimez pas, il n'y a pas de réponse à votre question. Si vous m'aimiez il n'en existerait pas non plus.

Le sourire de Spade s'était transformé en une pénible grimace. Il toussota.

– Les discours sont inutiles, maintenant, dit-il.

Il posa sur l'épaule de Brigid une main qui tremblait.

– Aime qui veut, murmura-t-il. Je ne veux pas être la poire. Je ne veux pas succéder à Thursby et Dieu sait combien d'autres. Vous avez tué Miles. Il faut payer. J'aurais peut-être réussi à vous épargner cela, mais il est trop tard maintenant.

– Laissez-moi partir, dit-elle, dans un souffle.

– Non. Si je ne vous livre pas à la police, c'est moi qui payerai. Je ne suis pas une poire.

– Ne parlez pas ainsi, Sam, dit-elle, prenant la main du détective et l'appuyant contre sa joue. Mr. Archer n'était que votre associé...

– Miles, interrompit Spade d'une voix rauque, était un salaud. Je m'en suis aperçu dès les premières semaines de notre association dont j'attendais impatiemment la fin. En le tuant vous ne m'avez fait aucun mal.

– Alors ?

Spade retira sa main. Il ne souriait plus. Son visage couvert de sueur, sillonné de rides, s'était fermé. Ses yeux luisaient.

– Écoutez-moi, dit-il. Vous ne comprenez pas, mais je vais tout de même vous expliquer la chose encore une fois. Quand l'associé d'un homme est assassiné, son partenaire doit s'efforcer de retrouver l'assassin. Que l'associé ait été ceci ou cela, ça n'a aucune importance ; il était votre associé et il faut agir. De plus, nous étions détectives. Laisser échapper le criminel, c'est désastreux dans notre profession, désastreux pour toute la corporation des détectives. Troisièmement, je demeure détective. Me demander de ne pas livrer un coupable à la police, c'est comme si l'on demandait à un chien de prendre un lapin pour le relâcher aussitôt. Cela arrive, bien sûr, mais ce n'est pas naturel. La seule façon que j'avais de vous laisser filer, c'était de ne pas dénoncer les trois autres. C'est...

– Vous ne parlez pas sérieusement ! coupa Brigid. Ces raisons ne suffisent pas pour...

– Attendez. Vous parlerez quand j'aurai fini. Quatrièmement : si je vous laisse aller, c'est moi que l'on accusera. Cinquièmement : si je vous faisais confiance, vous me tiendriez à

votre merci par cet acte de complicité. Voilà cinq raisons. La sixième ? Sachant que je puis vous dénoncer, vous n'hésiteriez pas, à l'occasion, à me faire un joli petit trou dans les côtes. La septième ? Je n'accepte pas, même à cent contre un, la possibilité d'être considéré comme une poire. La huitième ? Mais c'est suffisant. Empilez tout cela dans un plateau de la balance. Il y en a qui ne pèsent pas lourd, c'est entendu, mais il y a le nombre. Dans l'autre plateau, qu'avons-nous ? Vous m'aimez – ce n'est pas sûr, et je vous aime, – ce n'est pas sûr non plus !

– Vous devriez savoir si vous m'aimez, murmura-t-elle.

– Non. Certes, il est facile de s'emballer sur une femme comme vous !

Il la regarda avidement de la tête aux pieds et ses yeux revinrent se poser sur ceux de la jeune fille.

– Supposons que je sois emballé, reprit-il. Et après ? Ça durerait combien ? un mois ? Ça m'est déjà arrivé, avec d'autres femmes. En tout cas, je passerais pour une poire et je serais condamné à votre place. Oui, je sais, si je vous livre, ça me fera beaucoup de peine ; je passerai quelques très mauvaises nuits, – mais ça se tassera. Écoutez-moi.

Il la prit aux épaules.

– Si tout cela ne vous suffit pas, dit-il, penché sur elle, n'en parlons plus et voici une raison qui vaut toutes les autres. Je ne veux pas, parce que mon être tout entier me pousse à vouloir, à céder, quelles que puissent être les conséquences, et parce que vous vous attendez à me voir flancher, comme les autres !

Il releva ses mains et laissa tomber ses bras. Elle l'attira de nouveau contre elle.

– Regardez-moi, dit-elle, et parlez franchement. M'auriez-vous traitée ainsi, si le faucon eût été authentique, si vous aviez reçu les sommes promises ?

– Cela n'a plus d'importance maintenant, répondit-il. Ne croyez pas, d'ailleurs, que je sois aussi âpre au gain que je le parais. Pareille réputation est excellente en affaires.

Elle le regarda sans rien dire. Il haussa légèrement les épaules.

– D'autre part, ajouta-t-il, cet argent aurait pesé dans l'autre plateau de la balance, celui qui vous condamne.

– Si vous m'aimiez, reprit-elle, son visage contre le sien, les lèvres entr'ouvertes, si vous m'aimiez, cela emporterait tout.

Il serra les dents et sa réponse fut presque inintelligible.

– Je ne veux pas être une poire !

Elle posa ses lèvres humides sur celles de Spade et se serra doucement contre lui. Elle était dans ses bras quand le timbre de la porte résonna.

Spade, un bras autour des épaules de Brigid, ouvrit la porte du couloir. Dundy et Polhaus étaient là, avec deux autres policiers.

– Hello, Tom, dit Spade. Ils sont pris ?

– Oui.

– Bravo. Entrez. En voici une autre pour vous.

Il poussa Brigid en avant.

– Elle a tué Miles. J'ai des pièces à conviction à vous remettre : les pistolets de Wilmer Cook, celui de Cairo, une statuette qui est cause de tout, et un billet de mille dollars qui devait payer mon silence.

Il regarda Dundy, les sourcils froncés, se pencha pour examiner le visage du lieutenant et éclata de rire.

– Qu'est-ce qu'il a, ton copain, Tom ? demanda-t-il. Il a l'air déçu. Ah, je comprends ! En entendant l'histoire de Gutman, il a cru qu'il me tenait, cette fois !

– Ça va, ça va, Sam ! grommela Tom, embarrassé.

– Avec ça ! insista Spade. Il avait l'eau à la bouche en venant ici. Vous devriez pourtant me connaître un peu mieux et penser que je travaillais pour vous.

– Ça va, ça va, reprit Tom, louchant vers son supérieur. Ce n'est pas Gutman qui a parlé, mais Cairo. Gutman est mort. Le gosse venait de le tuer quand nous sommes arrivés.

– Il aurait dû se méfier, murmura Spade, hochant la tête.

Effie Perine lisait le journal, assise dans le fauteuil de Spade quand le détective arriva, le lundi matin, un peu après neuf heures.

– Bonjour, petite fille ! dit-il.

– Est-ce que... ce que raconte... le journal... est vrai ? demanda-t-elle.

– Oui, mademoiselle.

Il posa son chapeau sur le bureau et s'assit. Son visage était gris, mais apaisé ; les yeux encore injectés de sang, étaient clairs.

La jeune fille le regardait, la bouche pincée.

Il leva la tête, et dit, d'un air moqueur :

– Ça fera une fois de plus que ton intuition féminine n'aura servi à rien, petite fille !

– Tu as osé faire ça, Sam ? dit-elle.

Il fit oui de la tête.

– Ton Sam est détective, répondit-il.

Il la prit par la taille, appuyant sa main ouverte contre la hanche d'Effie.

– Elle a tué Miles, chérie. Comme ça ! (Il fit claquer ses doigts).

Elle le repoussa brusquement.

– Ne me touche pas, cria-t-elle. Je sais, je sais que tu as raison, mais ne me touche pas – pas maintenant !

Le visage de Spade devint aussi pâle que son col immaculé.

Quelqu'un frappa à la porte extérieure. Effie se précipita, tirant la porte du bureau privé derrière elle. Quand elle revint, elle la referma soigneusement.

– C'est Iva, dit-elle à voix basse.

Spade, les yeux baissés, regardait son buvard. Il fit oui de la tête, imperceptiblement, et frissonna.

– Qu'elle entre ! dit-il.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2012

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Gilbert C, Coolmicro

– **Dispositions** :

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.